LEG. BARISONZO VIA PO 12 TORINO
BIBLIOTECA
UNIVERSITÀ DI TORINO
575
FACOLTÀ DI ECONOMIA

ESSAIS CRITIQUES

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 198-95.

JOHN MORLEY

ESSAIS CRITIQUES

Traduits de l'anglais

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

GEORGES ART

Introduction par AUGUSTIN FILON

PARIS

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

Libraires de la Société des Gens de lettres

5, RUE DE MÉZIÈRES

1895

Tous droits réservés.

IFP 3267

INTRODUCTION

La lecture des journaux politiques a familiarisé notre public avec le nom de John Morley. Tout le monde sait qu'il a été l'inspirateur de la politique irlandaise, adoptée, il y a tantôt dix ans, par le parti libéral en Angleterre, et que, depuis l'avènement de son parti au pouvoir en août 1892, jusqu'à la chute du cabinet Rosebery, en juin 1895, il a été l'interprète officiel et le plus actif instrument de cette politique; qu'il l'a honorée par sa loyauté, sa fermeté et sa hauteur de vues, au point d'obliger à la respecter en lui ceux-là même qui ne la croient pas appelée au succès définitif; et qu'enfin, si le mouvement dont il a été l'initiateur est arrêté dans sa marche, paralysé dans son développement, nul ne songe à lui attribuer la responsabilité de l'échec. La personne même de M. Morley n'est pas inconnue parmi nous. La France l'a vu plusieurs fois aux côtés de M. Gladstone et est toute disposée à reporter sur le brillant disciple la sympathie qu'elle a vouée à son vénérable maître.

Quant à l'historien, au critique, les Français, très

peu nombreux, qui se tiennent au courant des choses d'outre-Manche sont, jusqu'ici, les seuls à le bien connaître; la masse du public l'ignore presque complètement. J'ai essayé, il y a quelques années, de combler cette lacune, mais sans me satisfaire moi-même et, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, mon effort est resté au-dessous de mon ambition. L'homme qui fera le mieux connaître John Morley, c'est John Morley lui-même, à condition que sa pensée trouve, dans notre langue, une forme suffisamment intelligible et où demeure visible quelque trace des hautes qualités de l'original.

C'est cette idée qui a inspiré et déterminé les éditeurs du présent volume. J'ai été heureux de leur donner mon concours pour cette bonne œuvre littéraire qui fait entrer dans notre fond national quelques-unes des plus précieuses parcelles de la pensée étrangère contemporaine.

Avant de laisser le lecteur en tête à tête avec le publiciste anglais, il est bon, je crois, de lui offrir un aperçu de son œuvre et comme une vue à vol d'oiseau de l'esprit où sont nées, à différentes époques, les pages qui suivent.

John Morley est né en décembre 1838. Lorsque la vie pensante commença pour lui vingt ans plus tard, il trouva le monde intellectuel conquis par la science, alors dans tout l'orgueil de son triomphe. « Dans mes jours d'Oxford, a-t-il écrit, l'astre de Newman s'était couché et celui de Stuart Mill montait à l'horizon. » Ces deux noms disent tout sur la différence des deux périodes; un âge d'investigation scientifique et de progrès matériel avait succédé à un âge d'effervescence

religieuse et d'aspirations idéalistes. John Morley s'attacha donc à Stuart Mill, et ce grand esprit eut peut-être quelque part au choix de ses premières études. Elles se tournèrent vers notre XVIII^e siècle français que Carlyle avait si étrangement calomnié au profit de la pensée allemande. M. Morley ne devait pas tomber dans cette erreur ni dans l'erreur inverse. Il n'admire pas moins Goethe pour mieux comprendre Voltaire; Carlyle avait fait de Voltaire l'incarnation du scepticisme satanique : pour M. Morley, au contraire, Voltaire ne doute jamais; il affirme ou nie, ce qui est encore une forme de l'affirmation. Il représente, à ses yeux, l'écrivain de combat, l'homme de lettres pour qui la littérature c'est encore et toujours l'action. Sur les phases de la vie intellectuelle de Voltaire, ses données sont pleinement d'accord avec ce qu'ont écrit, plus récemment, chez nous les maîtres de la critique. Ce qu'il avait ajouté d'avance à leurs travaux, c'est l'analyse, faite avec autorité et précision, de ce qu'on pourrait appeler les sources anglaises de l'esprit de Voltaire, de 1730 à 1750. Il s'est livré au même travail en ce qui touche Diderot, Helvétius et d'Holbach; il a montré ce qu'ils doivent à Locke, à Berkeley, à Hume, à Toland.

Un volume sur Voltaire, deux sur Rousseau, deux sur Diderot et les encyclopédistes étaient loin d'avoir épuisé ce que M. Morley avait à dire sur notre XVIII^e siècle. Ce n'était là qu'une sorte de prélude. Dans un second cycle d'études, il a regardé naître, dans l'âme « stoïque et tendre » de Vauvenargues, cette doctrine de la bonté humaine, transformée, ou, si l'on veut, déformée par Rousseau qui est optimiste quand il parle de l'homme primitif et pessimiste quand il considère la société. En même temps, il suivait l'idée de la

justice sociale et du progrès philosophique, esquissée par Turgot et précisée par Condorcet. Il voyait les deux écoles se heurter et s'entre-détruire dans la Révolution : ce qui lui donnait l'occasion d'étudier en Robespierre l'élève de Rousseau, le Vicaire savoyard devenu dictateur et coupeur de têtes sans abandonner pour cela la méthode, le langage et les sentiments du maître. Il éclairait encore la Révolution en évoquant le plus illustre ennemi qu'elle ait eu, de Maistre, avec une impartialité qui va jusqu'à la tendresse. Enfin il retrouvait à la fois Condorcet et de Maistre dans Auguste Comte, en qui ils se fondent si étrangement et si intimement. Comme il avait montré les idées de Locke traversant l'esprit de Voltaire, Helvétius inspirant Bentham, il montrait l'utilitarisme anglais, né du benthamisme, et le comtisme se côtoyant sans se confondre, se tendant la main, puis se séparant pour suivre leurs destinées particulières. Ce qui n'est pas moins curieux, dans cette série d'ouvrages, c'est le développement parallèle du déisme parmi nous et chez nos voisins. Il y a un moment — c'est après que Voltaire a subi l'influence de Locke et de Bolingbroke et s'y abandonne pleinement — où le déisme anglais et le déisme français ne sont qu'une seule et même doctrine. Par suite de l'attitude différente que prennent ici le protestantisme et là le catholicisme, la même philosophie qui, chez nous, renverse les autels, devient et demeure l'inspiratrice du clergyman.

Ainsi M. Morley a appris à ses compatriotes ce qu'il fallait réellement penser de nos philosophes du dernier siècle; il nous enseigne à nous-mêmes ce que ces philosophes ont emprunté aux Anglais, leurs devanciers ou leurs contemporains. Aux uns comme aux autres

il offre une sorte d'histoire comparée de la pensée philosophique et religieuse dans les deux pays, depuis cent cinquante ans et, par là, il projette un jour nouveau sur l'évolution des deux civilisations.

Ce que je ne puis faire comprendre ici et ce qui donne un prix particulier à cette œuvre de restitution et de découverte, c'est l'esprit dans lequel elle a été entreprise et poursuivie; c'est la sympathie qui donne tant de charme à trois ou quatre de ces études, notamment à celles de Turgot, de Condorcet, du comte de Maistre, de Vauvenargues. C'est avec une pénétrante tristesse qu'il raconte les misères intérieures de Joseph de Maistre, qu'il analyse le singulier mélange de froideur et de passion qui fit Condorcet si enthousiaste pour le bonheur des hommes et si impuissant à le réaliser; ou, encore, qu'il nous fait entrevoir Turgot, dans son pauvre et sauvage Limousin, luttant contre le préjugé, la routine, l'égoïsme et la sottise, essayant de faire du bien, malgré eux, à des gens qui ne l'entendaient pas. Plus d'une fois peut-être, dans cette Irlande un peu ingrate qui a dévoré les années de sa vigoureuse maturité, John Morley a pu songer à l'intendant du Limousin, au ministre de Louis XVI, à ce juste austère qui faillit faire faire à la France l'économie d'une révolution. Mais son favori, c'est Vauvenargues, et il se révèle par cette prédilection. Chercher la bonté qui se cache au plus profond des grands esprits, goûter la délicatesse morale et mépriser les affadissements pleurnicheurs de la sensiblerie, c'est un des traits de ce caractère d'écrivain.

On voit, par quelques mots, qu'il n'a pas moins bien compris Pascal et La Rochefoucauld que Vauvenargues. Il a vu que la « maxime », la « pensée détachée » avait été comme l'école de précision où notre esprit français

avait acquis la justesse et la rapidité du tir. Il a pénétré assez avant dans l'intimité de l'âme française pour sentir que les moralistes en étaient la fleur comme les poètes sont l'essence de l'âme anglaise; ou plutôt, que, jusqu'à ce siècle, les moralistes ont été nos vrais poètes.

Si, dans la partie de son œuvre qui intéresse la France, M. Morley a mêlé les dons du critique et ceux de l'historien, il les a appliqués, tour à tour et séparément, aux hommes et aux choses de la littérature nationale. Je citerai comme modèles de sa critique ses articles sur Macaulay, sur Carlyle, sur Emerson, sur Byron, sur George Eliot, sur Stuart Mill et son *Autobiography*, ainsi que l'introduction placée en tête d'une édition récente des œuvres de Wordsworth. Quatre des morceaux que je viens d'indiquer se trouvent dans ce volume et je veux laisser au lecteur son entière liberté de jugement. Je l'avertis seulement que ces maîtres articles ont produit, au moment où ils ont paru, une sensation profonde, accompagnée d'un peu d'étonnement et de scandale (au moins en ce qui touche Macaulay qui était alors l'idole de la critique). Ils sont aujourd'hui acceptés presque universellement et se sont comme incorporés avec la pensée de la présente génération.

A tous ceux qui veulent avoir une idée claire et correcte de la transformation constitutionnelle d'où est sortie l'Angleterre aristocratique du commencement de ce siècle (laquelle, de nos jours, survit un peu dans les lois et beaucoup dans les mœurs), je conseillerai la lecture de *Walpole* et de *Burke*. Rien ne sera plus propre — en y joignant le beau livre de Lecky sur le XVIII^e^ siècle anglais — à détruire chez nous la légende

tenace de 1688. J'ai fait ce que j'ai pu pour la démolir, mais je vois bien que je n'ai pas gagné grand'chose. Chaque nouveau livre publié en France reproduit imperturbablement l'hypothèse historique d'une Angleterre représentative et libérale sortant, tout armée et tout équipée, du cerveau de Guillaume III, avec les organes politiques et le mécanisme gouvernemental que nous lui avons vus jusqu'à la réforme de 1832 ou même jusqu'à l'ère de John Bright et de Gladstone. Cette doctrine est la fausseté même. Lisez le *Burke* et le *Walpole* de Morley : vous verrez qu'au début du XVIIIe siècle, l'Angleterre ne possède ni responsabilité ministérielle, ni premier ministre, ni cabinet homogène, ni organisation de parti, ni rien de ce qui constitue un gouvernement parlementaire ou d'opinion; que, loin d'être semblable à l'Angleterre de Fox et de Pitt, elle est en retard sur celle de Pym et de Hampden. Ce qu'on appelle la révolution de 1688 est, en réalité, l'œuvre de plus de cent années, et c'est là une confirmation nécessaire de l'évolutionnisme historique hors duquel il n'y a point de salut quand on étudie le développement politique et social de nos voisins.

A la fois portraits, biographies, chapitres d'histoire générale, le *Burke* et le *Walpole* de M. Morley sont bâtis avec un art que nous avons rarement l'occasion de louer chez les compatriotes de l'auteur. Ecrits à des dates un peu éloignées, l'un avant et l'autre après le premier passage aux affaires de M. Morley, ils se complètent et se font contrepoids. On se prend à rêver — et, peut-être, l'auteur a-t-il fait ce rêve plus qu'aucun de nous — un homme d'Etat qui serait en même temps un penseur, mais sans l'être trop, et qui logerait le savoir-faire de Walpole, son adresse et sa vigueur de

main, en un mot ses qualités de gouvernant dans un coin de la vaste intelligence de Burke. L'admiration de M. Morley pour Burke est assurément un de ses traits caractéristiques comme sa sympathie pour Vauvenargues. Mais cette admiration ne va pas jusqu'à partager sa dévotion fanatique pour la constitution anglaise. Il ne peut le suivre et l'approuver dans l'exaltation des dernières années qui dépassa le ridicule et toucha de bien près à la folie. Il est heureux de relever, çà et là, dans le grand théoricien des lueurs de sagesse pratique. Et il remarque, à propos de Walpole, qu'après tout, la première vertu d'un ministre c'est de gouverner, et son premier devoir d'expédier les affaires.

C'est que M. Morley, tout en goûtant et en cultivant ces nobles solitaires qui ont jugé l'homme de haut et de loin, ne les a jamais accompagnés dans leur retraite et a vécu presque toute sa vie intellectuelle là où la foule humaine est le plus dense et la mêlée des intérêts le plus furieuse, en pleine bataille, au cœur du journalisme londonien. Son bureau de rédacteur en chef était un cabinet d'expériences politiques. Même l'atmosphère des revues, bien que les passions et les idées du jour y pénètrent à portes ouvertes, était trop paisible pour lui : il lui fallut les émotions militantes du journalisme quotidien. Après avoir dirigé quinze ans la *Fortnightly Review*, il est devenu l'éditeur du *Pall Mall Gazette*, et c'est de là qu'il a passé dans le parlement.

Je ne l'y suivrai point. Ses succès ou ses revers d'orateur et de ministre n'ont rien à voir avec notre curiosité actuelle. Que le *Home Rule*, avec lequel il est identifié plus que ne voudraient ses vrais amis, se transforme en une vérité ou retombe au rang des chi-

mères, peu nous importe! Ce qui nous importe, c'est que, chez M. Morley, le journaliste n'a pas tué l'historien et le critique, le ministre n'a pas étranglé le philosophe. Je suis rassuré à cet égard non seulement parce que l'auteur, par intervalles, a parlé des sujets d'autrefois avec une inspiration aussi fraîche, aussi libre qu'il y a vingt ans et même, semble-t-il, avec une sagesse souriante et apaisée – le discours sur les *Aphorismes*, inséré dans ce recueil, en est une preuve charmante — mais parce que sa politique même est toute imprégnée de raison et de pensée. Il aime assurément son noble pays autant que qui que ce soit; pourtant on ne l'a point pris, on ne le prendra jamais à donner place, dans ses écrits ou dans ses paroles, aux illusions et aux fanfaronnades du jingoïsme. Je ne sache pas qu'à aucune époque il se soit enrôlé sous la bannière de ce parti à grandes prétentions qu'on nomme l'Impérialisme et qui a pour tout programme quelques phrases creuses. A propos du fameux livre de Seeley, il a, dans un article qu'il ne faut pas oublier, crevé quelques-uns des ballons gonflés d'Impérialisme auxquels on a donné l'essor dans ces dernières années. Il a montré l'impossibilité d'établir une politique et une action commune entre des colonies qui s'ignorent ou se combattent et dont les intérêts économiques sont en désaccord; il a fait voir le profond ridicule des moyens proposés pour introduire soit dans la Chambre des lords soit dans la Chambre des communes, les représentants des colonies; enfin il a laissé tomber un mot significatif et bon à méditer : « Ce besoin d'union est un symptôme de désunion. »

Même attitude, froide et réservée, à l'égard de ces remuantes fractions qui forment aujourd'hui l'avant-

garde du radicalisme intransigeant. Il est de mode de se dire socialiste : M. Morley n'a pas suivi la mode. Il a fait plus; il a regardé bien en face le lion populaire ou soi-disant tel, et je ne connais rien de plus brillant, de plus brave, de plus viril, dans l'histoire politique de notre temps, que sa campagne de réélection, en 1892, dans cette grande circonscription populeuse de Newcastle, qui représente fidèlement tous les aspects de la bonne et de la mauvaise démocratie. L'ouvrier de nos jours est comme le Grand Roi : personne n'ose plus lui dire la vérité. John Morley l'a osé et à quel moment? Au moment même où son sort était entre les mains du peuple qui pouvait l'exiler de la vie politique et le renvoyer à sa bibliothèque. Nous y aurions beaucoup gagné et M. Morley n'y eût rien perdu. Au lendemain de sa défaite, il se serait retrouvé le critique, l'écrivain, le penseur qu'il avait été et que vous allez connaître. Seule la démocratie se serait infligée à elle-même un dommage irréparable en se privant d'un des hommes qui peuvent encore la réconcilier avec la liberté. Or son triomphe final, on ne saurait trop le répéter, est à ce prix. Sinon, nous qui avons cru en elle, nous qui l'avons aimée et servie, nous la combattrons jusqu'à la mort. La parole, la plume et le fusil, toutes les armes seront bonnes contre la démocratie autoritaire.

Disons-le à l'honneur des électeurs de Newcastle, ils ont entendu cette noble voix [1] qui faisait appel à leurs meilleurs instincts et qui ne voulait vaincre qu'à force

1. Au moment où je corrige les épreuves de cette introduction, j'apprends l'échec de M. Morley à Newcastle. Cet échec est dû à l'intervention d'un candidat ouvrier qui, en divisant les forces libérales, a assuré le succès des conservateurs.

de sincérité et de raison. Les ennemis de M. Morley l'appellent *honest John*, John le franc. N'êtes-vous pas d'avis que c'est une belle injure à recevoir?

En somme, ni jingoïste, ni socialiste, mais Anglais et libéral : tel a été M. Morley au parlement et dans le ministère.

Le plus hardi de ses livres, c'est celui qui est intitulé *On compromise*. Dans tous les autres, il a abordé les questions philosophiques par la méthode historique. Cette méthode convient excellemment à un esprit comme le sien, qui ne veut pas être dupe de lui-même ni s'enchaîner à jamais par ses propres affirmations. Pour systématiser ses idées jusqu'au bout, sans broncher, sans fléchir, en un tout cohérent, en un corps de doctrine, il faut des grâces spéciales que je veux bien admirer chez quelques-uns, mais que je ne désire pas voir trop répandues parmi nous. Il faut être doucement (ou violemment) infatué; il faut être quelque peu sourd et aveugle; il faut vivre enfermé dans sa pensée comme Descartes dans son fameux « poële ». Quel système n'a point de lacunes? quelle philosophie n'a point de trous? Et ces trous, parfois, sont des abîmes! Tandis que l'historien n'est jamais dans le vide. Même les erreurs sont, pour lui, des faits de l'ordre mental, qui ont leur place dans la succession des pensées. Visions troubles et imparfaites, évidences trompeuses, fausses lueurs, fragiles et chimériques constructions que l'esprit bâtit sur une équivoque découverte, votre histoire est quelquefois plus intéressante et plus suggestive que celle des progrès réels et des vérités définitivement acquises. Qui vous ignore

ne sait rien; qui vous rejette renie souvent le meilleur et le plus pur des gloires de la pensée!

Sans renoncer à prendre son point de départ dans l'observation et le classement des faits, M. Morley s'est montré plus énergiquement dogmatique dans *On compromise* que dans ses essais biographiques et critiques. De ce sermon laïque, développé et motivé, se dégage une leçon très large et très claire : il faut mettre nos actes en rapport avec nos paroles et avec nos écrits. J'ai déjà rapproché ailleurs cet appel adressé par M. Morley à ceux qui pensent comme lui et l'appel analogue, mais en sens inverse, que Tolstoï adresse aux prétendus chrétiens qui vivent dans le monde. « Levez-vous et marchez », nous crie l'apôtre, dont la logique extrême semble folie à notre inconséquence et à notre mollesse; « si vous croyez, vivez votre foi! » Et M. Morley nous dit : « Si vous êtes philosophes, ayez le courage de votre philosophie. Indifférents, qui ne vous êtes jamais interrogés sur la question la plus importante de la vie, sur le problème des problèmes, secouez votre torpeur. Clergymen dont les écrits sont rationalistes et dont les prédications sont mystiques, vous tous qui êtes chrétiens de nom et peut-être de cœur, mais non d'esprit, chrétiens par habitude, par intérêt ou par mode, essayez de vous reconquérir vous-mêmes. Faites votre choix et soyez ce que vous êtes. »

Que faut-il donc que nous soyons? Et qu'est, au juste, M. Morley lui-même? Je ne lui appliquerai aucune de ces étiquettes dont il s'est si justement moqué et qui dispensent d'étudier et de juger un homme. Je dirai seulement, sans crainte d'être démenti, que John Morley est un partisan de la raison et de la science.

Que le sentiment, la poésie, le symbolisme restent dans leur domaine; qu'ils y préparent à l'imagination les fêtes, les émotions, les spectacles dont elle est avide; mais, s'ils s'efforcent d'empiéter sur la raison et la science, s'ils prétendent, par exemple, nous éclairer sur le mystère de notre destinée ou régler les conditions du pacte social et gouverner les sociétés humaines, M. Morley est un de ceux qui leur barrent la route. Personne n'a mieux montré que lui, dans son livre sur Rousseau, dans ses études sur Carlyle et sur Robespierre, que prendre le sentiment pour guide dans l'examen des questions sociales, c'est non seulement s'exposer à de graves erreurs, mais marcher follement, inconsciemment, à la plus abominable et à la plus sanglante des tyrannies. En sorte que, finalement — le bon sens l'affirme et l'histoire le confirme — l'amour aboutit à la haine et c'est dans la justice, dans la justice seule, que serait la vraie pitié.

Il en est de même dans les autres régions qui appartiennent à la raison. L'intuition et le sentiment peuvent beaucoup, mais ils ne peuvent suppléer à l'étude des faits et à l'intelligence des lois. On ne fait pas la besogne de la science en son absence; on ne la fait pas sans elle ni contre elle.

Pourtant, si la science n'a point de solution à nous offrir, que faudra-t-il faire? Attendre, remettre les questions à l'étude, chercher encore, chercher toujours, non pas chercher en gémissant, car les larmes ne servent qu'à troubler la vision, mais chercher avec sang-froid, avec patience, car ce que nous cherchons sera peut-être trouvé bien longtemps après que nos os eux-mêmes se seront confondus avec la terre des prés et des bois. En attendant, il faut agir, aviser aux

buts immédiats, vaquer aux devoirs prochains, faire, comme disait Carlyle, un fragment de cosmos avec le petit coin de chaos qui nous est dévolu, ou, si vous aimez mieux le mot de Candide, cultiver notre jardin, accepter et pratiquer la vie telle qu'elle est, la rendre moins lourde et moins amère aux millions qui souffrent en y faisant pénétrer un peu de lumière et de consolation. Ainsi font les meilleurs parmi ceux qui guident le troupeau humain. Pendant qu'ils inspirent l'espoir autour d'eux, leur cœur est triste, et « ils marchent à travers la vie sans connaître d'autre bonheur que l'austère joie de se sentir forts. »

Quant à la science, nul œil vivant ne verra le couronnement de l'immense édifice qui monte lentement, si lentement qu'on distingue des ruines parmi les fondations. Il n'y a pas, il n'y aura jamais de science totale pour l'homme. Mais, si quelqu'un a porté plus loin la connaissance, étendu le domaine de la loi, que celui-là sache qu'il a fait son devoir d'homme et obéi à sa destinée.

Ces pensées sont toujours opportunes; elles le sont aujourd'hui plus que jamais, et c'est ce qui me fait croire que ce volume vient à son heure. Il serait utile s'il retenait quelques jeunes esprits sur la pente du mysticisme où ils glissent et leur apprenait que, pour éviter d'inguérissables déceptions, il faut se garder de demander à la vie ou à la science plus qu'elles ne promettent et ne peuvent donner. Mais John Morley a d'autres leçons pour ceux qui ne voudraient pas de celle-là ou qui n'en sentiraient pas le besoin. Quoique nous n'ayons pu faire entrer dans ce petit volume la vingtième partie de ce qu'a écrit le critique anglais, c'est assez pour jeter des lueurs sur toute l'histoire

intellectuelle de ce siècle. Bien des préjugés reçus, bien des admirations banales, bien des appréciations fausses se dissiperont d'elles-mêmes au cours de ces pages; beaucoup y verront apparaître, j'en ai la conviction, une Angleterre qu'ils ne soupçonnaient pas et qu'ils seront heureux de connaître.

Un mot sur la traduction. Elle a été confiée à un homme de talent qui avait déjà l'expérience de ces délicates besognes : il ne s'est dissimulé aucune des difficultés particulières que présentait celle-ci. En effet, s'il est malaisé de traduire un penseur, combien plus malaisé, lorsque ce penseur est doublé d'un écrivain. Or M. Morley est, de l'aveu de tous, un écrivain original et puissant. Il met au service des méthodes d'abstraction une prose vivante et colorée. Il a des brusqueries saisissantes, des familiarités qui ne sont jamais vulgaires, des mots à lui, qu'il crée ou qui prennent, sous sa plume, un sens inconnu des autres écrivains. Sa phrase change d'allure avec son sujet et son humeur : tantôt rapide, âpre, incisive, dans le meilleur style de la polémique et du journal, tantôt simple et unie, avec une sorte de grâce ancienne et de classique gravité; tantôt déroulée en périodes et reflétant, dans sa complexité et ses nuances, une pensée multiple avec les considérants qui la motivent, les restrictions qui l'atténuent et les corollaires qui la complètent. Je vous assure que M. Georges Art, et moi après lui — car j'ai revisé cette traduction et je tiens à en partager avec lui la responsabilité devant l'auteur et le public — nous avons eu des moments terribles avec M. Morley. Plus nous l'admirions, plus nous étions tentés de le maudire. Mais ne nous avait-il pas lui-même donné

l'exemple lorsqu'il s'est imposé la tâche de traduire *le Neveu de Rameau* et qu'il y a réussi?

Pouvons-nous en dire autant de notre propre travail? Avons-nous donné au public toute la pensée de M. Morley et rien que sa pensée? La traduction fait-elle sinon voir, du moins entrevoir, par endroits, le maître écrivain qu'elle avait mission de révéler? Ne s'est-il rien perdu en route de ces choses précieuses qu'on nous avait chargés d'apporter en France? C'est le lecteur qui en jugera.

Malgré toutes nos recherches, il ne nous a pas été possible de retrouver, chez les auteurs français auxquels ils ont été empruntés, tous les passages cités par M. Morley, notamment dans l'Essai sur Comte et dans l'étude intitulée *les Aphorismes*. Dans ces cas, heureusement très rares, nous avons dû offrir au public la traduction d'une traduction. Nous ne nous cachons pas ce qu'un tel procédé a d'irrégulier et de défectueux. Nous n'y avons eu recours qu'avec une extrême répugnance et en présence d'une nécessité absolue. Le dommage, cependant, ne va pas, croyons-nous, au delà d'une dizaine de mots changés ou intervertis.

Je me permets d'adresser, en terminant, un pressant appel à tous mes confrères de la critique. Ils savent que je ne les tourmente guère pour mes propres livres. Cette fois je n'aurai pas la même discrétion ou la même pudeur. Je leur demande franchement leur concours; je les requiers, si j'ose dire, de me prêter main-forte pour répandre parmi la jeunesse ce qu'il y a de neuf et de bon dans ce petit livre. Si l'esprit de contradiction qui fait de nous les ennemis de ce qu'on nous prône, antérieurement à toute expérience personnelle, et presque à notre insu, ne se met point de la partie,

ils reconnaîtront, aussitôt qu'ils auront flairé ce volume, que c'est une véritable mine d'aperçus et d'impressions littéraires propres à faire pousser des idées dans les cerveaux les plus arides. S'ils n'en parlaient pas au public, je croirais qu'ils ont voulu en garder pour eux le bénéfice intellectuel. Mais ils ne me laisseront pas l'occasion ni le droit de faire une aussi méchante supposition. Ils trouveront ici ample matière à réfléchir, à discuter, à se fâcher, si c'est leur bon plaisir, à approuver aussi, je l'espère bien. Quoi qu'ils disent, je les remercie d'avance. L'auteur est de force et de taille à supporter la critique. Il n'y a que le préfacier et le traducteur qui aient besoin d'indulgence.

Londres, juillet 1895.

AUGUSTIN FILON.

ESSAIS CRITIQUES

MACAULAY

« Après un coup d'œil sur le but et le plan d'un ouvrage nouveau pour moi, dit Gibbon, je suspendais ma lecture jusqu'à ce que j'eusse achevé pour ainsi dire mon examen de conscience. Au cours d'une promenade solitaire, je passais en revue tout ce que je possédais de notions, tout ce que l'imagination ou le jugement pouvait m'avoir suggéré sur le sujet traité dans l'œuvre entière ou sur tel chapitre en particulier. Alors, j'étais en état de discerner la part ajoutée par l'auteur à la somme primitive de mes connaissances; et si parfois l'accord de nos idées était fait pour me plaire, parfois aussi leur divergence était pour moi un avertissement et un conseil. »

On dit que Strafford, avant de se mettre à la lecture d'un livre nouveau, quel qu'il fût, prenait

une feuille de papier et y traçait d'abord une esquisse sommaire du sujet de l'ouvrage, tel qu'il le concevait à ce moment et des questions dont il espérait trouver la solution. Il n'est personne qui, après s'être donné la peine de tenter l'expérience, puisse nier l'utilité de ce procédé : il donne aux notions acquises dans nos lectures la clarté et la vie, leur assigne la place qui leur convient, la forme qui leur est propre. En ce moment, nous attendons tous avec impatience la biographie d'un illustre auteur, écrite par un de ses proches, doué lui-même d'un sens littéraire très vif et dont les solides études se sont mûries encore au maniement d'affaires publiques considérables. Avant d'avoir pu prendre connaissance des deux volumes de M^r Trevelyan, ne conviendrait-il pas, suivant en cela le plan de Strafford, de nous interroger, en quelques mots, sur deux points. Quelle est l'importance, la valeur propre des travaux de lord Macaulay? Quelle place a-t-il le droit d'occuper parmi les éléments actifs de la littérature anglaise? Dix-sept ans nous séparent de la date de sa mort, et ceux d'entre nous qui n'ont pas été en relations directes avec lui, ou même ne l'ont jamais vu, peuvent aujourd'hui apprécier son œuvre avec cette impartialité parfaite qui n'est jamais permise aux contemporains.

Macaulay se présente d'abord à l'esprit de quiconque veut se monter une bibliothèque : voilà qui est indiscutable. On s'est plu à imaginer le cas d'un

homme condamné à l'exil dans une île déserte et à qui l'on accorde le droit d'emporter avec lui les ouvrages d'un auteur, mais d'un seul, à titre d'ami littéraire et de soutien moral durant le reste de ses jours. Qui choisira-t-il pour ce rôle important? Évidemment un auteur dont l'œuvre soit considérable, car les journées dans une île déserte sont nombreuses et longues; un auteur qui sache changer d'humeur et de sujet, s'intéresser à des objets différents; un auteur qui ait beaucoup à dire et le dise avec cette puissance d'expression capable de réveiller l'intérêt dans une âme abattue et meurtrie. Les Anglais, n'en doutez pas, avec une unanimité instinctive, demanderont Shakespeare, les Allemands n'hésiteront guère à nommer Gœthe, et le Français intelligent s'empressera d'emballer les soixante-dix volumes de Voltaire. Il serait au moins aussi intéressant de connaître l'objet d'un second choix, à supposer que le tyran poussât la clémence jusqu'à accorder deux auteurs. En ce qui touche les Anglais, nous possédons un renseignement qui permet de pressentir ce que serait le vote populaire. Un voyageur qui a récemment visité l'Australie nous apprend qu'il a trouvé trois livres sur la tablette de tout squatter, si bien qu'à la fin, même avant de franchir le seuil, il était sûr de les y rencontrer. Ces trois livres étaient : Shakespeare, la Bible et les *Essais* de Macaulay. Tel est, pour n'en donner qu'un exemple, le sentiment public au sujet de Macaulay,

sentiment presque universel jusqu'ici parmi les peuples de langue anglaise.

Nous pouvons l'affirmer sans crainte d'erreur, nul homme n'arrive à une telle situation et n'en jouit pendant d'aussi longues années s'il n'est doué ou de qualités extraordinaires, ou de qualités ordinaires portées à leur dernier degré de puissance. Le monde, dit Gœthe, acceptera plutôt l'Absurde qu'il ne subira le Médiocre. Ceux-là mêmes qui attachent peu de prix aux leçons de Macaulay se verront pourtant obligés de reconnaître de quels éléments est faite son immense popularité. Cet examen n'est pas une simple affaire de critique littéraire. Il serait impossible que l'œuvre d'un écrivain aussi magistral eût passé sous les yeux de tous les hommes et de toutes les femmes de son temps qui ont la moindre prétention à la culture sans laisser son empreinte indélébile sur leur façon de penser et de s'exprimer. Chacun le sait par son expérience personnelle, on ne peut ouvrir un journal, feuilleter une revue, sans s'apercevoir aussitôt de l'influence de Macaulay et sur le style et sur l'esprit du journalisme moderne. Or le journalisme, à son tour, exerce son action sur le style et l'esprit de ses innombrables lecteurs. L'homme qui, de nos jours, inspire les écrivains de l'article de fonds occupe une position comparable à celle du chef d'une de ces écoles de théologie, autrefois fameuses, d'où partaient des essaims de disciples.

pour reproduire du haut de mille et mille chaires les arguments, les idées, les images, les procédés, les attitudes et les affectations d'un maître unique.

Deux hommes d'un talent bien différent ont pénétré de leur influence les journalistes de notre époque : Macaulay et Stuart Mill. Le nom de Carlyle ne doit pas être ajouté à ceux-là ; il est, suivant l'expression des Allemands à propos de Jean-Paul, *der Einzige*. Et puis c'est un poète, tandis que les deux autres sont, à un degré inégal, des écrivains sérieux, qui raisonnent et discutent, qui traitent, chacun à leur manière, les grands problèmes, fond et substance de la polémique journalière. Tous deux présentent un côté pratique suffisant pour intéresser ceux qui ont le maniement effectif des affaires, mais on retrouve également en eux cet élément de généralisation théorique qui fournit une moisson ample et commode de ces lieux communs, si utiles dans une profession où il s'agit de fabriquer des grâces littéraires ou des magnificences de pensée dans les soixante minutes. On peut dire de ces deux hommes illustres que nos écrivains de profession doivent pour la plupart leurs qualités à l'un et leurs défauts à l'autre. Si Mill a appris à raisonner à quelques-uns d'entre eux, Macaulay a fait naître chez un plus grand monbre le penchant à la déclamation ; si Mill leur a donné l'exemple de la patience, de la tolérance, leur a montré comment on examine avec impartialité les opinions adverses,

1.

Macaulay a singulièrement contribué à répandre certaine arrogance d'oracle, certaine suffisance fanfaronne ; si Mill a semé quelques idées sur la direction des forces politiques et morales qui entraînent la société, Macaulay a nourri le goût du détail superficiel, de la couleur locale et de ses triviales minuties et de tout l'attirail du pseudo-pittoresque.

Sans doute, rien ne serait plus faux que de partir de là pour expliquer le talent même de Macaulay. Ce qui n'est que vaine prétention dans l'article du disciple était souvent chez Macaulay la conscience justifiée de sa supériorité. Ce qui chez le journaliste n'est au fond que de la mauvaise humeur était souvent chez l'écrivain une généreuse indignation. Ce qui est passé et restera désormais à l'état de vices organiques, incurables, ce qui forme la base même du tempérament littéraire et de l'organisation intellectuelle chez ceux qui l'ont pris pour modèle, n'était en lui que le défaut accidentel d'un robuste génie. Et il nous faut prendre un homme de cette taille et de cette puissance avec toutes ses imperfections, vigueur et faiblesse étant comme enchevêtrées l'une dans l'autre. Charles Fox se plaisait à appliquer à Burke un passage où Quintilien parle d'Ovide : *Si animi sui affectibus temperare quam indulgere maluisset, quid vir iste praestare non potuerit!* Mais cela n'est peut-être exact ni pour Ovide, ni pour Burke, ni pour personne. Il sied

aux moralistes de faire consister la perfection en une heureuse moyenne, en un juste équilibre de nos facultés et de nos penchants et, sans doute, à ne désirer que la félicité personnelle et un passage facile à travers l'existence, leur opinion se trouve fondée. Mais pour imprimer sa marque ici-bas, pour s'élever au premier rang dans le domaine de l'art, de la pensée ou des affaires — abstraction faite de la valeur même du but à atteindre, — il est peut-être préférable de s'abandonner à son génie plutôt que de le morigéner et de le contrarier, et mieux vaut encore subir ses imperfections, avec tous leurs inconvénients, que de mutiler les talents vigoureux dont elles semblent l'inévitable rançon. L'universalité n'est pas chose si commune chez les plus habiles de ce monde; peu d'entre eux sont doués de facultés assez diverses pour leur permettre de choisir le sentier qui les conduira sur « l'abrupte pente où, là-haut, resplendit le temple superbe de la Gloire ». Si Macaulay s'était appliqué à produire des jugements toujours balancés, des phrases mesurées, des affirmations conditionnelles et restrictives, il serait probablement tombé dans une timidité voisine de l'impuissance. On a vu parfois un boxeur renommé amené à abjurer les erreurs de sa vie passée et à rechercher avec ferveur les grâces de l'Évangile, mais le langage du héros aura-t-il jamais l'onction suffisante pour édifier? Otez à Macaulay ses outrances

de tempérament et de style et vous aurez Samson privé de la chevelure qui fait sa force.

Un écrivain de race a donc raison de laisser croître librement son génie sans vouloir à tout moment le surveiller ou le contenir; il a raison de laisser à d'autres écrivains de vigueur égale en d'autres sphères d'activité, à la force d'accommodation qui est dans les choses et à l'action même du temps, le soin de rétablir l'équilibre. Et, pourtant, une tâche s'impose au critique qui a pour mission de dresser le bilan d'un de ces hommes supérieurs: c'est de démêler les influences mauvaises non moins que les conséquences utiles qui procèdent de son œuvre. En cela, nous ne pourrions être suspectés de censure mesquine ni de futile chicane. C'est la force même de ces hommes qui les met en état de nuire; ils peuvent pervertir le goût et le jugement d'une génération tout entière, précisément parce que rien en eux n'est médiocre. C'est là le défaut inhérent aux forts. Macaulay ne doit pas être jugé à cette heure comme le serait l'auteur d'un livre nouveau. Son action est devenue, en littérature, une force indépendante, existant par elle-même, et, dans un siècle où tout le monde lit, cette action agit d'une façon décisive sur le caractère, le mode de développement, l'étendue des idées contemporaines comme aussi sur leur expression. L'influence exercée par un auteur, on l'a souvent remarqué, devient avec le temps comme une entité

distincte de son œuvre : une sorte de personnalité généralisée, abstraite, s'impose à notre esprit quand, depuis longtemps déjà, nous avons oublié le détail de ses opinions, les arguments qui les défendaient et même, chose qui d'ordinaire ne nous échappe qu'en dernier lieu, les images au moyen desquelles il leur donnait la vie. Les expressions et les phrases ne sont qu'un masque, mais nous pouvons distinguer les traits de l'homme derrière le masque. La personnalité d'un auteur en vogue est un agent d'une réelle puissance. Sans que nous le sachions, ses fantaisies nous gagnent, ses procédés deviennent les nôtres; nous nous surprenons à copier le rythme et la mesure de ses périodes; nous nous demandons comment il aurait ági, pensé, parlé dans les circonstances où nous sommes. D'ordinaire un grand écrivain laisse sa marque propre en quelque domaine spécial de l'activité intellectuelle. Son rôle, en définitive, est de fixer telle forme durable du sentiment religieux, telle tendance décisive de l'esprit, voire telle virtuosité nouvelle d'expression. Or Macaulay, dans le domaine spéculatif, n'a enrichi le fond existant d'aucune idée philosophique; il n'a, dans ses travaux historiques ou économiques, mis en lumière aucune vérité importante. Son œuvre est toute animée d'un grand souffle de virilité, de probité, d'honneur. Mais l'auteur n'appartient pas à cette petite troupe à laquelle nous pouvons appliquer l'éloge trois et quatre fois enviable que fait

Mackintosh de l'éloquence de Dugald Stewart : « Son titre à la gloire est d'avoir soufflé l'amour de la vertu à des générations entières de disciples. » Il a peint quelques tableaux saisissants ; il a ajouté une sorte de réalité aux conceptions que nous avions déjà de plus d'une grande scène du passé. Il nous a rendu le service très réel de détruire une fois pour toutes ces vagues aspirations du sentimentalisme jacobite, tous ces préjugés qui ne durent leur longue existence qu'aux sophismes des historiens les plus populaires et à l'imagination des romanciers les plus fameux. Mais, où son empreinte est surtout indéniable, c'est sur le style ; j'entends le style dans son acception la plus large ; non pas uniquement la grammaire et le mécanisme de la phrase, mais ce que de Quincey étudie sous le nom d'*organographie* du style ; le style enfin dans ses rapports avec les idées et les sentiments, dans sa communion avec la pensée et son action réflexe sur ce que nous pourrions appeler le caractère ou la conscience de l'entendement.

Ne croyez pas qu'il importe peu que le plus universellement populaire des auteurs sérieux d'une génération — et Macaulay a tous les droits à ce titre — ait fait choix du *style coupé* ou du *style soutenu*. Le critique du style n'est pas le maître de danse s'extasiant sur les secrets d'ineffable profondeur qu'il découvre en un menuet. Ce n'est pas le virtuose des supins et des gérondifs. La signification morale du style n'est pas « ce qu'un vain peuple

pense ». Lorsque Comte s'évertuait à maintenir sa phrase dans les limites formées par deux lignes de son manuscrit et par cinq lignes d'impression, s'imposait de ne pas avoir plus de sept phrases par paragraphe, d'éviter tout hiatus entre deux phrases ou même entre deux paragraphes, et de ne jamais répéter un mot, sauf les monosyllabes auxiliaires, dans deux phrases consécutives, il justifiait ces scrupules littéraires en insistant sur les avantages qui résultent pour le cœur et pour l'intelligence de la soumission à des règles artificielles. Une fois rompu à cette discipline nouvelle, il sentit qu'il lui devrait des progrès continus, incalculables, même comme penseur, et il découvrit que si la poésie est supérieure à la prose, c'est parce que le vers enferme l'idée dans des formes plus rigoureuses. Nous ajouterons que le vers atteint une perfection d'autant plus haute, entre les mains des poètes de génie, qu'ils se soumettent plus sévèrement à l'observation de ces règles mécaniques. Pour une règle de métrique chez Pope ou chez Racine, nous en trouvons vingt chez Victor Hugo qui les suit avec autant de rigueur qu'un algébriste, un astronome, celles du calcul ou de la démonstration. L'auteur donc qui laisse sa marque au style d'une génération acquiert une autorité aussi considérable sur la pensée et le caractère de cette génération que sur la dimension de ses phrases.

La place qu'il occupe dans les bibliothèques du

grand public. Macaulay la doit tout d'abord à son génie de conteur. Car ce n'est pas seulement pour nos *squatters* du *bush* australien, mais pour la masse des lecteurs de tous les pays, que le don de raconter sera toujours le premier des talents littéraires. Les simples de ce monde, on l'a observé dès les origines de l'humanité, sont aussi avides de contes que les enfants, et, comme les enfants, ils sont tout prêts à embrasser l'homme qui saura dire une histoire avec beaucoup de détails, beaucoup de couleur et avec cette assurance convaincue qui leur fait sentir que ce récit n'est pas un conte bleu. Macaulay ne s'arrête jamais à méditer un fait, à étudier un caractère avec ce regard pénétrant qui fouille jusqu'aux dernières profondeurs des causes, poursuit, jusqu'en leurs plus lointaines complications, l'instinct, le calcul, les impulsions les plus subtiles. L'esprit d'analyse, il n'en est point doué; le plaisir divin de la méditation, il l'ignore. Tout en lui est action et mouvement. Ce qui l'occupe, ce qui l'intéresse passionnément, c'est le particulier, c'est le concret. Il est frappé par l'extérieur, la surface des choses, et court avec joie à tous les détails qui font appel aux cinq sens. « Ce brillant Macaulay », dit Emerson avec une pointe d'exagération, « aujourd'hui l'interprète des classes dirigeantes en Angleterre, professe hautement que *bon* signifie bon à mettre dans sa bouche, bon à mettre sur son dos : le bien matériel. »

Cette aptitude toujours prompte à s'assimiler avec enthousiasme les merveilles du goût et du toucher, les sons éclatants et les éblouissants spectacles, est un don d'inappréciable valeur pour le narrateur, affamé de vastes auditoires. Macaulay, s'il triomphe dans les détails qui s'adressent aux sens, est, je le veux, un sensualiste toujours pur, toujours noble; il n'a pas peur du grand jour, de l'honnête lumière du soleil. Vous ne trouverez pas chez lui cet étrange parfum de pourriture automnale qui fait les délices d'une école plus moderne en ses recherches de senteurs et de nuances avec leur trésor infini de subtiles douceurs.

Pourtant, le don du pittoresque est secondaire si on le compare à cette autre qualité, que chacun croit posséder et qui est en réalité fort peu commune : je veux parler du talent de conter une histoire sans détour, en courant droit au but. A propos de Hallam, Macaulay déplorait que Gibbon eût mis à la mode un procédé fâcheux qui consiste à faire un récit par voie d'induction et d'allusion. Cette agaçante école de l'*a côté* a plutôt gagné que perdu du terrain, depuis Hallam. Mr Froude, si ses opinions, en morale et en politique, ne sont pas toujours très sûres ni très saines, est admirablement doué pour la narration rapide, et Mr Freeman, quand il ne court pas à perdre haleine après le mot à effet et n'encombre pas son récit de détails superflus, excelle dans la description sobre et con-

cise. Toutefois ce n'est pas uniquement parce que ces deux écrivains sont encore vivants et que Macaulay n'est plus parmi nous que la plupart des lecteurs reconnaîtront en lui un maître sans rival dans l'art de mettre sous nos yeux, en peu de mots, sans erreur possible, le fait qui s'est passé. Il n'en est pas moins vrai qu'en plusieurs endroits de son *Histoire de Guillaume III*, trop travaillée d'ailleurs, il rend compte de bien des événements dont, je pense, nul lecteur sérieux ne tient à connaître les détails, ni même à savoir s'ils sont réellement arrivés.

Un autre motif qui fait rechercher Macaulay par bien des gens, c'est qu'il a toujours, de façon ou d'autre, quelque chose à leur dire sur nombre de personnages marquants et d'événements de haut intérêt dans l'histoire de l'humanité. Et l'on ne niera pas qu'il ne leur dise en réalité quelque chose. Si l'on se donnait la peine de compter par le menu les noms de l'époque au sujet desquels Macaulay a trouvé quelque chose à dire, quelque chose de net et de significatif, on serait stupéfait en voyant quel large espace du domaine immense de l'histoire a été parcouru en cet essor hardi ; que de choses rappelées, sous-entendues, effleurées, et quelle masse prodigieuse, inépuisable de connaissances donne une valeur, un sens et un attrait à toute cette éblouissante rhétorique.

Macaulay parut dans le monde des lettres à

l'époque où les classes moyennes s'épanouissaient en une prospérité inouïe, croissaient étonnamment en nombre, et témoignaient pour la littérature un intérêt sans précédent. Ses *Essais* valent toute une bibliothèque. Ils forment le manuel, le vademecum inestimable de l'homme occupé qui, sans grande culture, est assez intelligent et assez curieux pour désirer quelques notions sur les grandes vies et les grandes idées, les mots fameux, les phases multiples et complexes de l'activité, tout ce qui a marqué le voyage de l'homme à travers les siècles. Macaulay connaissait à fond la littérature d'imagination, l'histoire de la Grèce et de Rome, de l'Italie moderne, de la France et de l'Angleterre. Quel que soit son sujet spécial, il réussit à y faire entrer avec une adresse singulière un courant d'informations riches, pittoresques, suggestives, qu'il doit à ces sources si diverses. Figures de l'histoire antique et moderne, sacrée et profane, personnages de drames et de romans depuis Plaute jusqu'à Walter Scott et à Jane Austen, images et métaphores prises chez les poètes de tous les temps et de tous les pays, « pastoraux, pastoraux-comiques, historiques-pastoraux, tragiques-historiques », traits acérés des satiriques, adages profonds des philosophes, plaisanteries caustiques ou émouvantes des humoristes, tout cela se presse dans les pages de Macaulay, s'agite, foisonne et bourdonne à la façon d'une étincelante mascarade, d'un défilé splendide

où se rencontrent et se groupent tous les chefs-d'œuvre et tous les héros. Aussi, quoique Macaulay soit l'un des écrivains les moins shakespeariens qui aient existé, il sait, comme Shakespeare, conduire le lecteur à travers une galerie immense de types intéressants et de situations saisissantes. Il n'est guère donné aujourd'hui à un écrivain de devenir extrêmement populaire en tant qu'homme de lettres s'il ne livre au public la quantité avec la qualité. Sainte-Beuve, l'homme de lettres français le plus célèbre de notre époque, n'écrivit pas moins de vingt-sept volumes d'incomparables *Causeries*. Carlyle, l'homme de lettres anglais le plus remarquable de ce temps, nous a appris que le silence est d'or en trente volumes. Macaulay n'a pas la fertilité exubérante de ces deux illustres écrivains, mais il a su être aussi varié sans être aussi volumineux.

L'imitation voulue, systématique, du style de Macaulay s'est produite de toutes parts, même chez des hommes de talent qui auraient pu se fier à leurs propres forces. Les défauts les plus tangibles de ce style sont très faciles à imiter, mais un homme qui ne sait pas ce que savait Macaulay ne sera jamais capable de le reproduire pour de bon par la raison que c'est, avant tout, le style d'un vaste savoir littéraire. Ce n'est pas tout encore. Le savoir de Macaulay n'était pas seulement très étendu, mais aussi d'une exactitude absolue, et tou-

jours prêt, toujours sous sa main. Ces rapprochements, ces exemples, ces citations qui coulaient de source, il les devait à sa mémoire extraordinaire ainsi qu'à la rapidité de son coup d'œil à saisir les contrastes et les analogies. Ces choses lui viennent au bout de la plume à mesure qu'il écrit. Il n'a pas eu à les poursuivre laborieusement à travers des tables de matières et à les ajouter après coup par voie d'interpolation, à les greffer sur sa pensée première. Aussi voyons-nous des citations et des souvenirs qui, chez un écrivain de savoir peut-être égal mais moins improvisateur, sembleraient gauches et artificiels trouver leur place dans une page de Macaulay par je ne sais quel procédé charmant d'assimilation parfaite et de fusion spontanée.

Aucun auteur, soyons-en sûrs, n'aurait conquis la popularité de Macaulay parmi ses contemporains si son œuvre n'avait présenté en abondance la moelle même du lieu commun. Addison fait consister le talent d'écrire dans l'expression de sentiments qui sont naturels sans être banals; et ce mot nous donne, je crois, la clef de cette « exquise littérature du règne de la reine Anne ». On nous permettra d'ajouter à la définition d'Addison que le grand secret d'une popularité de bon aloi sera toujours de savoir manier le lieu commun de façon noble ou poétique. Shakespeare peut, à première vue, paraître un exemple du contraire. Et n'est-ce pas un inépuisable sujet d'étonnement que le plus grand écrivain

d'une nation célèbre entre toutes par le pharisaïsme, le puritanisme, l'étroitesse terre à terre de ses jugements en matière de conduite et de règle morale, occupe le rang suprême parmi tous les écrivains pour la largeur, la maturité, la plénitude, la délicatesse et l'infinie variété de ses conceptions de la vie et de la nature humaines? Pour se tirer d'embarras, on répondra peut-être que ce puritanisme est tout à fleur de peau et qu'en réalité l'horizon de l'Anglais n'est pas resserré entre les formules étroites qui sont censées renfermer notre explication de l'univers moral. Si cette théorie est vraie, la vogue populaire de Shakespeare serait le cri qui monte des profondeurs de l'homme intérieur et qu'on ne peut étouffer; ce serait la réponse à une voix qui parle, en vrai langage humain, de toutes les merveilles de l'univers auxquelles la philosophie officielle n'ose même pas rêver. Il y a une meilleure explication : c'est que la popularité de Shakespeare auprès de la foule ne lui vient pas de ces superbes lueurs qui sont l'essence même de la jouissance poétique pour quelques privilégiés; elle tient à ses mille autres splendides qualités et surtout — à part son habileté de dramaturge proprement dit, son art suprême de dominer les situations et de diriger l'intérêt — elle tient à cette puissance d'expression, émouvante ou sublime, qui donne vie non à des sentiments subtils ou raffinés, mais aux traits les plus élémentaires, et les plus simples des sentiments humains les plus sim-

ples, les plus élémentaires. Les rares privilégiés qui — soit don naturel, soit culture heureuse — peuvent savourer les plus hautes pensées admirent le génie souverain qui s'empare d'une vulgaire légende italienne dont l'intrigue est plate et les personnages grossiers, incorpore à cette trame le tissu de sa fantaisie étincelante et produit un chef-d'œuvre de réflexion pénétrante et de philosophie suggestive qui éclaire les profondeurs les plus secrètes de la vie humaine. Mais, pour la foule, ces traits sublimes passent inaperçus. Ce qui l'émeut dans Shakespeare, ce qui *doit* l'émouvoir et ce qui nous émeut avec elle, ce sont ces pensées toujours anciennes et toujours nouvelles, ces truismes éternels au sujet de la tombe, de la chambre nuptiale, de la fortune changeante, de l'insondable destinée, de la fausseté des serments d'amour. Telle est la sphère où le poète remporte les triomphes les plus éclatants, sinon les plus difficiles, la sphère du noble lieu commun.

Un écrivain qui traite de sujets comme ceux qui occupèrent surtout Macaulay n'a pas le droit de recourir à ces hautes inspirations poétiques dont je parlais. Pourtant, l'histoire, elle aussi, a ses lieux communs magnanimes, l'émotion ne lui est pas interdite, et nul mieux que Macaulay ne s'est plu à mettre en jeu les beaux axiomes qu'amènent à leur suite l'amour de la liberté et l'amour de la patrie. La rhétorique la plus élevée ne lui fait jamais défaut quand, parlant de liberté et de patriotisme, il veut

allumer dans l'âme de ses lecteurs un ardent reflet de ces généreuses passions. On serait tenté de plaindre l'Anglais qui pourrait lire sans un frisson d'orgueil certaine page de son *Histoire* où Turenne s'étonne d'entendre le cri d'enthousiasme austère que poussent ses alliés anglais en marchant au combat, et exprime ensuite l'admiration du véritable soldat quand il apprend que les piquiers de Cromwell ne manquent jamais d'éprouver cette joie profonde en apercevant l'ennemi; ou encore cet autre passage où les Cavaliers exilés sont émus d'un patriotique orgueil à la vue d'une brigade de Têtes rondes qui, abandonnée à elle-même, enveloppée par des forces supérieures, pousse droit devant elle, met en déroute complète la meilleure infanterie de l'Espagne et force une contrescarpe que le premier maréchal de France venait de déclarer imprenable. Une telle prose n'est pas moins émouvante pour un homme qui aime son pays que les vers enflammés des *Hymnes de la Rome antique* [1]. Et les lieux communs de patriotisme et de liberté n'auraient point eu cette puissance chez Macaulay si la foi qui les inspirait n'avait existé, ardente et sincère, dans son âme. N'étant pas doué de l'esprit analytique, il ne fut jamais tenté de regarder l'amour de la patrie comme un préjugé, l'aspiration vers la liberté comme une illusion. Le cosmopolitisme ou l'internationalisme

1. Macaulay est l'auteur de ces hymnes.

que Cobden ou d'autres théoriciens de son école ont voulu enseigner à nos entêtés insulaires auraient trouvé chez Macaulay, non le consentement tiède du sceptique, mais une opposition nette et catégorique. Il croyait aussi fermement à la suprématie de l'Angleterre dans l'histoire des progrès de la civilisation en Europe que M. Thiers à la suprématie de la France, Mazzini à celle de l'Italie. Quand il songe à la prodigieuse activité, à l'esprit de découverte et d'entreprise qui caractérise cette île privilégiée, à ses libres institutions, à ses lois sages, égales pour tous, à sa noble littérature ; quand il considère son majestueux empire au delà des mers, la prudence, la valeur, la constance qui, d'abord, lui ont valu la possession de ces biens matériels et de biens immatériels plus précieux encore, et l'ont ensuite rendue capable de les défendre contre tout ennemi, domestique ou étranger, Macaulay sent alors son cœur se gonfler, comme le grand poète français quand il songe à Paris et à ses journées héroïques, comme l'Athénien antique arrivant en vue de sa chère cité à la couronne violette. Il en sera toujours ainsi : celui qui offrira, d'un cœur vraiment sincère, à l'une des grandes préventions populaires l'encens qu'on donne aux idoles consacrées et rendues indiscutables par le temps, celui qui fera briller cette adoration à chaque page de son livre, aura trouvé une des routes les plus sûres, une des meilleures clefs du temple de la Gloire.

Quand on parle de Macaulay, une des premières choses à dire, c'est que ses idées étaient en accord parfait avec celles de la moyenne de ses lecteurs sur tous les sujets. Sa supériorité n'était pas de celles qui permettent à un homme de marcher, dans sa pensée, hors du chemin où va la foule, la suivant des yeux, plein de sympathie pour elle, ayant foi en son avenir, mais à part d'elle. Macaulay se mêlait de grand cœur à la foule bourgeoise, dont il était, et ne s'élevait au-dessus d'elle que par son savoir immense et ses extraordinaires talents d'expression. Il n'avait point cette ambition, qui embrase quelques hommes intrépides, de faire entrer dans les âmes qui les entourent de nouvelles croyances ou de nouvelles passions ; son ascendant est dû au prestige littéraire, non à la fécondité de l'esprit. Nul ne l'a jamais surpassé dans l'art de combiner ces deux choses : un sens commun très ferme, décidé, un peu vulgaire dans le choix du point de vue, et un air de dignité et d'élévation dans la façon de le mettre en œuvre et de l'imposer aux autres. La recherche du style trompera toujours bien des gens, en les faisant conclure à une recherche égale de pensée et de sentiment. Au contraire, l'esprit de Macaulay était en réalité très simple, très étroit, et, pour emprunter une expression du langage musical, le registre en était aussi peu étendu que l'était — mais avec des notes d'une rare puissance — le registre de sa prose. Quand nous y regardons de plus près,

ce qui d'abord nous semblait dignité et élévation, ressemble terriblement à l'aplomb d'un homme qui est assuré de voir marcher à sa suite les bataillons épais du grand public. Nous avons l'intime conviction que si Macaulay avait été citoyen athénien vers la quatre-vingt-quinzième olympiade, il aurait pris place aux côtés d'Anitus et de Melitus pour décréter la mise en accusation de Socrate. Un auteur populaire doit être fermement résolu à proclamer le bien fondé des maximes reçues. Il doit réprimer tout caprice fantaisiste qui le pousserait à appliquer l'élenchos socratique, ou tout autre critérium de doute analytique ou de vérification préalable, à ces préceptes de morale courante. Ils peuvent être de valeur très équivoque et très négligés dans la pratique, mais l'opinion publique de l'époque veut qu'ils aient été vénérés comme choses sacro-saintes *semper, ubique, et ab omnibus*.

Macaulay n'agit pas autrement, et on ne lui en fait pas un crime, non plus qu'à tout autre écrivain qui s'adresse aux masses. L'homme ne peut vivre purement d'analyse ni se nourrir des secrètes voluptés de l'ironie, et si Macaulay s'était contenté de refléter les préjugés les plus nobles de l'humanité, nous n'y trouverions rien à redire. Burke, par exemple, portait aux préjugés de la société moderne un respect aussi profond que Macaulay ; il croyait que la société était bâtie sur des préjugés, cimentée avec des préjugés. Et pourtant quelle envergure dans ce

Burke, quels horizons, quelle portée, quelle leçon morale! On objectera qu'il y a une littérature propre à l'édification, une autre à la science et que les qualités de la première ne peuvent loyalement être réclamées de la seconde, qu'elles y seraient même fort déplacées. Mais il y a deux choses à répondre. D'abord, Macaulay, au cours de ses écrits de nature si diverse, a soulevé toute espèce de questions, aussi bien de philosophie morale que de toute autre sorte, et n'est pas uniquement l'annaliste des partis et des intrigues, des dynasties et des batailles. Second point, plus important encore : à supposer même qu'il ne fût jamais sorti du domaine historique propre, il aurait pu semer dans ses écrits, comme tout artiste vraiment supérieur en trouve l'occasion en n'importe quelle matière, ces images éloquentes, ces idées suggestives de portée immense qui soudain éclairent en notre être intime un monde de pensées et de sympathies lointaines, qui en un instant affectent l'homme de sensations nouvelles et inattendues et qui éveillent en lui, fût-ce pour une seconde fugitive, le sens du divin. Tacite n'y manque pas, non plus que Burke, et voilà pourquoi, malgré notre indifférence pour les despotes romains ou jacobites, nous abordons ces écrivains avec presque autant de respect que s'ils étaient de plain-pied avec les grands poètes ou avec les maîtres sublimes de l'intelligence humaine.

Leur secret à tous fut d'avoir ce que Macaulay

ne possède pas, même à l'état de germe rudimentaire, la faculté de s'absorber en une contemplation profonde, de s'abandonner aux « fécondes paresses de la pensée ». Nous pouvons nous représenter Macaulay causant avec ses amis, faisant un discours à la Chambre des communes, plongé dans une lecture, bouleversant sa bibliothèque pour chercher un renseignement, couvrant une main de papier bleu de brillantes périodes, fourbissant ses phrases et affilant ses expressions. Mais quelqu'un peut-il se l'imaginer méditant, s'interrogeant, doutant humblement de sa pensée, livré pendant dix minutes seulement à ce génie de l'intime concentration, à cet esprit du dedans, si bien connu de ces rois et de ces princes de l'intelligence avec lesquels il est si bon de s'enfermer et de songer? Il n'aborde pas la Vérité, comme on doit l'aborder, avec la piété hésitante du fidèle qui ose à peine effleurer la frange du manteau sacré; il la saisit aux cheveux et la traîne après lui avec un cri de triomphe : c'est sa prisonnière de guerre, non sa sainte vénérée.

Tout cela se reflète dans sa manière d'écrire : c'est là que se reflète toujours le tempérament intime de l'homme. Les mérites de la prose de Macaulay sautent aux yeux. Elle reproduit naturellement les qualités de son intelligence : vigueur, virilité, franchise. Son enthousiasme pour les richesses et les splendeurs matérielles, dont nous avons déjà parlé, colore richement ses pages et leur

donne l'apparence d'un vêtement de gala. Certes, le brocart est trop flambant neuf et manque du charme discret qu'aura cette magnifique étoffe lorsqu'elle sera un peu pâlie. Mais il n'est véritablement pas possible d'ignorer ce que Macaulay veut dire. Nous pouvons appliquer à sa prose ce que Boileau disait de sa propre poésie :

> Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose,

mérite prodigieux quand on songe avec quelle fatale complaisance le langage humain, instrument docile sous les doigts d'habiles virtuoses, se prête à toutes les obscurités, à toutes les énigmes, à toutes les feintes, à toutes les prétentieuses mystifications. Scaliger est censé avoir dit des Basques et de leur idiome désespérant : « On prétend que les Basques se comprennent entre eux ; moi je n'en crois rien. » La même boutade sceptique pourrait quelquefois s'appliquer à des langues plus élevées dans la hiérarchie que ce dialecte perdu, mais jamais à l'anglais sous la plume de Macaulay. De sa vie, il n'écrivit une phrase obscure, et si nous étions tentés de trouver ce mérite un peu mince, il faut nous rappeler de combien peu d'écrivains nous pourrions en dire autant.

Macaulay est de ceux qui croient la prose susceptible de recevoir une forme aussi achevée et aussi parfaite que le vers ; il est de ceux aussi, croyons-

nous, qui veulent voir dans le langage parlé le type et le modèle de la phrase écrite. Les raisons multiples qui nous font douter de la valeur de cette dernière opinion nous entraîneraient à une digression déplacée ici. Bornons-nous à dire que le langage parlé implique nécessairement un ou plusieurs auditeurs, tandis que le langage écrit aura souvent à exprimer des modalités méditatives, une série de réflexions intimes qui s'enchaînent et se continuent à travers l'entendement, sans aucune trace d'intervention extérieure, et qui perdraient leur physionomie caractéristique si on les supposait un instant destinées à être entendues. De plus, en admettant que tout ouvrage de l'esprit, par le fait même de son existence, doive, dans la pensée de l'écrivain, s'adresser à un ensemble de lecteurs, il reste à prouver que l'appel indirect à l'entendement interne doive suivre la même méthode, employer le même rythme que l'impression sensorielle exercée directement sur l'organe externe. L'attitude de la faculté mentale réceptive est différente, et c'est là l'indice d'un intermédiaire nouveau entre celui qui écoute et celui qui parle. L'écrivain, n'ayant à sa disposition aucun des effets que peuvent produire les intonations musicales de la voix, doit savoir y suppléer par des procédés différents : cadences plus délicates, variations plus nuancées, accents plus fermes, flexions plus complexes que celles dont se contente, même dans sa plus grande perfection, le

langage parlé, aidé, lui, des ressources puissantes et multiples de la personnalité humaine. Les effets qu'il est permis à l'écrivain de produire, avec sa prose ou ses vers, échappent à toute définition précise. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que les sens, à coup sûr, y sont pour une part moindre, la voix idéale pour une part plus considérable que dans toute autre des formes de l'art. Il est du reste inutile d'approfondir ici la question, car nulle discussion n'est possible au sujet de la qualité de la prose de Macaulay. Son rythme est évidemment celui de la phrase oratoire. Ceux qui ont tenté l'expérience assurent que ses œuvres conviennent entre toutes pour la lecture à haute voix. La netteté et la franchise de son affirmation, son entrain, son adresse à choisir le détail saillant et pittoresque, tous ses mérites de conteur, enfin, captivent l'attention de l'auditeur et font de lui le plus facile à suivre de tous les écrivains.

Pourtant, quoique la clarté, la netteté, la précision soient les qualités maîtresses, les éléments constitutifs du vrai style, il s'en faut que tout soit dit quand on les possède. Il pourra même se faire que ces qualités soient unies à d'autres tendances intellectuelles de façon si fâcheuse et dans de si malheureuses proportions que le produit ainsi obtenu n'ait ni grâce, ni harmonie, ni richesse, et ne trahisse qu'une envahissante idée fixe, une volonté despotique. En effet, c'est ce vouloir envahissant, si sûr

de lui-même, qui est le trait caractéristique du style de Macaulay. La douceur lui est inconnue. L'énergie est sans doute une qualité très précieuse, mais enfin sous cette énergie il n'y a rien, et ce qui nous frappe en lui c'est plutôt son extrême agilité que son ampleur. C'est l'énergie des sympathies et des impressions : elles ont beau être ici plus sincères qu'elles ne l'ont jamais été dans aucun autre homme, elles ne consistent que dans les rapports qu'elles expriment ; ce sont des surfaces, rien de plus.

Mais le ton tranchant chez l'orateur ou chez l'écrivain ne manque jamais son effet sur la masse des lecteurs. Cela leur donne confiance dans leur homme, cela les empêche de s'ennuyer. Quelques-uns seulement songent quelle chose étrange et délicate c'est de peser la vérité dans nos balances, quels gouffres, quels précipices se creusent autour de l'homme qui fait une affirmation absolue. Pour ceux-là, l'écrivain qui tranche souverainement à chaque page, à chaque phrase, qui ne dévie jamais d'une ligne de l'absolu, qui marche à travers toutes les difficultés comme dans un nimbe de radieuse évidence, est un écrivain dont il faut se défier et chez qui le talent même de l'expression inquiète et déplaît. Voulez-vous mettre un style vraiment à l'épreuve? Observez comment un auteur restreint, limite et tempère ses affirmations les plus importantes, leur coupe lui-même les ailes ; c'est la vraie manière de le juger. Les hommes sévères et cons-

ciencieux du XVII[e] siècle voulaient, très loyalement, qu'on attachât les objections avec le corps de la proposition qu'elles visaient, dans les limites d'une même période. Burke les range tout auprès, dans le même paragraphe. Le docteur Newman, le persuasif écrivain, les disperse d'une main légère par toute la page. Sans lui faire de tort, nous dirons de Macaulay qu'il anéantit toute objection possible avant de se mettre au travail, ou si, étant en veine de générosité, il en tolère une ou deux çà et là, c'est pour leur préparer avec d'autant plus d'éclat une fin tout aussi désastreuse.

Nous avons dit que les sympathies et les impressions de Macaulay ont un caractère superficiel. On pourrait en dire autant, ou à peu près, de ses efforts pour être gai. Ce n'est pas de la gaîté. L'abandon manque. Sa joie n'a pas de racines profondes dans son être moral et n'est qu'une forme littéraire : la gaîté laborieuse d'un principal de collège, homme de mérite, mais de manières gourmées, offrant un déjeuner de cérémonie aux nouveaux venus de l'Université. Ce n'est pas que le ton soit d'un pédant; au contraire, l'allure et l'esprit sont bien ceux de l'homme du monde. Mais sous la haute culture intellectuelle, sous le vernis que la fréquentation des grands salons whigs a pu jeter à la surface, on croit sentir que la raideur, le rigorisme infatué de la secte de Clapham n'ont pas entièrement disparu. Combien un peu plus de

souplesse ferait mieux notre affaire ! Avec quel plaisir nous accueillerions le simple aveu d'une défaillance, si légère qu'elle fût ! On l'a dit : le monde ne refuse son indulgence qu'aux hommes parfaits. Macaulay est semblable au roi-soldat qui ne se laissait voir, même à ses serviteurs dans sa chambre à coucher, qu'après avoir revêtu son uniforme et chaussé ses grandes bottes. Sa sévérité est salutaire ; elle rend son style ferme, et la fermeté est certes l'une des qualités primordiales du bon écrivain. Mais il est une certaine pureté de goût qui s'allie à l'indulgence et à la prudence, il est aussi un purisme méticuleux et grondeur. Les critiques anglais les plus remarquables de l'époque immédiatement antérieure à Macaulay — Hazlitt, Lamb, de Quincey, Leigh Hunt — possédaient un goût au moins aussi sévère que le sien, mais ils savaient être clairs, fins et précis, sans cette morgue et cette raideur qui éclatent dans la critique de Macaulay, qu'on en considère le fond ou la forme.

Pour emprunter une image à un vieil écrivain, la prose de Macaulay n'est pas pour sa pensée un vêtement flottant, mais une complète armure. Souvent elle est magnifique et étincelante ; ainsi le mouvement du début de son *Histoire* est superbe dans sa dignité. Mais c'est là une exception. En général, il a la dureté du fer martelé, s'il en a souvent l'éclat. Ou, pour changer l'image, son œuvre est bâtie comme un somptueux édifice, elle n'a pas

grandi peu à peu ainsi que fait, dans l'imagination créatrice de l'artiste, une belle statue ou une frise aux bas-reliefs sculptés. Ne cherchez pas ici ce jaillissement continu de la pensée qui indique qu'un écrivain ne possède pas seulement son sujet, mais est possédé par lui. Les périodes s'avancent en bon ordre à la parade et caracolent avec élégance; elles ne se précipitent jamais, lancées à fond, torrentueuses, sous l'empire de l'émotion. Fait curieux : quoique Macaulay semble toujours brandir une fulgurante épée à deux tranchants, quoiqu'il nous fasse respirer l'odeur de la bataille, nous ne remarquons pourtant jamais chez lui la moindre agitation intérieure, et cela seul lui ferait peut-être refuser une place parmi les écrivains supérieurs. Car ceux-ci, à travers cette réserve, ces atténuations, cette possession de soi-même, conditions indispensables pour s'élever à la haute rhétorique même quand on vise aux effets d'ardente passion, laissent deviner au lecteur la violence du feu qui couve en leur âme. Quand Macaulay s'avance avec ses phrases provocantes qui mettent le pistolet sous le nez du lecteur, nous sentons que son pouls ne cesse d'être aussi calme que celui du « bourreau des crânes » le plus consommé lorsqu'il marche à un duel. Il a trop de sang-froid pour se laisser aller jamais à une seule phrase d'heureuse improvisation. Ses peintures brillent, mais échauffent rarement. Ces menus détails circonstanciels, où il se

complaisait tant, montrent que, même au moment où nous croyons son imagination emportée d'un mouvement spontané et vibrante de passion, elle n'est jamais qu'un instrument littéraire, l'outil qui façonne, et non la flamme qui fond. Citons un seul exemple. Il décrit le jugement de Warren Hastings. « Les différentes étapes du procès, dit-il, tantôt nous reportaient en arrière, à travers des siècles orageux jusqu'aux jours où furent jetées les bases de notre constitution, ou nous emmenaient au loin, par delà les mers et les océans immenses, chez des peuples à peau foncée, vivant sous des cieux étranges, adorant des dieux étranges et se servant d'étranges caractères tracés de droite à gauche. » La singulière minutie de ce dernier détail, si peu en harmonie avec le sentiment du morceau, déroute complètement le lecteur, et ce qui était tout d'abord une grande image finit en une pointe mesquine. Ajoutons que la pointe paraît d'autant plus pauvre si l'on songe que l'écriture indienne va en réalité de gauche à droite et n'a la direction contraire que dans un alphabet étranger, celui des Parsis. Et ainsi en d'autres endroits. Là même où l'écrivain est justement admiré pour la magnificence du pittoresque, nous sentons que ce pittoresque est purement littéraire; c'est une sorte de reportage rétrospectif, porté à son maximum de virtuosité et d'éclat. Comparez, par exemple, la page la plus colorée que vous pourrez trouver dans

Macaulay à cette soudaine, à cette délicieuse exclamation qui échappe à Carlyle lorsqu'il a fini la description des massacres qui suivirent la chute de la Bastille en 1789. « O soleil de ce soir de juillet, comme, à cette heure, tes rayons éclairent doucement les moissonneurs dans les champs paisibles encadrés de forêts, les vieilles filant dans les chaumières, les navires, là-bas, sur l'océan silencieux, le bal à l'Orangerie de Versailles où de nobles dames fardées dansent aujourd'hui encore avec des officiers de hussards en double veste — et aussi cet Hôtel de Ville, hurlant comme la bouche de l'Enfer! » Qui ne sent ici le souffle de l'inspiration poétique, bien différent des laborieuses combinaisons d'une imagination de rhéteur travaillant sur commande?

Cette remarque n'a point pour but de déprécier le génie de Macaulay, mais de le classer. Nous interrogeons nos propres impressions et nous nous demandons dans quelle catégorie d'écrivains il convient de placer celui qui nous occupe. La rhétorique est un art noble et excellent et les auteurs qui le pratiquent sont souvent plus utiles, plus instructifs, plus réellement respectables que les écrivains poétiques. Mais il faut avouer que Macaulay, comme rhéteur, ne pourra guère être placé au premier rang par ceux qui l'ont étudié et qui connaissent également les maîtres du genre. Nous le répétons : ni les parures du style, ni l'autorité de

l'accent, ni l'éclat des images ne suffisent pour produire l'effet intense de l'émotion sous le contrôle sévère de la volonté, et aucune élégance décorative ne peut prétendre à remplacer cette musique qui vous remue et vous pénètre et qui, en prose, a sa source dans la passion contenue des âmes austères et fortes. Il y a en Macaulay une certaine musique, nous ne le nions pas, mais ce sont toujours de courts solos sur une trompette d'argent; jamais nous n'entendons s'enfler les notes puissantes de l'orgue, ni rêver les quatre cordes magiques. Qu'un homme aussi intelligent que Macaulay se soit gardé de l'abominable nouveauté de la prose dithyrambique, cette herbe folle du langage tenace et envahissante, nous n'y voyons rien de surprenant; les effets que nous ne trouvons pas en lui et que nous nous étonnons presque de n'y pas trouver, vu sa réelle puissance littéraire, ne sont pas dus au dithyrambe, mais à l'émotion contenue. Je l'ai déjà dit, Macaulay, quelles que soient du reste sa puissance et sa vigueur, n'a pas d'émotion, d'anxiété, de trouble intérieur à réprimer. Le monde s'étalait devant ses yeux en pleine lumière; il y pouvait lire aussi aisément et aussi sûrement que dans ses livres; la vie se réduisait pour lui à un système de catégories *à priori*.

Voilà du moins une des causes de ces modulations sans souplesse et de ces cadences vulgaires.

Le rythme de la prose de Macaulay ne nous apparaîtra dans toute sa pauvreté que si, l'oreille encore sous l'impression récente de ses périodes, nous allons écouter un maître de la véritable harmonie. A quoi bon citer des passages d'un auteur qui est dans toutes les bibliothèques? Macaulay d'ailleurs est toujours tellement semblable à lui-même qu'une page de lui, prise à peu près au hasard, pourrait servir d'exemple aussi bien que toute autre. Prenez le portrait de Somers, pour qui il avait tant d'admiration, puis celui de Falkland par Clarendon : « un homme aux aptitudes si prodigieuses, aux connaissances si vastes; d'une politesse et d'un charme inimitables dans la conversation; d'une bonté si aisée et si délicate envers tous; d'une pureté de vie et d'une simplicité antiques. N'y eût-il sur cette guerre civile odieuse et maudite d'autre flétrissure que la perte de ce seul homme, elle suffirait pour la faire nommer infâme et exécrable par la postérité la plus reculée. » Or Clarendon n'est pas un grand écrivain, ni même un bon écrivain; il est prolixe et diffus. Nous voyons pourtant qu'en un sujet où son cœur est engagé il sait trouver un rythme agréable et harmonieux. Si nous nous tournons vers un prosateur du premier ordre, nous apercevons aussitôt une différence bien plus sensible encore. Comme les périodes de Macaulay nous semblent chétives et grêles lorsque nous entendons rouler, comme une basse grondante et profonde, la voix de Burke dans

le passage suivant, extrait de l'un de ses ouvrages les moins achevés !

« Vous ne croirez pas, nous en avons la confiance, que nés dans un pays civilisé, élevés à la douceur des mœurs, grandis dans une religion de pitié, et vivant dans un siècle de politesse et de lumières où même la haine contre l'ennemi extérieur a perdu de son âpreté primitive, nous puissions avoir eu la pensée de déchaîner contre vous, nos frères jadis tant aimés, ces peuplades féroces de sauvages et de cannibales, chez lesquelles toute trace de l'humaine nature est effacée par l'ignorance et la barbarie. Nous aurions désiré bien plutôt nous joindre à vous pour amener par degrés cette portion malheureuse de l'humanité à la civilisation, à l'ordre, à la piété et à l'empire de la vertu, que de les confirmer dans leurs pratiques mauvaises et d'augmenter leur férocité naturelle en les excitant à vous massacrer, vous que nos ancêtres, meilleurs et plus sages, avaient envoyés dans ces solitudes pour y introduire, avec notre sainte religion, son esprit de mansuétude et de charité. Nous ne tenons pas qu'en guerre tout soit légitime. Nous estimerions que toutes ces actions barbares, incendies, pillages, meurtres, tortures et autres cruautés trop horribles et trop honteuses pour que des bouches chrétiennes les répètent et que des oreilles chrétiennes les entendent, que toutes ces atrocités, si elles étaient commises à notre instigation par des gens qui, nous le savons,

ne peuvent faire la guerre d'autre façon, auraient été causées, voulues, commises par nous-mêmes. Nous le déclarons devant vous, nos frères, devant ce siècle comme devant les générations futures, devant notre roi et notre patrie, devant l'Europe enfin qui assiste en spectatrice à cette scène tragique, nous sommes innocents de toute participation, de toute complicité dans la criminelle pensée qui ajouterait ce dernier mal, de tous le plus funeste, aux inévitables calamités d'une guerre civile.

« Nous ne vous nommons pas rebelles et traîtres. Nous n'appelons pas sur vous la vengeance du souverain. Nous ne pouvons qualifier des millions de nos concitoyens, qui luttent d'un seul cœur pour conquérir des privilèges considérés toujours par nous comme indispensables à notre bonheur et à notre dignité, de noms odieux et outrageants. Au contraire, nous respectons hautement les principes qui vous font agir, quoique nous déplorions quelques-unes de leurs conséquences. Armés comme vous l'êtes, nous embrassons encore en vous des amis, des frères, qu'unissent toujours à nous les nœuds les plus chers et les plus sacrés. »

On pourra objecter qu'il y a une injustice flagrante à comparer le style d'un historien jugeant ou décrivant, après coup, de grands événements avec celui d'un homme d'État mêlé à ces événements, y jouant un rôle, brûlant des émotions de la bataille, passionnément excité par l'incertitude qui plane

encore sur le dénouement. Si l'objection est fondée, et elle l'est probablement, il ne peut plus être question d'une comparaison avec Burke, ni même avec Bolingbroke, dont les hautes élégances et l'esprit de bon ton nous font cruellement sentir tout ce qu'il y a de déplaisant dans le clinquant de Macaulay. Si on ne nous permet pas d'établir de parallèle entre Macaulay et les grands acteurs du théâtre de la politique, on n'aura pas d'objection à ce que nous prenions Southey comme point de comparaison. Southey était purement un homme de lettres, et il est bon de remarquer que Macaulay lui-même avouait trouver tant de charme au style de Southey qu'il le lisait presque toujours avec plaisir, même quand Southey disait des niaiseries. Eh bien, prenez une page quelconque de la *Vie de Nelson* ou de la *Vie de Wesley*, remarquez comme la diction est toujours aisée, égale, naturelle, plaisante, ainsi que le début et la chute de la phrase, et, en même temps, combien varié est le rythme et nerveuse l'expression. Puis, retournez à une page de Macaulay : vous vous regimberez alors contre son emphase lourde, ses images trop chargées de couleur, ses expressions exagérées, son désagréable *staccato*. L'*Histoire de la guerre de la Péninsule*, par Southey, est aujourd'hui oubliée, mais si l'un de mes lecteurs en possède un exemplaire dans quelque coin de sa bibliothèque, j'oserai le prier de prendre le troisième volume et de lire les dernières pages,

à propos desquelles Coleridge avait coutume de dire qu'elles étaient le plus bel exemple d'histoire laudative qu'il eût jamais lu en anglais. Il ajoutait même, avec une hyperbole qu'on lui pardonnera, que ces pages avaient fait plus que toute une campagne pour la gloire de Wellington. « La prévoyance et la hardiesse allaient de pair chez notre général; il n'avançait jamais qu'il n'eût assuré la retraite, et ne battait jamais en retraite que dans une attitude capable d'imposer à un ennemi supérieur en nombre. » Et il continue ainsi à détailler les talents de Wellington : « Mais, chose plus précieuse que tout cela, plus enviable que la haute et impérissable renommée qu'il devait à ses talents militaires, il avait encore la satisfaction de songer vers quel but ces talents avaient été dirigés : la délivrance de deux peuples injustement et cruellement opprimés, la sûreté, l'honneur et le bien de sa patrie, l'intérêt général de l'Europe et du monde civilisé. Ses campagnes, sanctifiées par leur cause même, ne furent souillées ni par la cruauté ni par le crime; son char de triomphe ne fut pas suivi par des malédictions; à ses lauriers s'entrelaçaient les amarantes de l'équité et sur son lit de mort il put se rappeler ses victoires parmi ses bonnes actions. »

Un défaut plus grave que le manque de profondeur et de délicate harmonie dans la période, c'est l'excès grossier du coloris, car cet excès est inti-

mement lié à des défauts plus graves dans le domaine de la conscience intellectuelle. Macaulay, sous ce rapport, est un pécheur endurci. Le vin de la vérité est dans sa coupe une boisson spiritueuse de cent degrés au-dessus du degré normal, et trop souvent il remplit la lampe de la science de naphte brut au lieu d'huile épurée. Ce n'est pas chez lui l'effet d'une passion instinctive pour l'exubérance du décor, passion qu'il partagerait du reste avec plus d'un illustre écrivain. Au contraire, nous sentons que les expressions exagérées et les phrases trop éclatantes sont, chez Macaulay, le fruit d'un travail méthodique et que la pétulance ou l'ironie du discours est due surtout à une prédilection irrésistible pour les effets violents. Sa mémoire, sa franchise d'expression, son habileté à accuser fortement les contours d'une chose et à en dessiner nettement les arêtes, ces talents et d'autres également remarquables, il les fit tous servir à cette recherche intrépide. infatigable de l'effet. Et, ce qu'il y a de pire, c'est que Macaulay se contente souvent d'un effet essentiellement vulgaire, qui offense le goût, choque l'oreille, est en guerre enfin avec l'esprit même de la vérité. Nous disons vulgaire, et non familier : car ce sont choses fort différentes. Nul écrivain n'est plus familier que Carlyle, dans le choix des détails caractéristiques et dans les mots ou les images qui lui servent à les décrire et à les montrer; nul écrivain pourtant n'est plus éloigné de la

vulgarité. Nous n'accusons pas Macaulay d'avoir enrichi trop largement la langue par des emprunts à quelque dialecte inférieur. Il avait un goût médiocre pour ce genre de fantaisies. Ce que nous trouvons en lui, c'est ce que les Français nomment brutalité. Par exemple, dans l'*Essai sur Hallam*, la description des mœurs licencieuses de la Restauration nous paraît une peinture grossière et vulgaire: le peintre prend sur sa palette les couleurs les plus voyantes qu'il peut trouver et les applique ensuite dans toute leur crudité. Et qui ne sent aussi la vulgarité et la grossièreté de ce portrait de Boswell : « S'il n'avait pas été un grand imbécile, il n'aurait pas été un grand écrivain... c'était un sot, un parasite et un fat », et ainsi de suite. Dans toute cette analyse du caractère de Boswell, la psychologie est aussi pauvre que le langage est puérilement violent. Puis, quand il parle de Montesquieu : « A cette époque — nous sommes au milieu du XVIII^e^ siècle, — les Anglais considéraient un Français parlant de garanties constitutionnelles et de lois fondamentales comme une merveille non moins étonnante que le cochon savant ou le baby qui fait de la musique. » Et il continue, il ose dire de l'auteur d'un des ouvrages les plus fameux qui aient été écrits, qu'il était « agréable, mais superficiel, soigneux de l'effet, indifférent à la vérité » ; il le traite de « folâtre président ». N'y a-t-il pas de quoi plonger dans une stupéfaction profonde le

lecteur qui connaît l'influence exercée par Montesquieu? Le jugement qu'on peut porter sur l'auteur de *l'Esprit des lois* importe peu en ce moment, comme aussi la vraie opinion des contemporains anglais à son égard, mais un écrivain qui fait entrer dans une même antithèse un homme comme Montesquieu avec le cochon savant et le petit prodige musical, non seulement se montre, de propos délibéré, trivial et mesquin, mais s'abaisse jusqu'à une parfaite vulgarité de pensée, jusqu'au dernier degré du commun et du bas dans l'association des idées. Quoique ce péché soit le plus fréquent chez Macaulay, ce n'est pas le seul qu'il commette sur cette pente fatale. Trop souvent, sa façon de grossir les choses est un manque de goût. Ainsi il parle en quelque endroit d'une certaine façon d'agir attribuée à Addison. Swift avait dit : « Soit qu'Esther Johnson aimât par-dessus tout sa tranquillité, soit que le monde lui fût indifférent et qu'elle désespérât de le corriger, ou, simplement, qu'elle eût adopté le procédé qu'elle trouvait si plaisant chez Mr Addison, je ne saurais le dire ; mais quand elle voyait quelques personnes de la société soutenir avec chaleur une opinion fausse, elle était plutôt portée à leur donner raison qu'à les contredire. Cela évitait le bruit et épargnait du temps. » Voyons quelle peinture Macaulay va faire en s'inspirant de ce passage. « Si ses premières tentatives pour faire revenir de son erreur un présomptueux imbécile

étaient mal reçues », dit-il en parlant d'Addison. « il changeait alors de ton, abondait dans son sens avec une grimace d'encouragement, et attirait le fat ravi de plus en plus loin dans l'absurdité. » Quand nous comparons la simplicité de l'original à la grotesque exagération, au coloris violent de la copie, nous croyons voir une ingénue de village, métamorphosée en une coureuse de rues aux joues peintes.

Encore un exemple. Nous serions au regret de porter atteinte au sentiment du τὸ σεμνόν concernant un homme du génie de Macaulay, mais comment caractériser en termes décents la définition suivante de la doctrine qui anime le grand poème de Lucrèce, jetée comme en manière de parenthèse : « C'est, dit-il, le plus inepte et le plus misérable système de physique et de philosophie qui fut jamais! » On aurait quelque indulgence pour de fâcheux procédés littéraires s'ils donnaient à la vérité un tour plus vif, au jugement moral plus de largeur et d'énergie. Mais l'usage audacieux que Macaulay fait sans cesse des superlatifs les plus tranchants est contraire à toute méthode scientifique et à toute vérité. Il montre mieux que personne dans notre littérature le bien fondé de l'aphorisme qui veut que l'adjectif soit l'ennemi du substantif.

En 1837, Jeffrey eut sous les yeux une lettre de Macaulay, adressée à un ami commun, où étaient exposées les raisons qui devaient faire préférer une

carrière littéraire à une carrière politique. Jeffrey pensa que son illustre collaborateur s'était trompé dans ses conclusions. « Quant au calme de la vie d'écrivain, dit-il, je n'y crois point. Et quant à la renommée, s'il est vrai que celle de l'écrivain soit parfois plus durable, elle est généralement plus lente à venir et, sauf dans quelques cas bien rares, elle a un caractère moins général, moins dominant. La gloire d'un grand poète, d'un grand écrivain *original* n'a point d'égale au monde. Mais qui se soucierait de la gloire de Gibbon, par exemple? En outre, je crois que c'est le rayonnement intérieur, le légitime orgueil d'avoir réussi à exercer une influence sur les destinées du genre humain, bien plus que la vanité personnelle, qui séduisent surtout le poète et l'homme d'État. » J'ajouterai que Gibbon eut du moins l'avantage de se jeter dans une controverse religieuse destinée à se prolonger pendant des siècles. Il était, en outre, un historien dans le vrai sens du mot, tandis que Macaulay est estimé moins comme historien proprement dit que comme un maître en l'art d'écrire. Or un homme de lettres, à une époque de lutte et de transition comme la nôtre, va s'effaçant dans un lointain de jour en jour plus vague, à moins qu'il n'ait écrit sous l'inspiration de cette faculté puissante et féconde : la prescience de l'heure à venir, le sentiment des difficultés et des questions vitales qui occuperont et agiteront demain l'humanité. Et,

en aucun temps, ce n'est pas assez, pour obtenir la gloire qui dure, d'entourer d'un nimbe d'or les modes de l'heure présente, ou de glorifier les conventions les plus étroites du jour qui disparaît. Si nous songeons quelle direction nouvelle a déjà prise la critique, quelle conception différente de l'histoire s'impose aujourd'hui, combien de problèmes dont Macaulay n'a jamais dit un mot sont à présent des questions familières aux lecteurs les plus superficiels, nous ne pouvons nous empêcher de regarder l'homme éminent dont nous allons lire la vie comme le héros d'un passé déjà lointain, et de reconnaître qu'il n'a guère préparé l'homme aux difficultés de notre temps, de ce temps si rapproché de lui et que, cependant, il semble n'avoir pas vu venir.

WORDSWORTH

Le poète dont les œuvres sont contenues dans ce volume [1] naquit à Cockermouth, petite ville du Cumberland le 7 avril 1770. Il mourut dans le comté voisin, le Westmoreland, le 23 avril 1850, à Rydal-Mount. Pendant cette longue série de jours mortels, des événements d'une importance considérable et d'un effet permanent secouèrent le monde. Quelques colonies dispersées et dépendantes au nord du continent américain parvinrent, en se réunissant, à former l'un des États les plus puissants et les plus éclairés du monde. L'ancienne monarchie française et toute la vieille organisation sociale, dont cette monarchie avait été la clef de voûte, furent renversées, et il fallut bien des conflits sanglants, des existences détruites, des combinai-

1. Ce morceau a été composé pour servir d'introduction à l'édition complète des *Œuvres poétiques* de Wordsworth.

sons diplomatiques bizarres, des convulsions sociales répétées, de prodigieuses mutations de la souveraineté, avant que l'Europe rentrât dans une période nouvelle d'ordre, de calme et de stabilité politique. L'Angleterre, malgré la perte de ses grands établissements de l'autre côté de l'Atlantique, fut presque seule à voir son édifice social conserver la solidité et la cohésion. Cependant, chez elle aussi, pendant ces années mémorables, l'ancien ordre de choses, lentement, fit place au nouveau. Après une guerre conduite avec une ténacité et une valeur admirables, le rétablissement de la paix amena un déploiement plus merveilleux encore de l'esprit d'invention, d'activité et d'entreprise dans les luttes plus fécondes du commerce et de l'industrie. La richesse, en dépit de quelques crises passagères, s'accrut dans des proportions effrayantes. La population de l'Angleterre et du pays de Galles, qui était de sept millions et demi d'habitants en 1770, s'élevait à près de dix-huit millions en 1850. Le pouvoir politique fut en partie enlevé à l'aristocratie territoriale au profit des classes bourgeoises et commerçantes. Les lois devinrent à la fois plus équitables et plus douces. Pendant le tumulte de la grande guerre qui mit tant d'années l'Europe à feu et à sang, à travers les douloureuses convulsions au milieu desquelles la paix enfanta les temps nouveaux, Wordsworth, un demi-siècle durant (1799-1850), retranché dans son calme et sa sérénité que rien ne troublait,

habita la retraite choisie par lui parmi les lacs et les montagnes de son pays natal, et réalisa l'idéal qu'il s'était proposé de la haute mission du poète.

L'interprétation de la vie dans la littérature et le développement de l'imagination subissaient alors une crise de transformation qui leur était propre. La plupart des grandes lumières du XVIIIe siècle brillaient encore, bien que d'un éclat mourant, quand Wordsworth vint au monde. A la vérité, Pope était mort depuis vingt-six ans et tous les écrivains de la reine Anne avaient disparu. Mais Gray ne mourut qu'en 1771 et Goldsmith qu'en 1774. Dix ans plus tard, le cœur religieux et viril de Johnson cessait de battre. Voltaire et Rousseau, ces deux oracles de leur époque, mais oracles en sens opposé, mouraient tous deux en 1778. Hume s'était éteint deux ans auparavant. Cowper était de quarante ans plus âgé que Wordsworth ; pourtant son plus charmant ouvrage ne parut qu'en 1783. Crabbe, qui devança Wordsworth dans le choix des sujets empruntés à la vie rurale mais les traita avec un réalisme plus sombre, était vraiment son contemporain puisqu'il naquit en 1754 et mourut en 1832. Les deux grands noms de l'époque à laquelle il appartient furent Walter Scott et Coleridge : le premier né en 1771 ; le second, l'année suivante. Puis, avec la génération qui vint ensuite, parut un nouveau groupe glorieux : Byron naquit en 1788, Shelley en 1792 et Keats en

1795. Wordsworth était destiné à voir encore un astre, pur et éclatant entre tous, prendre sa place au ciel des poètes. Le premier volume de poésies de Tennyson fut publié en 1830, et *In Memoriam*, l'un de ses deux chefs-d'œuvre, vit le jour en 1850. Si l'on comprend bien la place que tiennent ces noms fameux dans l'histoire du génie humain, on se rendra compte du prodigieux changement auquel ont assisté les quatre-vingts ans de Wordsworth, de la révolution accomplie dans les sentiments les plus intimes que l'homme professe sur l'art, sur la vie, sur « la physionomie parlante de la terre et des cieux ».

Ici encore, Wordsworth resta dans un isolement absolu. « Une amitié sincère l'unissait à Walter Scott et à Southey, mais il faisait peu de cas de la poésie du premier et moins encore de celle du second; il ne semble guère avoir lu Byron ni Shelley et rien ne nous prouve qu'il ait jamais entendu parler de Keats » (*Myers*). Il disait, au sujet des *Songs of innocence and experience* de Blake : « Il y a dans la folie de cet homme quelque chose qui m'intéresse plus que la saine raison de Scott et de Byron. » Coleridge fut le seul homme de cette brillante phalange avec lequel il ait entretenu une véritable intimité d'esprit. C'est le seul qu'il ait réellement respecté et admiré, parce que Coleridge « était altéré de grandeur, d'amour, de beauté, brûlait pour ces choses d'une soif éternelle, inapai-

sable », parce que cette puissance intellectuelle qui était en Coleridge l'intéressait passionnément en sa triple qualité de maître, de disciple et d'ami, comme l'attestent avec tant de splendeur les nobles vers du sixième livre du *Prélude*. Cette réserve faite, nous pouvons dire, avec Emerson, que le génie de Wordsworth fut la grande singularité de cette époque littéraire : il n'eut d'autre guide, d'autre inspirateur que la nature et la solitude.

Wordsworth était le fils d'un solicitor, et les conditions au milieu desquelles s'écoulèrent ses premières années furent simples, modestes et même un peu étroites. Il avait huit ans quand sa mère mourut ; son père la suivit dans la tombe cinq ans plus tard et ce furent alors deux de ses oncles qui lui fournirent les moyens nécessaires pour continuer à Cambridge les études qu'il avait commencées au collège rural de Hawkshead. En 1787, il entra à Saint-John's College. Il y prit son degré de bachelier ès arts au commencement de l'année 1791 et là se bornèrent ses rapports avec l'Université.

Pendant les quelques années qui suivirent sa sortie de Cambridge, Wordsworth se laissa vivre. Il ne se trouvait pas assez saint pour l'église ; le barreau lui faisait peur ; croyant qu'il avait le talent du commandement, il songea à se faire soldat. Puis il fit un court séjour à Londres sans but bien déterminé. Vers la fin de 1791, il passa par Paris et alla à Orléans et à Blois où il noua quelques rela-

tions, et resta près d'une année entière. Il retourna à Paris au mois d'octobre 1792. Pour la France, les beaux jours étaient évanouis. Les massacres de septembre jetaient au ciel une lueur sinistre. Wordsworth conservait sa foi ardente en la Révolution; il était même prêt, lui, « simple passager sur le pont d'un vaisseau luttant contre une furieuse tempête », à faire cause commune avec les Girondins. Mais les amis prudents qu'il avait laissés en Angleterre le forcèrent à revenir au pays avant la terrible année 93. Avec son retour fut close pour lui l'ère des folies, tribut inévitable que payent les plus sages en ces premières heures enthousiastes et passionnées de la jeunesse.

Il serait oiseux de commenter les simples faits que nous venons de récapituler, car Wordsworth lui-même, dans le *Prélude*, leur a donné toute leur force et toute leur signification. Ce récit, fait par le poète, avec toute la sincérité dont il était capable, du développement de ses facultés poétiques n'a guère chance de jamais devenir populaire, comme bien d'autres parties de son œuvre. Le *Prélude* ne possède pas, en général, il faut bien l'avouer, cette musique, cette harmonie, ce don sympathique qui s'empare de nous, même dans tel ouvrage en prose comme les *Confessions* de Rousseau. Macaulay regardait le *Prélude* comme une autre *Excursion*, plus faible, plus ennuyeuse, avec la même philosophie surannée, sur l'effet moral du

paysage : vieille et baroque métaphysique, bavardage sans fin où l'on se perd. Cependant il avoue y trouver quelques belles descriptions et quelques apostrophes énergiques. Les goûts et les habitudes intellectuelles de Macaulay faisaient de lui un juge d'une autorité contestable en ce qui touche un poète comme Wordsworth. Il estimait avant tout la vivacité, l'énergie, la pompe, la majesté de la forme et du langage ; il était convaincu que les jolis vers de Dryden, « sur le lendemain plus trompeur que la veille », valaient huit des plus beaux vers qu'on pût prendre dans Lucrèce. Ses paroles rendent bien l'effet produit par le *Prélude* sur des esprits de trempe plus vulgaire que le sien. George Eliot, au contraire, qui possédait cette vision intérieure dont Macaulay n'était pas doué, trouvait que le *Prélude* offrait, en abondance, tous les éléments d'un culte journalier, et il est aisé de se l'imaginer longtemps arrêtée sur une pensée comme celle-ci :

... Il n'y a
Qu'une haute société sur la terre :
Celle des nobles vivants et des grands morts [1].

Même dans l'œuvre la moins intéressante de Wordsworth nous découvrons bien des vers d'une

1. ... There is
One great society alone on earth
The noble Living and the noble Dead.

réelle valeur poétique, comme ceux sur la statue de Newton dans la chapelle silencieuse de Trinity College :

> Image de marbre d'un génie qui pour jamais
> Voyage, solitaire, sur les océans étranges de la pensée [1].

Mais laissons de côté les beaux vers comme ceux-là et beaucoup de passages où une haute pensée prend une forme musicale. Ce poème remarquable est, dans son ensemble, une chose unique par l'impression produite : c'est l'histoire d'un esprit sérieux, d'une âme choisie, depuis les années d'enfance et de collège. Elle traverse les crises de l'adolescence, entre en contact immédiat avec des événements troublants, formidables, et arrive enfin aux sources vives où elle puisera sa force ; ainsi elle se trouvera pleinement et définitivement préparée à l'épreuve finale où elle fera connaître ce qu'elle est et ce qu'elle vaut.

Les trois livres consacrés au séjour du poète en France offrent à eux seuls un intérêt saisissant et qui leur est propre. Ils ont une valeur historique parce qu'ils nous présentent les phases par lesquelles passe l'esprit d'un honnête homme tandis que se déroulent les scènes successives de la Révolution. C'est plus qu'un document, c'est une leçon

1. A marble index of a mind for ever
Voyaging through strange seas of Thought alone.

éternellement juste, sur la façon dont doivent se conduire les hommes de cœur aux heures de tourmente. On y voit au vrai ce mélange de foi persévérante et de ferme sévérité avec lequel j'aime à me figurer que Turgot, s'il avait vécu, eût regardé les forces révolutionnaires accomplir leur œuvre. De grands maîtres dans des genres très différents ont été inspirés par la Révolution française. Le génie humain semble s'être dépensé jusqu'à l'épuisement dans la brûlante passion politique de Burke, dans l'étincelant mélodrame, plein de feu et de larmes, de Carlyle, de Michelet et de Hugo; mais les livres neuf, dix et onze du *Prélude*, avec leur vaillante simplicité, leur sincérité profonde, leur lente et inexorable évolution de l'espoir et de l'enthousiasme aux sombres images, au pressentiment des maux à venir, à la pitié pour le genre humain, à la tristesse d'un cœur blessé, c'est l'âme même de la grande catastrophe. Ici, rien de ces lueurs d'un moment dont s'illumine la prédication politique, rien de la fatigante emphase du dithyrambe historique. Wordsworth aurait pu encadrer les leçons de son expérience dans un récit dramatique animé de figures plus vivantes, plus libre et plus coloré dans ses expressions. La matière s'y prêtait. L'histoire dans ces trois livres a quelque chose de l'austérité, de la logique, du caractère fatal de la tragédie classique, et comme celle-ci elle a un noble dénoûment. On ne trouve jamais ici la

lie amère que la réaction soulève dans les âmes médiocres après qu'elles ont trop espéré. La Révolution française fut la seule crise dans l'histoire intellectuelle de Wordsworth, le seul assaut vraiment terrible livré à sa noblesse morale ; quand il en sortit, la grandeur de son caractère était intacte. Après une longue période d'abattement, d'incertitude, d'humiliation, de découragement amer, la foi ancienne sous des formes nouvelles lui fut rendue.

La nature elle-même,...
Par toutes les variétés de l'amour humain
Secondée, me ramena aux clartés matinales,
A ce doux accord de la raison et du cœur
D'où est sortie la vraie science, la science pacifique ;
C'est elle qui, malgré les derniers abaissements de cette cause,
M'a toujours soutenu et me soutient encore [1].

Ce ne fut que six ans après son retour de France que Wordsworth s'établit définitivement dans ces lieux auxquels son nom et la puissance de son génie devaient être unis pour toujours. Pendant ces six années, une double influence personnelle commença à s'exercer sur lui. Car de ce temps date pour le poète cette intimité étroite et char-

1. ....Nature's Self
By all varieties of human love
Assisted, led me back through opening day
To those sweet counsels between head and heart
Whence grew that genuine knowledge fraught with peace,
Which, through the baser sinkings of this cause,
Hath still upheld me and upholds me now.

mante avec sa sœur, qui devait se prolonger sans interruption jusqu'à la fin de leur vie; alors aussi il fit la connaissance de Coleridge. Le portrait de Dorothy Wordsworth a depuis longtemps sa place dans cette galerie de femmes admirables et dévouées qui ont inspiré l'œuvre et la pensée des grands hommes. « C'est une vraie femme », dit Coleridge, « j'entends pour l'esprit et pour le cœur. Quant à sa personne, si vous vous étiez attendu à voir une jolie personne, vous l'auriez trouvée plutôt ordinaire; si vous vous étiez attendu à voir une femme ordinaire, vous l'auriez trouvée plutôt jolie. » Au solide jugement, au sens droit et à la forte intelligence d'une Wordsworth, elle ajouta une grâce, une animation, une vivacité qui lui sont propres. Son caractère apparaît clairement dans ses lettres, dans son journal, vraiment admirable, enfin dans tout ce qu'on nous raconte d'elle. Son frère l'aimait; il avait conscience de tout ce qu'il devait à cette tendresse si fidèle, à cette intelligence si prompte, et il a donné à sa reconnaissance une forme qui la perpétuera.

L'intimité avec Coleridge fut, comme on l'a dit, l'unique véritable amitié de Wordsworth, et on peut la citer comme une des plus nobles qui aient jamais uni deux grands écrivains. Différents par la nature de leur génie comme par leur caractère et leur destinée, ils furent pourtant attirés l'un vers l'autre par une sympathie qui résista au temps, tra-

versa, sans y succomber, de dures épreuves. Coleridge avait quitté Cambridge en 1794, s'était marié et avait essayé en vain toutes sortes de plans pour atteindre à la fois deux buts, la régénération de l'humanité et la conquête du pain quotidien. Il habitait alors un petit cottage à Nether Stowey dans le Somersetshire, auquel attenait un champ d'un acre et demi dont il espérait tirer assez de blé et de légumes pour sa subsistance et celle de sa femme, tandis qu'il engraisserait une couple de cochons avec les restes. Wordsworth et sa sœur demeuraient à Racedown, près de Crewkerne, dans le Dorsetshire. En 1797, nous les voyons à Alfoxden dans le Somersetshire, et la principale raison de ce changement avait été de se rapprocher de Coleridge. Leur amitié porta bientôt ses fruits : les *Ballades lyriques* parurent. Si elles sont surtout l'œuvre de Wordsworth, Coleridge y fournissait un appoint qui n'était pas à dédaigner ; ni plus ni moins que *le Vieux marin*. Les deux poètes ne retirèrent que trente guinées de leur travail ; encore l'éditeur fit-il une mauvaise affaire. Le goût du public n'était pas mûr pour la tentative poétique de Wordsworth.

Aussitôt après la publication des *Ballades lyriques* Wordsworth et sa sœur s'embarquèrent avec Coleridge à Yarmouth pour Hambourg. Coleridge a donné dans les lettres de Satyrane (*Biographia literaria*) une relation du voyage et de la conversation des deux poètes anglais avec Klopstock, qui vaut

la peine d'être lue. Le pasteur leur avait dit que Klopstock était le Milton germanique. « Un Milton terriblement germanique », pensèrent les deux amis. Wordsworth et sa sœur restèrent pendant quatre mois d'hiver à Goslar, en Saxe, tandis que Coleridge allait à Ratzeburg, à Göttingen et autres villes, apprenant l'allemand à fond et « piochant dans ces mines malsaines de vif-argent qu'on appelle les profondeurs métaphysiques ». Wordsworth ne fit pas de grands progrès en allemand, mais travailla avec ardeur à ses propres poésies.

Revenus en Angleterre, le frère et la sœur se sentirent irrésistiblement attirés vers leur pays d'origine. Ils finirent par se fixer à Grasmere. Le premier livre du *Solitaire* [1] peint en beaux vers le paysage et les émotions qu'il évoque. La physionomie de cette vallée délicieuse n'est plus exactement ce qu'elle était quand

Les petites maisons construites en pierre de la montagne
Parfois se groupaient comme des constellations, mais plus souvent, isolées,
Se cachaient à demi visibles, peureuses, dans leurs retraites
Ou se jetaient mutuellement des regards joyeux
Comme font des étoiles séparées par des nuages [2].

1. Ce livre a paru pour la première fois dans l'édition à laquelle l'étude de M. John Morley sert de préface.

2. ... Cottages of mountain stone
Clustered like stars some few, but single most
And lurking dimly in their shy retreats
Or glancing at each other cheerful looks
Like seporated stars with clouds between.

Mais c'est folie de se fâcher contre les villas, les hôtels et les touristes. Essayons plutôt d'oublier tout cela devant ce paysage où plane un grand souvenir poétique. Le lieu demeure ce qu'il était; il garde ses lignes essentielles et les traits qui faisaient sa beauté native : les rochers et les pentes boisées, le lac, « son île verte et ses sinueuses rives, et la multitude de ses petites collines rocailleuses ». Wordsworth ne fut pas le premier poète à ressentir la fascination de ces lieux. Gray visita les Lacs pendant l'automne de 1769 et, arrivant dans la vallée de Grasmere par le nord-ouest, il déclara que c'était une des vues les plus délicieuses dont l'art pût s'inspirer, un paradis ignoré de rustique paix. Nous ne pouvons, il est vrai, comparer le petit lac de cristal, enchâssé comme un diamant dans son cercle verdoyant de collines, à celui de Lucerne dans toute sa gloire et sa magnificence, ni à celui de Côme, si beau, si vaste, si lumineusement gai; mais il inspire un sentiment particulier qui réjouit, calme, rafraîchit et fortifie.

Que nous manque-t-il? N'avons-nous pas des eaux intarissables?
De tièdes forêts, des collines ensoleillées, de fraîches et vertes prairies?
Des monts verts aussi, des troupeaux bêlants et mugissants?
Des taillis pleins de gazouillements, et la voix
Des libres oiseaux, concert inattendu
Qu'on peut entendre parfois, de l'aurore jusqu'au crépuscule,
Parlant à l'homme qui chemine dans la vallée
De la solitude et du silence des cieux?

Nous avons tout cela et mille autres coins de terre
L'ont comme nous, mais nulle part on ne retrouvera,
Non, nulle part (est-ce pure imagination?) on ne pourra trouver
La sensation unique éprouvée ici... C'est le sentiment
De la majesté, de la beauté et du calme,
L'union de tout ce qu'il y a de saint sur la terre et au ciel,
Quelque chose qui rend cet endroit en particulier,
Cette modeste demeure de quelques créatures humaines,
Un terme du voyage, un lieu de repos final,
Un centre, quel que soit l'endroit d'où l'on arrive,
Un tout indépendant et parfait,
Créé pour lui-même et heureux par lui-même,
Le contentement absolu, l'unité, la plénitude [1].

Wordsworth vécut un demi-siècle dans la vallée de Grasmere, d'abord dans un petit cottage au coin septentrional du lac, puis, à partir de 1813, dans une

1. What want we? Have we not perpetual streams
Warm woods, and sunny hills, and fresh green fields,
And mountains not less green, and flocks and herds,
And thickets full of songsters, and the voice
Of lordly birds, an unexpected sound
Heard now and then from morn to latest eve,
Admonishing the man who walks below
Of solitude and silence in the sky
These have we, and a thousand nooks on earth
Have also these, but nowhere else is found
Nowhere (or is it fancy?) can be found
The one sensation that is here
T'is the sense
Of majesty, and beauty and repose,
A blended holiness of earth and sky,
Something that makes that individual spot
This small abiding-place of many men
A termination and a last retreat,
A centre, come from wheresoe'ev you will,
A whole without dependence or defect,
Made for itself and happy in itself,
Perfect contentment, unity entire!

maison plus commode, à Rydal-Mount sur le bord méridional, près de la route d'Ambleside. En 1802, il épousa Mary Hutchinson, de Penrith, et ainsi se trouva complété l'heureux cercle de famille. Mary, dit-il en certain endroit, est, pour son oreille, le nom le plus musical et le plus vraiment anglais qui existe. Le nom était d'harmonieux augure. Les deux beaux sonnets qu'il écrivit sous le portrait de sa femme bien des années plus tard, lorsque « le matin était devenu le jour, que le jour inclinait vers le soir », montrent combien le grand cœur et l'humble pensée de l'épouse avaient apporté la bénédictions au logis.

Leur existence était peut-être encore plus simple que celle des hommes de la vallée qui vivaient autour d'eux. « A mon avis » (c'est un mot de Wordsworth, une sorte d'axiome qu'il adressait à Sir George Beaumont), « les hommes de lettres et, d'une manière générale, les hommes publics, dans quelque sphère que ce soit, devraient être d'une simplicité austère. » Les ressources nécessaires à l'entretien du modeste ménage provinrent de quelques legs d'amis et de parents et, quand vinrent les enfants, Wordsworth jouissait d'une sorte d'aisance, grâce à sa nomination au poste de distributeur du timbre pour le Westmoreland et une partie du Cumberland. Sa vie fut heureuse parce qu'elle fut vide d'événements importants. Il en passa la plus grande partie à rêver et à écrire.

Il était entouré d'amis. Southey s'était choisi une demeure pour lui et sa chère bibliothèque à Keswick, à quelques milles de l'autre côté de la montagne. De Quincey, brillant esprit mais caractère médiocre, se fixa dans le cottage habité d'abord par Wordsworth à Grasmere. Coleridge, né avec un génie bien supérieur aux deux autres, allait et venait, dans ces pérégrinations stériles et inquiètes où se consuma une existence dont le début promettait tant de bonheur et de gloire. Plus tard, le docteur Arnold, attiré par les Wordsworth et par la beauté du pays, se construisit une maison à Fox How; d'autres, moins célèbres, s'établirent dans le voisinage. « Nos relations avec les Wordsworth », écrivait Arnold à l'occasion de sa première visite en 1832, « étaient une de nos joies. Impossible d'imaginer rien de plus amical que leur accueil et je n'oublierai jamais mes promenades presque journalières avec le poète. Une fois seulement, en allant à Greenhead Ghyll voir le parc à moutons inachevé dont il est question dans *Michael*, nous eûmes une chaude discussion à propos du bill de Réforme. Mais la divergence de nos opinions politiques ne troubla pas le plaisir que nous prenions dans la société l'un de l'autre, car sur les grands principes il me semble que nous étions entièrement d'accord. » Au reste, je pense qu'il devrait être possible à des hommes qui ont quelque largeur d'esprit, même s'ils sont en désaccord sur les grands principes, de

demeurer en bons termes pour plus de temps que n'en comporte une promenade d'une après-midi. Il vint beaucoup de pèlerins et le poète semble les avoir accueillis avec sérénité et bonne humeur. Emerson lui fit visite en 1833 et trouva un vieillard sans façon, avec des cheveux blancs et un extérieur qui n'avait rien d'attirant. « Il me conduisit dans son jardin et me montra l'allée sablée où il avait composé des milliers de vers. Il revenait précisément de Staffa et, dans l'espace de trois jours, avait fait trois sonnets sur la grotte de Fingal ; il en composait un quatrième lorsqu'on l'avait appelé pour me recevoir. Il me dit : « Si mes vers vous intéressent, peut-être aimerez-vous à entendre ceux-ci. » J'acceptai avec empressement ; il se recueillit quelques instants, puis s'arrêta et me répéta, l'un après l'autre, les trois sonnets tout entiers d'un ton très animé. La scène était si inattendue, si étrange : ce vieux Wordsworth debout devant moi, dans une allée de jardin, me récitant des vers comme un écolier qui débite sa leçon !.... Un moment, j'eus envie de rire, mais réfléchissant que j'étais venu de loin pour voir un poète et que ce poète me chantait en ce moment ses vers, je compris qu'il avait raison et que j'avais tort. Je me donnai donc entièrement à lui. Il n'était jamais pressé de publier ; l'une des raisons en était qu'il corrigeait beaucoup. Parmi toutes ses poésies, il préférait celles qui touchent aux affections de l'âme ; car tout ce qui est didactique,

comme les théories sociales et le reste, est peut-être destiné à périr rapidement, mais la vérité unie au sentiment vit aujourd'hui et vivra toujours » (*English Traits*, ch. I).

Wordsworth avait bien trop de sagesse pour encourager les pèlerins d'un jour à devenir des habitants de la contrée qu'il s'était choisie. Clough[1] nous a raconté que, quand il avait dix-huit ans, en 1837, il entendit avec une légère surprise le vénérable poète s'élever contre la tendance à exagérer l'importance des fleurs, des campagnes, des lacs, des cascades, du paysage enfin. « Les gens viennent aux Lacs, disait Wordsworth ; un certain endroit les charme, ils y bâtissent une maison et bientôt les voilà mécontents. Ils ont oublié que toutes ces choses ne sont que la sauce et l'assaisonnement de la vie. »

Malgré ses manières un peu abruptes, Wordsworth devait être un admirable compagnon pour tout homme d'un esprit vraiment élevé. Le malheureux Haydon écrit, après une promenade à Hampstead, sur ce ton lyrique qui lui était ordinaire : « Jamais homme n'a su charmer les heures comme Wordsworth. La pureté de son âme, sa bonté, la solidité de ses principes, l'étendue de son savoir, le sentiment ardent et profond qui le pousse à répandre ce qu'il sait, tout cela est bien fait pour

1. Arthur Clough a été lui-même un poète distingué et délicat, quoiqu'il n'ait jamais atteint à la popularité.

émouvoir, intéresser et ravir » (*Autobiography*, 298, 384). Le journal de Crabb Robinson, la correspondance de Charles Lamb, l'autobiographie charmante de M^rs^ Fletcher, celle (beaucoup moins charmante) de Harriet Martineau, nous aident à évoquer Wordsworth, trait par trait, détail par détail, dans ses conversations, dans ses promenades de chaque jour. Ces documents et d'autres encore nous font entrevoir le poète en bien des attitudes et à bien des moments différents : nous ne l'apercevons nulle part avec plus de plaisir que dans ses relations avec Walter Scott. C'étaient les deux génies les plus sains et les plus robustes de leur époque. Ils avaient sur l'art et la poésie des théories différentes, mais l'affection et l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre ne varièrent jamais, depuis le jour où Walter Scott et sa jeune femme rendirent visite à Wordsworth dans son cottage de Grasmere, jusqu'à ce triste soir d'automne (1831) où le poète et sa fille allèrent à Abbotsford dire adieu à ce souverain de la littérature, partant alors à la recherche, qui devait être vaine, d'une existence nouvelle, suivi « de tous les vœux que peut former la terre ».

De tous les récits qui nous décrivent la manière d'être, l'homme extérieur, chez Wordsworth, celui de de Quincey est niais, impertinent et vulgaire : c'est le plus mauvais de tous. Celui de Carlyle est tel qu'on devait l'attendre de ce merveilleux peintre de portraits : c'est le meilleur. Carlyle, qui faisait

peu de cas de la poésie de Wordsworth, avait un vrai respect pour la grandeur antique de son dévoûment à la cause du paysan et du pauvre; il rendait justice à sa forte intelligence et à son caractère énergique, mais le trouvait ennuyeux, irritable, peu intéressant à entendre et presque fatigant. Ses célestes inspirations, ses insondables profondeurs, tout cela lui parut pauvre, mesquin, confus et pâle. On est heureux de laisser ces critiques et beaucoup d'autres, également désobligeantes, et d'en venir au portrait du poète en personne, assistant à un déjeuner donné par Henry Taylor dans une taverne de Saint-James Street, en 1840. Le sujet de l'entretien était la littérature, ses lois, ses mœurs, ses devoirs : « Il parlait bien, à sa manière, avec un grand air de sincérité, une brièveté aisée et pleine de force, comme un habile ouvrier parlerait de son métier et de ses outils, comme ne parlera jamais l'homme qui ne sait pas. La voix était bonne, franche et sonore, une voix claire, distincte et forte plutôt que mélodieuse ; le ton, celui d'un homme pratique, une paisible confiance en soi qui, sans être discourtoise, ne se met pas en frais de courtoisie. Une belle et saine rusticité, fraîche comme la brise de ses montagnes, faisait une atmosphère autour du robuste vétéran, marquait tout ce qu'il disait et tout ce qu'il faisait. Il avait l'air d'un homme, d'ordinaire taciturne, qui est heureux de s'ouvrir à un auditoire sympathique

et intelligent quand il le rencontre. Sa physionomie portait l'empreinte d'une méditation habituelle mais non toujours paisible. L'expression dominante de ce visage : ni la douceur, ni la bienveillance, mais plutôt une réserve un peu défiante et rude : un homme *multa tacere loquive paratus* dans un monde où les contradictions ne lui avaient pas manqué sur sa route ! Les yeux, sans être très brillants, avaient une lumière calme ; le front était suffisamment haut et bien fait ; un peu trop de joues (une figure de cheval, disaient les moqueurs), une face carrée et légèrement allongée, comme aussi la tête, à ce qu'il me semble (longueur dans le sens horizontal). De gros os ; maigre, mais bien charpenté, grand et de forte apparence quand il était debout : enfin une de ces bonnes et loyales figures gris d'acier, avec un air de simplicité naturelle, de dignité rustique, desquelles émane et se dégage comme une force de vérité. C'est ainsi qu'on se figure ces vieux Markgrafs [1], envoyés par Henri l'Oiseleur pour défendre les marches de l'empire et livrer bataille aux païens envahisseurs, et qui s'en acquittaient avec autant d'énergie que de prudence. »

Quels que fussent du reste ses amis, qu'ils vécussent à quelques pas de lui ou qu'ils demeurassent au loin, le poète savait vivre sa propre vie. Les

1. Graf équivaut, remarque Carlyle, à *grau*, gris d'acier.

trois beaux sonnets intitulés *Causerie personnelle*, tant lus, goûtés avec tant de ferveur aux bonnes heures de la vie, si vite oubliés aux heures moins bonnes, alors que l'on se débat entre les frivoles joies et les écrasantes préoccupations, ces sonnets nous montrent combien ses voisins entraient pour peu de chose dans les moments radieux du poète, « douces passions, doux entretiens et joyeuses pensées ».

En ce temps-là, Wordsworth était un grand voyageur. De 1820 à 1837, il fit de longues excursions sur le continent : en Suisse, en Hollande, en Belgique, en Italie. Quelques années après, il visita le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande. Ce n'était pas un touriste machinal, admirant aux endroits prescrits, s'émerveillant à point nommé. Il avoua à Mrs Fletcher qu'il s'était endormi devant la Vénus de Médicis à Florence. Mais on trouve le fruit de ses voyages dans quelques-uns de ses meilleurs sonnets, par exemple, le premier sonnet sur la plage de Calais, cet autre, si connu, sur le pont de Westminster, le second sonnet sur Bruges où « l'esprit de l'antiquité monte dans l'intelligence occuper le trône de la grâce — là où règne une paix plus profonde que celle des déserts », — et dans quelques autres beaux morceaux.

Dans certains sujets, plus importants que des impressions de voyageur, Wordsworth a montré qu'il était quelque chose de plus qu'un solitaire. Il

suivait les grands événements qui s'accomplissaient alors en Europe avec l'intérêt passionné qu'il y avait apporté dans sa jeunesse. Ses sonnets à la Liberté, qui rappellent l'attaque de la Suisse par la France, la chute de Venise, la lutte de Hofer, la résistance de l'Espagne, expriment comme ils méritaient de l'être les plus nobles d'entre les mobiles qui animaient l'âme anglaise dans son long duel avec Napoléon. Le sonnet à Toussaint Louverture se termine par quelques-uns des plus beaux vers de la langue. Les vers énergiques sur la mort imminente de Fox sont inspirés par un sentiment national plus magnanime et plus profond qu'une simple opinion politique. Dans sa jeunesse, il avait envoyé à Fox un exemplaire des *Ballades lyriques* avec une longue lettre où il exaltait les grandes et généreuses qualités de l'illustre orateur. Quant à Pitt, il déclare qu'il n'a jamais pu éprouver de sympathie pour lui. « Je crois cependant, ajoute-t-il, qu'il était aussi désintéressé et qu'il aima autant sa patrie que cela était possible à un ambitieux comme lui. Son premier vœu (peut-être ne le savait-il pas lui-même) était que son pays fût heureux sous son gouvernement; le second, que son pays fût heureux. Si l'ordre de ces souhaits avait pu être renversé, M. Pitt aurait évité bien des fautes graves dans lesquelles je crois qu'il est tombé. » Il disait un jour à Haydon : « De chez Burke on revient toujours avec l'esprit plein

de pensées ; de chez Fox, avec l'âme soulevée d'émotion ; quand on quitte William Pitt, on s'étonne qu'un tel pouvoir ait été donné à cet homme pour faire que le sophisme soit la vérité et que la mauvaise cause paraisse la bonne. »

Inutile de parler ici des poésies composées sous l'influence de ce patriotisme, pur entre tous, qui ennoblit l'attachement qu'on porte aux lieux en l'associant aux principes éternels de la grandeur morale et de l'héroïsme. Elles ont depuis longtemps pris leur place au-dessus même de ces beautés littéraires qu'on nomme classiques. Lorsque les années commencèrent à engourdir l'ancienne vivacité d'un esprit qui, comme celui d'autres jeunes hommes, avait saisi l'égide de la nature humaine du côté doré, et avait voulu à tout prix « frayer la voie au règne de la Justice », Wordsworth cessa de s'intéresser au progrès. Waterloo peut être regardé comme la date à partir de laquelle il sembla perdre l'intelligence du mouvement social, et où, en même temps, commença de pâlir le rayonnement de sa poésie. Il fit opposition à l'émancipation des catholiques avec autant d'opiniâtreté qu'Eldon et au bill de Réforme avec autant de passion que Croker. Pour les réformes pratiques de son époque, même dans les questions d'éducation en faveur desquelles il avait toujours élevé la voix, Wordsworth ne fut pas une force active. Son cœur était avec l'Angleterre du passé, avec l'Angleterre

telle qu'il l'avait trouvée. « Cet attachement concret aux lieux qui l'environnaient, dit Mr Myers, avait toujours formé un élément important de son caractère. Un programme idéal, dans l'Église comme dans l'État, n'occupa jamais son esprit, qui voulut voir ses principes dirigeants incarnés dans l'Angleterre de son époque. » Nous pouvons voir là l'influence de Burke. Dans un passage du septième livre du *Prélude*, il nous dit, en vers prosaïques mais sincères, comment il vit, comment il écouta, inspiré et reconnaissant, le grand orateur

Qui prédit, qui accuse, qui s'élance
Contre tout système bâti sur des droits abstraits [1].

L'Église, telle que Laud la concevait et que la défendit Hooker, était pour lui le grand symbole où s'unissait le prestige d'une institution faite pour durer avec la pensée, la foi, la moralité de la vie, enfin avec cette religion sacrée, *mère de la forme et de la crainte*. Étant donné un tel point de départ, on ne s'étonnera pas que les poésies religieuses, auxquelles Wordsworth donna tant de soin, soient, à quelques exceptions près (le sonnet sur la chapelle de *Seathwaite* entre autres), raides, formalistes, à peu près dépourvues de cette grâce et de cette onction qui devraient distinguer des pièces de ce genre. Elles

1. While he forewarns, denounces, launches forth
Against all system built on abstract rights.

ne sont pas religieuses, elles sont ecclésiastiques. Pour la poésie religieuse, l'Église d'Angleterre trouvera son interprète, non en Wordsworth, mais dans la *Lyra Innocentium* et l'*Année chrétienne*[1]. La piété est une des sources de l'inspiration chez Wordsworth, mais nous la trouvons moins que partout ailleurs dans ses poésies religieuses proprement dites.

Peut-être était-il naturel que Wordsworth, quand les événements n'eurent plus d'intérêt pour lui, se tournât avec un sentiment nouveau vers l'idéal classique et découvrît dans ses formes une beauté et une vertu que sa propre méthode l'avait empêché d'apercevoir jusque-là. Vers l'époque de la bataille de Waterloo il relut quelques écrivains latins, en vue de préparer son fils pour l'Université. Plus tard il commença même une traduction de l'*Énéide*, mais le seul résultat appréciable de ce mouvement classique dans son esprit fut *Laodamia*. Autrefois il avait traduit quelques livres de l'Arioste, à raison de cent vers par jour, et il s'attaqua même à quinze sonnets de Michel-Ange ; mais dans ces morceaux tant de pensée se condense en un si petit espace, qu'il trouva la difficulté insurmontable. Il avait une haute idée des ressources de la langue italienne. La poésie du Dante et de Michel-Ange, dit-il, prouve que s'il y a peu de majesté et de vigueur

1. Par Keble, qui fut le précurseur du mouvement d'Oxford.

dans le vers italien, la faute en est aux poètes et non à la langue.

La dernière fois qu'il nous est donné d'admirer Wordsworth dans toute la puissance de son génie, c'est dans l'ode *Sur un soir*. C'est l'unique argument à invoquer contre la critique lorsqu'elle nous assure que tout ce qui a de la valeur dans son œuvre a été écrit dans l'espace de dix ans, de 1798 à 1808. Il vécut encore trente ans après avoir composé ce beau morceau, mais il n'ajouta plus rien qui eût du prix à ses travaux antérieurs. Le public fut très lent à l'apprécier. Les critiques les plus influents lui furent longtemps hostiles; longtemps ils le dédaignèrent. Jamais, d'ailleurs, Wordsworth ne connut la popularité de Walter Scott ou de Byron. Bien plus, pendant de longues années la plupart des amateurs de poésie firent plus de cas même de *Lalla Rookh* [1] que de l'*Excursion*. Tandis que Walter Scott, Byron et Moore recevaient des milliers de livres sterling, Wordsworth ne recevait pas un penny. De 1830 à 1840, le courant se porta vers lui, et lorsque le grade honoraire de docteur lui fut conféré à la commémoration d'Oxford, en 1839, les étudiants, dans le théâtre de Sheldon, firent de lui le héros du jour [2]. Au printemps de 1843, Sou-

1. Recueil de poèmes sur des sujets orientaux, par Thomas Moore.

2. La *commémoration*, nom donné à la distribution annuelle des diplômes et récompenses à l'université d'Oxford. Elle a lieu dans le *Sheldonian theatre*.

they mourut et Sir Robert Peel pressa Wordsworth d'accepter le titre de poète-lauréat. « C'est un tribut de respect, disait le ministre, que nous payons à juste titre au premier des poètes vivants. » Presque aussitôt l'éclat de sa popularité auprès du grand public fut éclipsé par Tennyson, comme elle l'avait été jadis par Walter Scott, par Byron, et dans une certaine mesure, par Shelley. Mais parmi ceux qui savent, parmi les critiques qui ont vraiment le droit de prononcer, sa gloire est aujourd'hui plus haute que jamais. Deux écrivains seulement ont fourni autant de ces vers que l'on répète et que l'on cite sans cesse. Dans les manuels et les anthologies, Wordsworth occupe plus d'espace qu'aucun autre poète, Shakespeare et Pope exceptés. Il a influencé en maître de grands esprits qui, à leur tour, ont profondément agi sur notre époque. « Jamais jusque-là », dit George Eliot au moment où se formait sa personnalité (1839), « je n'avais ainsi rencontré mes propres sentiments sous la forme où je désirais les voir exprimés. » Et son respect pour Wordsworth dura autant que sa vie. Stuart Mill a dit quel événement important fut dans son existence la première lecture de Wordsworth : « Ce qui faisait de sa poésie un baume dans l'état d'esprit où j'étais, c'est qu'elle n'exprimait pas seulement la beauté extérieure, mais certaines façons de sentir ou même certaines façons de penser, colorées par le sentiment, sous l'em-

vrante impression de la beauté. J'avais besoin qu'on me fît voir qu'il y a un bonheur réel et permanent dans la contemplation. Wordsworth me l'enseigna, non pas en me détournant des sentiments généraux et de la destinée commune de l'humanité, mais en accroissant encore l'intérêt que je leur portais » (*Autob.*, 148). Cet effet de Wordsworth sur Mill vient directement à l'appui de ce que nous dit un poète plus récent, de notre propre génération, l'un des plus grands, l'un des plus aimés parmi ceux que Wordsworth avait connus et sur lesquels a passé quelque chose de son souffle généreux :

Le temps dans son cours peut nous rendre
La sagesse de Gœthe et l'énergie de Byron.
Mais viendra-t-il une heure où l'Europe
Retrouvera la puissance de guérir que possédait Wordsworth?

Ce don, si admirablement défini par Matthew Arnold, voilà justement ce qui compense l'absence d'émotion que quelques-uns, sans y réfléchir, reprochent aux vers de Wordsworth! Or cette émotion, qu'est-elle sinon une fièvre de l'esprit, un accès nerveux, un transport de passion, ou quelque morbide agitation de l'âme? L'influence qu'a exercée Wordsworth sur notre histoire littéraire a été, je le sais bien, exagérée par certaines personnes qui ont, de cette histoire, une vue erronée. Des disciples trop zélés du maître viennent gravement nous dire

que les soi-disant poètes du XVIII^e siècle n'étaient en réalité que des hommes de lettres ; qu'ils possédaient des talents variés et une aptitude générale très remarquable, mais qu'ils exprimaient leurs pensées en une prose métrique, qui passait pour de la poésie et n'en était point. Cependant Burns appartient tout entier au XVIII^e siècle (1759-1796) et aucun écrivain en vers n'est moins littéraire ni moins prosaïque que lui ; aucun n'est plus vraiment poète pour la mélodie, pour l'expression, pour la pensée, pour le sentiment, pour le jaillissement spontané de son chant. Ce fut Burns qui montra au jeune Wordsworth « comment le vers peut asseoir son trône royal sur une humble vérité ». Nous ne voyons pas non plus comment on peut ranger Cowper parmi les simples hommes de lettres. Nous pouvons, si nous le voulons, refuser le nom de poésie à l'*Ode à la nuit* de Collins, si tendre et si rêveuse, mais nous ne le pouvons qu'en nous appuyant sur des principes de critique qui aboutiraient à faire classer l'auteur de *Lycidas* et de *Comus*, de l'*Allegro* et du *Penseroso* au rang des écrivains « de talents variés et d'aptitude générale ». Milton cesserait d'être un poète et ne serait plus qu'un homme de lettres. Quoi qu'il en soit, c'est chez Gray que nous devons chercher, avec ses caractères distinctifs, la meilleure poésie qu'ait donnée le XVIII^e siècle. Nous abandonnerons, bien qu'à regret, les odes pindariques, en osant toutefois risquer

une remarque : c'est que la critique de Wordsworth sur les odes de Gray est, par certains côtés, aussi insuffisante que celle de Jeffrey sur l'*Excursion*. Mais marchanderons-nous à l'*Ode sur le collège d'Eton* le nom de noble et véritable poésie pour le motif ridicule que donne Johnson, lorsqu'il déclare n'avoir rien découvert dans l'ode de Gray que le premier spectateur venu n'ait pu, comme lui, penser et sentir? Trouver une forme belle et touchante, rythmée par la musique des vers, pour rendre les émotions éprouvées par toutes les âmes méditatives, n'est-ce pas là une des fonctions du poète? Or elle n'a jamais été remplie par aucun poète, dans aucune langue, avec une plus absolue perfection et un succès plus éclatant que dans l'immortelle *Élégie*, et l'on peut dire que, pendant près d'un siècle et demi, aucune autre pièce, dans le trésor glorieux de la poésie anglaise, n'a donné à de plus innombrables lecteurs le divin plaisir de la poésie. Comme le dit Johnson : « elle est pleine d'images qui se reflètent dans toutes les intelligences et de sentiments qui ont un écho dans tous les cœurs ». Ces lieux communs pathétiques de la destinée humaine, Gray y arriva par la lecture et par une contemplation studieuse, tandis que Wordsworth y parvint, lui, par une intimité journalière avec la vie et les mœurs des paysans, avec les forces de la nature extérieure et avec ses magiques spectacles. Mais on se tromperait en supposant que les hommes

du XVIII^e siècle ne savaient pas évoquer, à travers les conventions littéraires de l'époque, la vie vraie et la nature réelle que leur masquaient ces conventions. Les conventions ont disparu ou se sont modifiées et nous nous en réjouissons. Wordsworth a fait œuvre salutaire et libératrice en attaquant le style artificiel, les personnifications, les allégories, les antithèses, les rimes pauvres et la métrique monotone que le goût du jour avait mis en faveur. Mais si nous saluons avec joie cette fraîcheur nouvelle, cette sincérité, ce retour direct et fécond à la nature, quelle raison aurions-nous de mépriser la poésie simple, aisée, humaine, toujours souriante, qui inspira les meilleurs vers du siècle rationaliste?

La tâche de Wordsworth consista à reprendre des sujets déjà traités en partie par des précurseurs ou des contemporains, pour les aborder à son tour dans un esprit plus large et plus profond, avec une imagination plus vaste, avec le sérieux, la fixité de vouloir propre au maître qui enseigne une vérité religieuse. « Tout grand poète est un maître spirituel, disait-il; je veux être considéré comme tel, ou ne pas être considéré du tout. » On peut douter que sa proposition générale soit absolument vraie. Peut-être n'est-ce pas plus l'affaire essentielle du poète d'être un éducateur que ce n'a été celle de Haendel, de Mozart ou de Beethoven. Le poète élève l'âme au diapason des hauts sentiments,

mais souvent la leçon directe est nulle. En ce qui le touchait lui-même, Wordsworth se définissait exactement. Il est un éducateur ou il n'est rien. « Consoler l'affligé ; dorer le jour d'un rayon de soleil et rendre l'homme heureux, plus heureux encore : enseigner aux êtres jeunes et purs de tous les temps à voir, à penser, à sentir et, par là, à devenir plus activement et plus sincèrement vertueux », telle était sa vocation. Montrer que l'accommodation réciproque du monde extérieur et du sentiment intime peut faire une béatitude « du peu que chaque jour nous apporte », telle était sa thèse favorite.

Le retour à la simplicité, nous l'avons dit ailleurs, était la note dominante de la période révolutionnaire. Wordsworth donna à cette pensée son expression la plus noble ; mais, de plus, certaines particularités remarquables de son organisation firent de lui, pour l'Angleterre du moins, le plus grand en même temps que le plus pur représentant de son école. Tout en amenant les hommes à écarter l'artificiel et le convenu pour arriver jusqu'à la nature et à la vie, comme fit Rousseau, Wordsworth demeurait attaché aux symboles, aux traditions et aux grandes institutions de l'ordre social. Il voulait simplifier la vie, la pensée et le sentiment sans faire appel au dangereux esprit de destruction et de révolte. Il vivait en intimité avec la nature, mais ne déclara pas une guerre d'épi-

grammes et d'insultes à la société. Dans la littérature de son temps, la grande force ennemie de la sienne, ce fut Byron. Quelle que fût sa pensée intime, Byron, dans son œuvre du moins, fut entraîné à la fois par son caractère, par son génie, par les circonstances, vers un changement social violent; de là sa popularité extraordinaire sur le continent dans le camp des émancipateurs. La communion avec la nature est, dans la doctrine de Wordsworth, l'école du devoir. Pour Byron, la nature console les révoltés ou les venge.

Chose curieuse que nous noterons en passant : Wordsworth, qui attachait tant de prix aux principes historiques sur lesquels repose la société actuelle, était absolument indifférent à l'histoire. Byron, au contraire — le quatrième chant de *Childe Harold* le montre assez, — avait au moins autant qu'aucun autre poète, le sens de l'histoire et il a donné à ce sentiment l'expression la plus admirable. Bien entendu, c'était l'aspect romantique de l'histoire qu'il percevait, et non le côté philosophique ou politique.

Quant au rang qui revient à Wordsworth dans la hiérarchie des princes de la poésie, une divergence d'opinions existe encore entre les juges les plus compétents. Personne aujourd'hui ne s'aviserait de le placer aussi bas que le faisaient les critiques de la *Revue d'Edimbourg*, ni aussi haut que Southey alors qu'il écrivait à l'auteur de *Philip van*

Artevelde, en 1829, « qu'il n'y avait jamais eu et qu'il n'y aurait jamais de plus grand poète que Wordsworth ». Une telle exagération ne pouvait s'expliquer que par l'effervescence d'une généreuse amitié. Coleridge plaçait résolument Wordsworth « plus près de Shakespeare et de Milton qu'aucun écrivain moderne, quoique, dans un certain sens, il ne dût rien à personne et ne relevât que de lui-même ». Arnold, poète lui-même et d'une qualité délicate et rare, est convaincu que l'œuvre poétique de Wordsworth est la plus considérable de la langue depuis le siècle d'Élisabeth, après celles de Shakespeare et de Milton. Ainsi Dryden, Pope, Gray, Cowper, Goldsmith, Burns, Coleridge, Byron, Shelley, Keats, — « le nom de Wordsworth mérite d'être placé en tête de tous ceux-là, et c'est la place qu'il doit définitivement occuper ». M. Myers, qui est poète aussi et qui est l'auteur d'un ouvrage sur Wordsworth remarquable par ses appréciations judicieuses comme par le charme et la force de l'expression, parle de Platon, de Dante, de Wordsworth, leur accordant à tous trois, sans distinction, le rang d'étoiles de première grandeur au vaste firmament de la pensée. Au contraire, pour M. Swinburne, ces éloges enthousiastes sont de monstrueuses, d'intolérables exagérations. En présence de ce désaccord entre les dieux, nous nous contenterons d'émettre une ou deux remarques très simples, très modestes, et de

l'ordre le plus positif, sans nous risquer dans les comparatifs ambitieux ou dans les superlatifs sans appel.

Avant tout, il est un point sur lequel on est généralement d'accord, quelque définition de la poésie que l'on adopte, que ce soit le langage de la passion ou de l'imagination soumis à un mètre régulier, ou, comme le veut Milton : « un langage simple, concret, passionné ». Dans tous les cas, il y a dans Wordsworth de vastes espaces qu'on ne peut, par aucune définition et à aucun prix, faire rentrer dans le domaine de la poésie. Si, avec Shelley, nous disons que la poésie est ce qui immortalise, ce qui sauve de l'oubli les visites rendues à l'homme par la divinité ; qu'elle grave le souvenir des moments les meilleurs et les plus heureux qu'aient connus les intelligences les plus heureuses et les meilleures, alors nous sommes forcés d'avouer que Wordsworth grave trop de souvenirs qui ne sont, à dire vrai, ni bons ni heureux, qu'il sauve de l'oubli bien des visites qui ne sont pas rendues à l'homme par une divinité, et qu'il traite toutes les visites sur un pied d'égalité presque complète. Arnold a évidemment raison de dire que, pour être admis au nombre des classiques, Wordsworth devrait être débarrassé d'une grande partie du bagage qui l'alourdit.

Les points faibles de la poésie de Wordsworth frappent tous les lecteurs. D'abord l'inten-

tion d'instruire, de tirer une leçon de tout, et de propos délibéré, est trop clairement exprimée et avec trop d'insistance. « Nous haïssons, dit Keats, une poésie qui a sur nous un dessein déterminé. La poésie doit garder la liberté de son essor et nous laisser nos coudées franches. » Le reproche amical adressé par Charles Lamb à l'une des poésies de Wordsworth est applicable à un grand nombre d'entre elles. « La leçon qu'on y trouve est trop directe; elle ne se glisse pas dans l'esprit du lecteur sans qu'il s'en doute. »

En second lieu, si nous mettons à part les sonnets et une dizaine de morceaux où l'inspiration monte au sublime, il est peu de poèmes de Wordsworth qui ne nous paraissent trop longs; souvent tout notre respect pour le maître peut à peine nous faire supporter l'intolérable prolixité de certains passages. Un grand artiste a défendu un jour certain roman de Gœthe qui, dans quelques parties, semblait aux profanes d'une lenteur impitoyable : ce procédé, disait-il, est employé pour donner au lecteur l'impression de la marche lente et fastidieuse des événements de la vie humaine. Le lecteur indulgent pourra accorder à Wordsworth le bénéfice de cette explication ingénieuse. Nous donnerons un avis peut-être plus utile en avertissant le lecteur de Wordsworth qu'assez souvent dans l'épaisseur de cette écrasante masse de prose nous découvrons tout à coup quelques-uns des

passages les plus nobles et les plus beaux qu'ait écrits le poète. Dans des déserts de prêcherie, nous trouvons, presque en vue l'une de l'autre, de délicieuses oasis de pure poésie.

Non seulement Wordsworth est prolixe, mais souvent il est confus, souvent il manque d'essor; il n'a ni douceur ni harmonie. Il est lourd et a trop conscience de l'importance de sa mission. Comme il nous apparaît à son avantage lorsqu'il nous épargne le sermon et nous donne d'abord le récit, par exemple dans l'admirable poésie de *Michael*, où il est vraiment tout entier! Et puis, quelquefois, il s'enveloppe de raideur et de solennité, lorsque la solennité n'est pas de mise mais bien la gravité et la tristesse, choses toutes différentes. A dire vrai, Wordsworth ne connaît guère l'accent sévère et profond de Dante ou de Milton; ni la plainte pénétrante de Rousseau, de Keats, de Shelley ou de Coleridge, qui, moralement, sont au-dessous de lui. Il n'a pas non plus l'air olympien dont Gœthe rendait ses oracles. Il est solennel : rien de plus, et cette solennité est surtout pénible dans quelques parties de l'*Excursion*, l'œuvre où se révèle le poète tout entier, où il s'identifie vraiment avec son sujet. Pourtant, même au milieu de ces discours solennels, il sait introduire tout à coup un épisode où apparaissent dans toute leur puissance les dons poétiques qui lui sont propres. Nous n'en pourrions trouver un exemple plus frappant que le

passage du second livre de l'*Excursion* où il met en scène, avec un singulier mélange de réalisme et de poésie, le vieux mendiant, sa vie patiente et sa mort douloureuse, puis la sublime vision dans les cieux lorsqu'à travers le brouillard morne on ramène le vieillard dans la vallée pour y mourir. Ces cent soixante-dix vers sont comparables au paysage au milieu duquel ils furent composés; il est aussi impossible d'apprécier la beauté de ces vers à une simple lecture que le charme de la vallée quand on la traverse en courant ou qu'on la regarde du haut de la diligence. Mais celui qui aime vraiment la poésie et qui voudra bien sans hâte et avec calme s'abandonner aux impressions du récit, à la pitié qu'il contient, à la vérité du sentiment qu'il exprime, à cette gloire et à ces splendeurs mystiques des cieux indifférents qui le dominent, sentira qu'il est en présence d'une force véritablement puissante, capable d'élever, par l'expression, les plus humbles choses jusqu'au pathétique et jusqu'au sublime.

Si vous le voulez, oublions cette prolixité et cette solennité excessives; considérons le talent poétique en lui-même — liberté et largeur d'essor, lumière éclatante et pure, intensité ou variété des couleurs, harmonie pénétrante aux douceurs subtiles, souplesse et virtuosité artistique, spontanéité brillante d'imagination, infaillible sûreté de la touche, — pourra-t-on sérieusement prétendre qu'en

tout cela Wordsworth n'ait pas été surpassé par des hommes inférieurs à lui en puissance et en grandeur? Même sur son propre terrain, le genre naïf et pastoral, a-t-il rencontré une inspiration aussi exquise et aussi fraîche que *la Pâquerette* ou *la Souris* de Burns? Si l'on cherche à se plonger, à s'abîmer dans une atmosphère de poésie pure, sans demander de leçon morale, sans vouloir autre chose que les jouissances de la fantaisie et le jeu de l'imagination, on préférera à Wordsworth certains poètes qui, au point de vue des hautes missions de l'art, ne seraient pas dignes de dénouer les cordons de ses souliers. Dans ces comparaisons, la différence ne porte pas seulement sur les sujets, les thèmes et la note qui surtout y domine, mais la touche est tout autre comme aussi le sens musical et la vision imaginative.

Cependant, cette opinion une fois admise ou maintenue, nous ne nous imaginerons pas avoir dit le dernier mot. Il s'agit de savoir si Wordsworth, inférieur à Shelley par le lyrisme, à Coleridge ou à Keats par l'imagination, à Burns par la sensibilité, par la passion et par cet humour qui souvent est voisin de l'émotion, à Byron enfin pour l'élan et l'énergie, possède pourtant une maîtrise qui lui est propre et qui, sous d'autres rapports, le place au-dessus de ces grands talents de l'époque où il a vécu. Si la réponse doit être affirmative, il n'y a évidemment qu'une seule direction où nous puis-

sions la chercher. Le trait caractéristique de Wordsworth, celui qui le rend supérieur aux poètes ses contemporains et lui mérite un rang que la postérité lui confirmera sans doute, — un seul degré au-dessous des plus grands noms de toutes les époques, — c'est qu'il parle directement à la volonté, au principe d'action. « Dans chacun de ses vers on sent le vouloir, l'être qui se gouverne lui-même ; ses pensées les plus hautes sont inspirées par sa ferme résistance à la marée montante des désirs et des regrets qui nous assaillent d'ordinaire. Il dispute le terrain pied à pied au désespoir et à l'indolence et souvent aussi aux vaines et fébriles joies. » (R. Hutton.) Telle semble être sa vraie supériorité sur des hommes qui ont eu d'ailleurs plus de flamme, de passion ou d'enchanteresse harmonie. Ceux qui tiennent que le dernier mot de la poésie est une ivresse, une fièvre, je ne sais quel rêve éblouissant et irisé, feront peu de cas de Wordsworth. Ceux qui, au contraire, loin de chercher l'ivresse, poursuivent dans les vastes régions de l'imagination et du sentiment les éléments d'un calme pur et profond et d'un souverain empire de soi, bien supérieur à la vulgaire prudence, ceux-là reconnaîtront en Wordsworth un don à part qui l'élève au-dessus des poètes de son temps. Le sain et bienfaisant génie de Scott avait à peu près le même but, mais y arrivait par d'autres méthodes. Un jour il reprochait à Lockhart sa tendance exces-

sive à juger des choses par des raisons littéraires. « J'ai lu bon nombre de livres », disait Scott, « j'ai connu bien des hommes éminents, j'ai conversé avec des esprits d'une culture admirable : eh bien, je vous assure que c'est en causant avec des hommes ou des femmes pauvres et sans éducation, qui luttaient avec un tranquille mais invincible héroïsme contre les douleurs et les difficultés de l'existence, ou qui exprimaient leurs simples pensées au sujet du sort de leurs amis ou de leurs voisins, c'est sur leurs lèvres que j'ai surpris les idées les plus hautes qu'il m'ait été donné de rencontrer en dehors de la Bible. Nous ne respecterons vraiment notre vocation et notre destinée que le jour où nous aurons réussi à nous persuader que tout est chimère, mensonge, vanité, sauf l'éducation du cœur. » Cette admirable parole de Scott est bien dans l'esprit de Wordsworth. Mais notre poète est allé plus loin, est monté plus haut ; il ne veut pas seulement éveiller les sympathies du cœur, mais étendre le domaine de l'intelligence et élargir la vision spirituelle, avec cette pensée constante de nous donner sur nous-mêmes une plus ferme et plus sévère autorité.

Certains admirateurs de Wordsworth s'imaginent répondre par une triomphante affirmation à la question posée plus haut, en se fondant sur je ne sais quel système d'éthique, de métaphysique ou de théologie qu'ils croient découvrir en lui. Mais est-il

croyable que les poètes vivent par des systèmes? N'est-ce pas plutôt un boulet au pied de la poésie qu'un système moral, théologique ou philosophique? Lucrèce est incontestablement l'un des premiers poètes du monde, mais l'épicurisme n'est pas l'âme de sa muse majestueuse. Il en est de même pour Wordsworth. C'est vrai que, dans l'ensemble de son œuvre poétique, la pensée l'emporte sur le sentiment, mais une atmosphère de profonde et solennelle méditation ne constitue pas un système. Sa théologie, sa morale et sa métaphysique soi-disant platonicienne n'ont aucune part à l'influence de sa poésie sur nous, pas plus que l'arianisme supposé ou tout autre aspect théologique du *Paradis perdu* n'est pour quelque chose dans la force et la sublimité de Milton et ne contribue à faire de lui un des maîtres du cœur humain. Il vaut mieux être absolument sceptique quant à l'existence d'un système et d'une philosophie formelle chez Wordsworth. Lorsqu'il nous dit qu' « une seule inspiration qui monte à nous des bois reverdis par l'avril nous en apprendra plus long sur l'homme, sur le bien et le mal moral, que ne le pourra faire toute la sagesse des philosophes », une telle proposition ne peut être regardée que comme une boutade semi-ironique à l'adresse de quelque ami trop enfoncé dans ses livres. Aucune inspiration venant d'un bois reverdi ne nous apprendra quoi que ce soit au sujet du bien et du

mal moral. Lorsqu'il nous dit encore qu'il croit fermement « que chaque fleur est heureuse de respirer » et que, quand les brindilles bourgeonnantes étendent leur éventail à la lumière, il ne peut s'empêcher de penser « qu'un certain plaisir accompagne ce mouvement », il exprime une fantaisie poétique pleine de grâce, mais rien de plus, et c'est folie d'y voir la source d'un système de philosophie. Dans la fameuse *Ode sur les signes d'immortalité*, sans doute le poète a en vue un ensemble plus ou moins complet d'idées philosophiques, mais l'idée qui forme son point de départ (c'est-à-dire que la naissance est le commencement d'une période de sommeil et d'oubli, et que plus nous nous éloignons de l'enfance, moins nous sommes capables d'entrevoir les choses d'en haut, moins nous sommes sensibles à la gloire et à l'enchantement de la nature extérieure), cette idée, malgré tout le respect dû à Mr Ruskin qui la défend, est absolument contraire aux faits établis, à l'expérience et à la vérité. Sans doute ce serait un point de vue misérable et infime pour juger la poésie que de se demander si elle supporterait l'épreuve d'une traduction en prose. Mais, du moins, la prétention philosophique d'un vers ou d'une strophe tombe-t-elle à néant si, traduits loyalement en prose, vers et strophe ne signifient plus rien. Or il y a dans la fameuse *Ode* au moins une strophe à laquelle ce sort est réservé. Le véritable titre de Wordsworth,

le don qui le distingue, son originalité durable, c'est le courage extraordinaire, la sincérité, la pénétrante intuition avec lesquelles il idéalise d'abord et glorifie l'univers qui nous environne pour en faire ensuite non pas une scène où les hommes jouent leurs rôles, mais une vivante personnalité qui prend part à nos travaux, nous enveloppant d'une atmosphère de pitié et de sympathie, et « fait passer un souffle de grandeur sur la plus humble forme de la vie humaine ». Cette œuvre double et connexe, volontaire et consciente — trop consciente peut-être, — entreprise par un homme qui sentait avec force les impressions naturelles, poursuivie pendant toute une longue vie de calme rêverie et de travail incessant, est vraiment le titre de Wordsworth à la renommée et à la gratitude du monde. Au moyen de « paroles qui ne nous montrent pas plus grands que nous sommes », il a révélé des aspects nouveaux de la nature, il s'est occupé des hommes sachant qu'ils sont hommes. Il s'est efforcé d'accomplir ce qui est, a-t-on dit, le dernier comble de l'art et le suprême secret de la force : il a, par l'expression, fait du sublime avec les choses les plus vulgaires. M^r^ Ruskin l'a fort bien dit : « Ce qui fait grande l'œuvre de Wordsworth c'est qu'il a fait la guerre à l'emphase et à la prétention, c'est qu'il a montré la majesté des sentiments simples et des cœurs humbles ; ce sont aussi les hautes vérités qu'il découvre en analysant les voies et les mobiles

de l'humanité. Otez-lui tout cela, son amour de la nature devient un amour stérile[1]. »

N'oublions pas non plus qu'il possédait un talent, le plus précieux de tous pour un artiste. Il voyait la nature en toute sincérité, il la voyait telle qu'elle est, et de ses propres yeux. Le critique auquel je viens de faire un emprunt déclare hardiment que « de tous les poètes modernes c'est lui qui a les yeux les plus perçants pour découvrir ce qu'il y a de profond et d'essentiel dans la nature ». Qu'il décrive la pâquerette projetant sur la pierre unie l'ombre de sa collerette étoilée, ou la profondeur incommensurable des abîmes des cieux, ou encore la rougeur flamboyante des nuages embrasés par le soleil, chaque touche a sa raison d'être; nous n'avons pas ici la reproduction d'une phrase littéraire mais le résultat direct de l'observation.

Il est vrai que la nature a certains aspects que Wordsworth ne sentait qu'à demi : la nature « aux dents et aux griffes rouges de sang ». Il ne semblait pas voir les cruautés aveugles et impitoyables de la vie à travers le monde. Quand, au printemps, il entendait la symphonie des oiseaux, quand il regardait les brindilles fleuries et les touffes de primevères, il s'affligeait, au milieu de ces œuvres charmantes de la nature, à la pensée « de ce que l'homme avait fait de l'homme ». Comme si, en fai-

1. Ruskin, *Modern painters*, III, 293.

sant abstraction des œuvres conscientes de l'homme qui fait lui-même partie de la nature, et sans tenir compte de la part que cette même nature a eue dans la fabrication de l'homme, elle ne fourmillait pas de férocités et d'horreurs! « Edel sei der Mensch », disait Gœthe dans un noble chant; « hülfreich und gut, denn das allein unterscheidet ihn von allen Wesen die wir kennen. » « Que l'homme soit noble, compatissant et bon, car cela seul le distingue de tout ce que nous connaissons. La nature est insensible; au bon comme au méchant le soleil prodigue sa lumière; pour l'être le plus malfaisant comme pour le meilleur brillent la lune et les étoiles. » Que les lois par lesquelles la nature gouverne nos existences sont puissantes et éternelles, Wordsworth le comprenait aussi bien que Gœthe, mais il ne voyait pas que ce sont des lois de fer, des lois sans pitié. En Wordsworth n'était pas enraciné le sentiment de la destinée, cette succession inexorable des choses, cette chaîne terrible qui souvent rattache à d'insignifiants et vulgaires commencements un dénouement effroyable.

On comprendra mieux le complaisant optimisme de Wordsworth si on le compare, pour l'esprit et la méthode, à cet illustre peintre français qui par sa vie et le choix de ses sujets se rapproche en quelque sorte de notre poète. Millet, comme Wordsworth, a demandé l'inspiration aux réalités de la vie des humbles. Le forestier, le paysan des grandes plaines

françaises étaient pour lui ce que l'homme des vallées du Cumberland fut pour Wordsworth. Mais il voyait le paysan d'un œil différent. « Vous observez dans les champs », dit Millet, « des formes humaines creusant et fouillant avec la bêche ou le hoyau. Vous voyez, de temps en temps, l'une d'elles redresser les reins et s'essuyer la face du dos de la main. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. Est-ce là ce travail léger et joyeux dont nous parlaient certaines gens? Cependant, à mon sens, c'est ici qu'il faut chercher la vraie humanité et la grande poésie. Ils disent que je ne sens pas le charme de la campagne; j'y sens bien plus que des charmes, j'y sens des splendeurs infinies. Je vois, comme les autres, les simples fleurs dont Christ disait que Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu à l'égal de l'une d'entre elles. Je vois bien aussi le soleil dardant sa splendeur au milieu des nuages. Cela ne m'empêche pas de voir la plaine fumante, les chevaux à la charrue. Dans un coin de terre pierreux, j'aperçois un homme éreinté, dont j'ai entendu le *han han* depuis la pointe du jour, essayant de se redresser un moment pour reprendre haleine. » La dureté des traits, la fatigue, la tristesse, la laideur, tous ces éléments dont le talent consommé de Millet a composé des tableaux qui nous émeuvent comme ferait une musique étrange, n'existaient pas pour Wordsworth. Tout disparaissait dans la conception de la nature considérée comme un

ensemble merveilleux, puissant, harmonieux et doux.

Nous ne sommes pas appelé à classer les grands hommes comme des collégiens dans un palmarès. Mieux vaut recevoir avec gratitude et admiration ce que chacun d'eux peut nous donner. La tâche de Wordsworth fut de soulager, d'apaiser, de fortifier. Il n'a pas la richesse, l'immense amplitude de Shakespeare, il n'a pas la force sublime et sans défaillance de Milton, la puissance de vision éblouissante, austère et passionnée qui fut le génie de Dante. Est-ce la lumineuse beauté de la forme, est-ce la puissance concentrée qui lui a manqué pour être placé par la postérité parmi ces géants? Nous ne savons: que les siècles décident! Mais Wordsworth, en tout cas, a connu le secret d'amener l'infini dans la vie ordinaire, comme aussi de l'en dégager. C'est pourquoi il a le pouvoir, aussi longtemps que nous nous abandonnons à son influence, de nous conduire à un état de calme profond et intime; « il pénètre jusqu'au fond de l'âme par delà sa surface tumultueuse »; il nous apporte la force, la fermeté, la résolution pour agir ou pour souffrir. Un art, une poésie qui a pour effet, ne fût-ce que pour un moment, de faire régner la paix dans le cœur de l'homme, de diriger vers le bien son jugement et sa volonté — quelles qu'aient été les faiblesses du talent, les pages prosaïques, plus ou moins nombreuses, qui alourdissent l'œuvre — est

à tout prendre un grand art, une noble poésie, et l'artiste, le poète qui en est le créateur aura toujours, comme Wordsworth, un titre glorieux au respect et à la reconnaissance de l'humanité.

CARLYLE

La nouvelle édition des œuvres de Carlyle qui vient de paraître en librairie peut être considérée comme le bilan final de tout ce que l'auteur voulait dire à ses contemporains; c'est la forme définitive sous laquelle il désire que ses paroles aillent à cette partie de la postérité qui a des oreilles pour les entendre. Le credo ne variera plus. L'évangile du silence d'or est condensé dans les limites de trente beaux volumes. A présent que tout a été dit sur les affectations d'une personnalité trop complaisante, les déviations morales, les outrances et les excentricités de langage, et le reste, ces volumes demeureront le noble monument de l'activité, de l'originalité, de la loyauté et du génie d'un noble caractère et d'une carrière intellectuelle qui, à bien des égards, a exercé la plus profonde influence sur les sentiments du peuple anglais. Ceux qui depuis

longtemps sont descendus de ces hauteurs spéculatives, comme ceux qui y trouvent encore un refuge assuré, lorsqu'ils feuillettent les pages, maintenant oubliées, qu'autrefois ils consultaient chaque jour, s'avouent, il est vrai, que des maîtres nouveaux sont venus, qui ont jeté l'opinion dans un moule plus durable, donné une expression plus précise au sentiment, soumis les instincts à une discipline plus rationnelle : mais ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître ici que l'autre, celui d'autrefois, c'était le génie ami, le « porte-lumière » qui le premier leur transmit l'étincelle de Prométhée, le prophète qui le premier frappa le rocher.

Qu'au juste sentiment de ce que nous devons au maître se mêle un souvenir un peu fâcheux d'excès tout juvéniles, comme l'imitation de certains tours de phrase, une ferveur d'apôtre pour l'exhortation et la réprobation, une préoccupation des intérêts de l'âme qui aurait pu être remplacée avantageusement parfois par un peu plus de souci pour les intérêts de l'intelligence, nous ne pourrions absolument le nier. Un observateur malicieux des bandes de Carlylophiles, à Oxford ou autre part, aurait pu, sans trop se tromper, montrer le « devoir impératif » du travail servant de thème à bien des heures de vaillante fainéantise, et la supériorité du silence d'or sur la parole d'argent devenant le texte verbeux de délirants transports d'enthousiasme ; enfin les invectives trop fré-

quentes contre le cant ayant pour effet ordinaire de développer le cant avec une nuance nouvelle. Pour le sentimental incurable tout cela était un pur poison, qui persistait avec ténacité dans l'organisme. D'autres, de tempérament plus robuste, aussitôt en contact avec le monde et ses exigences vivifiantes, commencèrent à s'assimiler la partie salutaire de ce qu'ils avaient puisé dans la doctrine, tandis que le reste disparaissait graduellement et silencieusement. Quand la critique aura fait bonne justice du maniérisme désagréable qui caractérise beaucoup de disciples de Carlyle, passé au crible les opinions de Carlyle lui-même et déterminé leur valeur spécifique, personne ne songera à nier qu'aucun maître de ce temps n'a eu à un degré supérieur le don de stimuler l'énergie morale, d'exciter l'enthousiasme pour des vertus dignes d'enthousiasme et de faire sentir nettement ce qu'il entre de réalité et ce qu'il entre de chimère dans tous les efforts et dans toutes les souffrances de l'homme.

La principale gloire de Carlyle, et la plus justement gagnée, est d'avoir, pendant plus de quarante ans, clairement saisi l'importance extrême de la crise où nous vivons et d'avoir dirigé sur ce point sans relâche, sans défaillance, sa propre attention et celle de ses lecteurs. La dissolution morale et sociale qui s'opère parmi nous, le péril énorme qu'il y a à voguer les yeux fermés, à l'aventure, sans gouvernail, sans carte, sans boussole,

l'ont toujours vivement frappé, et ce n'est pas sa faute si les yeux de ses contemporains ne se sont pas ouverts aussi à la vérité. Il n'a jamais admis la politique du laisser aller. Est-il vraisemblable qu'une société puisse vivre longtemps quand sa foi est creuse et stérile, quand son pouvoir central est anéanti, quand de toutes ses institutions pas une peut-être n'est vivante, quand un grand nombre de ses membres sont en proie à toutes les horreurs de la misère et du désespoir? Et si elle subsiste, pourra-t-on ne pas l'appeler l'abomination de la désolation?

A ces questions il a toujours hardiment répondu non. Nous ne faisons rien pour réaliser l'objet du pacte social; nous ne nous appliquons pas avec zèle et énergie à préparer un état meilleur pour nos successeurs. Les relations entre maître et serviteur; entre capitaliste et travailleur; entre propriétaire et tenancier; entre la race dirigeante et la race assujettie; entre les opinions et les idées du législateur, les opinions et les idées de la nation; entre les pouvoirs intellectuels, littéraire ou ecclésiastique, et ceux qui leur sont soumis; l'anarchie qui règne dans ces rapports et le danger qui en résulte, tout cela a été pour Carlyle une matière inépuisable. Pour inefficaces ou même fausses que ses solutions puissent paraître à beaucoup d'entre nous, il nous est permis toutefois de nous montrer reconnaissants pour la vigueur et la clarté avec

lesquelles il a fait comprendre au monde l'urgence du problème.

Jusqu'à quel point son influence a-t-elle chance de se prolonger auprès de la génération prochaine et des suivantes? C'est là une autre question, assez oiseuse, et que nous n'avons pas à discuter. Les bizarreries que Carlyle, entraîné par son robuste tempérament, a jetées sans mesure à travers ses pages, priveront peut-être son œuvre, malgré la splendeur de cette imagination de poète qu'aucun historien, aucun humoriste n'a surpassée, de cette pérennité qu'assure seule la forme classique. L'introduction de tant de locutions, d'allusions, de surnoms qui n'appartiennent qu'à l'actualité a pour résultat de subordonner la vitalité de la composition à la vitalité même de ces éléments passagers et accidentels qui y sont si intimement soudés, si profondément incrustés. Il faut considérer, d'autre part, qu'aucun écrivain philosophique, quel qu'ait été, pendant sa vie, l'enthousiasme excité par sa parole chez ses admirateurs et ses disciples, ne peut se flatter de la faveur des générations suivantes si son nom n'est associé, par un apport positif et appréciable, au progrès des idées ou au développement de la sensibilité dans la civilisation européenne. En d'autres termes, il y a une différence entre vivre dans l'histoire de la littérature ou de la croyance et vivre dans la littérature et dans l'esprit de ceux qui croient. Carlyle a été un dis-

solvant d'une grande énergie, mais les dissolvants ont une tendance à passer à l'état purement historique. Celui qui écrira l'histoire du mouvement intellectuel et moral en Angleterre pendant le présent siècle manquerait évidemment à sa tâche s'il ne consacrait un chapitre considérable à l'auteur de *Sartor Resartus*. Mais autre chose est d'étudier l'historique des idées qui ont exercé une influence sur nos prédécesseurs, autre chose de chercher dans ces mêmes idées des leçons pour nous-mêmes. On peut, nous l'espérons, mettre en doute la solidité durable des théories particulières à Carlyle, sans ébranler, ou même sans cesser de partager l'affection et l'admiration que sa personnalité a si justement inspirées à des milliers de lecteurs. Lui-même nous a appris à séparer ces deux aspects d'une même figure et grâce à ses leçons nous avons pu aimer Samuel Johnson, sans avoir lu grand' chose, ou même sans avoir rien lu de ce qu'écrivit le vieux philosophe. « Sterling et moi nous nous promenâmes dans la direction du West-End », dit-il quelque part, « discutant à perte de vue, nous entendant à merveille, sauf que nous n'étions du même avis sur rien. »

Malgré ce que nous venons de dire, ce n'en est pas moins pour un homme un privilège plus glorieux et plus rare de donner une impulsion puissante à l'activité morale d'une génération que d'écrire en style classique; d'avoir marqué profon-

dément au coin de sa personnalité intellectuelle l'esprit de multitudes entières que d'avoir composé quantité de ces ouvrages que le monde, dit-on, ne laissera jamais périr. Et, d'autre part, quand nous disons que cette gloire plus haute appartient à Carlyle, nous n'entendons pas déprécier les services moins éclatants, mais plus substantiels et d'un caractère mieux défini, qu'il a rendus et à la littérature et à l'histoire. Avec le temps et les progrès de la science, cette œuvre pourra perdre de son importance, mais la valeur du service rendu tout d'abord demeurera intacte. C'est lui, on l'a dit, « qui le premier apprit à l'Angleterre à apprécier Gœthe », et non seulement à apprécier Gœthe, mais à reconnaître et même à étudier de plus près le génie et l'activité des compatriotes du poète. Son superbe drame de *la Révolution française* a fait, et sans doute fera pendant de longues années encore, pour mettre sous les yeux de notre public, dont la conception est paresseuse et l'imagination lente, la portée immense de cet épouvantable cataclysme, plus que tous les livres écrits en anglais sur ce sujet réunis ensemble. Sa façon de nous présenter le puritanisme, la république d'Angleterre et Olivier Cromwell a rendu pour la première fois intelligible la plus grande époque de l'histoire nationale. La *Vie de Frédéric II,* quelque jugement qu'on porte sur ses intentions morales, quelque place même qu'on lui accorde parmi les œuvres d'art his-

toriques, est un modèle de narration achevée et définitive, et met en lumière des faits autrefois ignorés de l'histoire. Ces œuvres, et bien d'autres encore d'une utilité et d'une valeur hors pair, même à un point de vue purement pratique, donnent à Carlyle tous les droits à notre plus vive reconnaissance. Son génie lui permettait de railler le labeur inutile de Dryasdust [1], mais son génie était trop sincère pour ne pas chercher à se donner comme auxiliaire cette infatigable et fructueuse activité qui rivalise avec le travail opiniâtre de Dryasdust lui-même. Retirez au lecteur anglais de culture ordinaire et au journaliste de force moyenne (celui-ci d'ordinaire d'un degré ou deux inférieur à l'autre) les notions qu'ils possèdent sur la Révolution française et la rébellion d'Angleterre, leur connaissance de la littérature et de l'histoire de l'Allemagne, l'idée qu'ils se font des plus grands penseurs du XVIII^e siècle, et vous apprécierez ce qu'a fait Carlyle en tant que simple maître d'école.

Pourtant ceci n'est certainement qu'un aspect secondaire de sa personnalité et de la fonction qu'il a remplie dans le mouvement actif de l'opinion et du sentiment modernes. Nous devons chercher ailleurs pour trouver le champ où son labeur s'est exercé avec le plus d'ardeur et de succès. L'histoire

1. Sec-comme-poussière. Vieux bibliomane, personnage-type de plusieurs préfaces des romans de Walter Scott.

et la littérature, pour lui comme pour tous les esprits larges et actifs, doués de la faculté créatrice ou simplement du sens critique dans son sens élevé, n'ont été qu'un moyen de réaliser sous une forme concrète, d'expérimenter et de vérifier certaines idées sur la religion, les mœurs, la société, le gouvernement et sur tous les autres chefs et divisions principales que comporte une doctrine sociale complète. A ce point de vue le temps est peut-être venu où il nous est permis d'examiner loyalement quelques-unes des tendances qui doivent à Carlyle leur origine, ou celles dont il a accéléré le développement, élargi l'essor, sans oublier, toutefois, que bien des années s'écouleront encore avant qu'on puisse apprécier en toute connaissance de cause leur force et leur direction finale.

Ce serait chose comparativement aisée de fixer ici les étiquettes philosophiques réglementaires; de dire que Carlyle en religion était panthéiste (ou pot-théiste pour employer l'alternative impertinente qui scandalisa si fort Sterling en certaine occasion), transcendantaliste ou intuitionniste en morale, absolutiste en politique, et ainsi de suite en ajoutant à discrétion une foule d'épithètes privatives ou négatives. Mais des classifications de cette espèce sont les pires ennemies de la véritable connaissance. Pour la grande majorité, même pour les personnes qui se croient instruites, ces termes

ne présentent pas un sens absolument clair; ils sont mal compris, appliqués au hasard et sans discernement. On peut affirmer sans exagération que parmi les gens qui croient prononcer un jugement critique en disant que Carlyle est un panthéiste, il y en a neuf sur dix qui ne pourraient expliquer avec quelque précision ce qu'est le panthéisme, et n'ont jamais songé à se demander en quel coin des œuvres de Carlyle le monstre est censé faire son repaire. Les étiquettes ont été inventées pour épargner aux bavards la peine de réfléchir. J'ai déjà écrit ailleurs :

« La tendance à recourir à des appellations générales en traitant des sujets de haute importance est ordinairement en raison inverse de l'aptitude à les employer de façon convenable. Si nous songeons aux conditions qui accompagnent la naissance des opinions les plus élémentaires, nous ne pourrons que nous étonner profondément de la prodigalité excessive avec laquelle se distribuent de toutes parts des noms dont la signification est à la fois si vaste, si complexe et si variable. La majorité des idées qui constituent le fonds de roulement intellectuel de la plupart des hommes s'est formée par des moyens qui n'ont rien d'un enchaînement logique et d'une conviction raisonnée. Cela est notoire, et il est effrayant de voir l'aisance et la promptitude de tant de gens à étiqueter des penseurs et des poètes sous des noms qu'ils n'ont eux-mêmes aucune

compétence pour octroyer, et dont ceux qui les écoutent sont incapables, en général, d'entendre le sens, et d'apprécier la valeur en l'espèce. »

Ces étiquettes ont ici moins de valeur encore que partout ailleurs parce que Carlyle se montre illogique jusqu'à l'ostentation et inconséquent jusqu'à la bravade. Le terme, donc, qui donnerait une idée correcte d'une partie de son enseignement ou de sa croyance risquerait de tomber absolument à faux pour les autres parties. Les restrictions à faire pour lui rendre vraiment applicable une des épithètes consacrées seraient si nombreuses qu'à coup sûr les commentaires étoufferaient le texte. Nous serons plus près de comprendre et d'expliquer Carlyle si nous renonçons à de tels procédés pour nous attacher à un examen personnel, et si nous considérons, non pas ce que représente le panthéisme, l'absolutisme, le transcendantalisme, ou tel autre système et ce qu'il vaut, mais ce que Carlyle dit des hommes, de leur caractère, de leurs relations entre eux et ce que valent ses leçons.

Chez la plupart des hommes et des femmes, le facteur principal de l'opinion n'est évidemment ni la raison ni l'imagination exercée en toute indépendance, mais simplement l'habitude, l'accoutumance, traversée par des sensations fortuites. Ce facteur peut être modifié et amélioré par l'influence d'un maître favori; il se peut aussi que la modification soit fâcheuse si le maître favori est celui

dont la voix résonne le mieux d'accord avec d'intimes préjugés et qui réussit à les nourrir ou à les exagérer. Chez les esprits supérieurs, la balance entre la raison et l'imagination offre rarement un équilibre parfait; rarement elle est tenue d'une main ferme dans les exactes limites qui lui sont assignées. Le tempérament décide laquelle de ces deux manières d'être deviendra l'attitude habituelle, définitive de l'esprit; le tempérament, aussi, permettra à l'une ou à l'autre de rétrécir ou de fausser avec plus ou moins de violence la faculté normale de perception. L'homme qui se vante d'avoir une tête solide, ce qui d'ordinaire serait plus justement appelé une tête vide, peut arriver et arrive journellement à des jugements si étroits, si partiaux, si laborieusement superficiels sur les hommes et les événements que le sens commun s'épouvante des crimes commis au nom divin de la raison. L'excès en sens contraire mène à des transports passionnels; alors le respect supérieur dû à la vérité, la difficulté de la découvrir, l'étroit chemin qui conduit vers elle, les mérites de la précision et de l'exactitude intellectuelles, et même ceux de la précision et de l'exactitude morales, tout disparaît sous les nuées flamboyantes de la colère ou sous les fines vapeurs bleues de la sympathie ou de la sentimentalité que l'imagination a étendues sur l'intelligence.

La distinction familière entre l'esprit poétique et l'esprit scientifique n'est qu'une autre façon de

constater la même différence. Le premier fond ou cristallise les objets et les phénomènes extérieurs au creuset du sentiment ou de la passion humaine; le second a spécialement en vue les relations entre objets et phénomènes, en y comprenant les faits de la conscience, et il s'attache à découvrir et à classer ces relations. Une distinction correspondante existe entre les aspects que peuvent nous offrir les mœurs, les caractères, les mouvements sociaux et les choses de la nature, selon que nous les examinons dans un but d'étude exacte et d'analyse, ou que nous répondions à l'appel qu'ils adressent aux facultés, aux formes diverses de la sensibilité, suivant qu'ils éveillent en nous la tendresse, la sympathie, l'effroi, l'horreur, l'amour du beau et toutes les émotions de cette série si importante et si variée. Le ciel étoilé présente un certain aspect à l'astronome, en tant qu'astronome; un autre au poète, en tant que poète. Le rossignol, l'alouette, le coucou, excitent chez l'ornithologiste un intérêt spécial, tout différent de celui qu'ils inspirent à un Shelley ou à un Wordsworth. Les vénérables et gigantesques créations du monde inorganique, les tribus innombrables d'insectes, l'immense univers végétal, depuis la plante dont la taille, la forme et le coloris nous effraient, comme le ferait un monstre redoutable, jusqu'à « l'humble fleur de l'herbe », tout cela possède certaines propriétés pour l'intelligence scientifique, et certaines pro-

priétés d'un autre genre pour le sentiment, la fantaisie et l'imagination.

Les disputes entre les écoles philosophiques rivales ont rendu difficile l'application d'une distinction identique aux différents ordres de faits qui touchent d'une manière directe et immédiate à l'homme et au pacte social. Une école a maintenu la doctrine, absolument vide de sens, de la volonté libre; en conséquence ses adeptes n'ont jamais voulu admettre que l'homme pût être étudié scientifiquement au point de vue moral et historique, comme il l'est, sans contestation possible, par l'anatomie et la physiologie. Leurs adversaires se sont plutôt préoccupés de les déloger de cette position que de fortifier, d'organiser et d'agrandir la leur. Cette conduite avait ses dangers pour l'avenir. Des natures poétiques se sont impétueusement emparées du terrain où les esprits scientifiques n'auraient pas dû craindre de s'avancer. La personnalité humaine et l'ordre des événements ont leur côté poétique, et pour les rendre poétiquement il faut déployer les qualités de l'esprit les plus rares et les plus hautes; c'est là une vérité que l'homme du monde aux vues étroites et superficielles s'avisera seul de contester. Mais ces choses se présentent aussi sous un aspect scientifique, et l'ordre qui y préside ne peut être compris, jugé, modifié que d'une façon scientifique, en y employant toute la prudence, l'exactitude et la patience infinie

d'un esprit vraiment scientifique; voilà une autre vérité qui est constamment mise en oubli même par des hommes et des femmes dont les vues sont très humaines et très élevées. La sensibilité sans contrôle, engagée dans une voie fausse, mène à un triste gaspillage de l'énergie, à l'amer sentiment des aspirations déçues; quand cette sensibilité est soutenue par le génie, par l'éloquence et par un ensemble particulier de conditions favorables, il s'ensuit pour la société une perturbation longue et funeste.

Rousseau fut par excellence le type de cette triomphante et dangereuse école du sophisme émouvant. Le Rousseau de l'époque actuelle pour les peuples de langue anglaise n'est autre que Thomas Carlyle. On devrait ici s'excuser peut-être de mentionner le nom d'un homme dont la vie fut si simple, si droite, si désintéressée et, en tous points, si hautement intellectuelle, pour le rapprocher d'un des êtres les moins sains d'esprit qui furent jamais. La communauté de méthode est comme la misère : elle nous donne parfois d'étranges camarades de lit. Deux hommes de valeur morale très différente peuvent publiquement prêcher tous deux la même croyance et tous deux recourir à la même méthode. Or la méthode de Rousseau est celle de Carlyle. Pour l'un comme pour l'autre la pensée est une aspiration, la justice un sentiment, la société une institution rétrograde. Chacun d'eux nous exhorte à chercher dans nos cœurs la vérité et le droit, subordonne

la raison à la sensibilité, soumet à l'intuition et à une entité factice, appelée Nature, des problèmes dont la solution ne peut appartenir qu'à l'observation externe et à l'histoire. A l'influence de tous les deux se rattachent certains exemples qui montrent la cruauté inhérente au sentimentalisme, lorsque les circonstances lui ont arraché le masque. Un des disciples les plus remarquables de Rousseau fut Robespierre. Les ouvrages du philosophe étaient placés sur la table du Comité de salut public. La théorie du règne de la Terreur fut inventée et mise en pratique sans pitié par des hommes qu'avaient enflammés les visions de Rousseau, et qui n'éprouvaient ni effroi ni honte à passer par une mer de sang pour marcher vers la terre promise de l'humanité et du pur sentiment. De nos jours, nous avons vu la doctrine du sentiment aboutir aux mêmes résultats : barbare folie de la guerre, passion rétrograde des moyens de répression, mépris de la vie humaine, emportement contre les solutions régulières et pacifiques. Nous commençons par l'intuition et les « vérités éternelles », et nous finissons par le fer et le sang. Le premier ouvrage de Rousseau fut un anathème contre la science et l'art de son époque, la condamnation des livres et de l'éloquence. Exactement dans le même esprit, Carlyle a dénoncé les « moulins à logique » ; il a cherché à nous détourner de la littérature et a presque toujours subordonné la discipline de l'in-

telligence à l'autorité passionnée de la volonté. Il y a des passages où il parle avec respect de l'intelligence, mais il a toujours soin de montrer qu'il emploie ce terme dans un sens particulier, qui lui est propre, et qu'il la confond avec « le résumé exact de la *valeur* humaine », comme il la définit en certain endroit. Ainsi, au lieu de coordonner la valeur morale et l'énergie intellectuelle, la vertu et l'intelligence, l'action normale de la volonté et les opérations scientifiques de l'entendement, ou bien il place l'une à une distance immense au-dessous de l'autre, ou encore il s'efforce malicieusement de les présenter comme identiques. Les inspirations d'un bon cœur ont une puissance supérieure aux maximes d'économie politique ; la résolution rapide et décisive est un guide plus sûr qu'un jugement expérimenté. Si la volonté s'exerce d'une manière facile et sûre, nous pouvons en conclure que l'instinct qui la guide est juste. Telle est l'esquisse, et non la charge, d'un système qui place le sentiment, sentiment fort ou sentiment tendre suivant les cas, au-dessus de la raison et de la méthode.

Ainsi cet écrivain qui, de nos jours, a su mieux que nul autre allumer au cœur de l'homme la passion de la justice, avec un désir ardent d'activité sociale, nous le voyons, de propos délibéré, rejeter avec mépris les seuls instruments au moyen desquels nous puissions nous assurer que nous marchons vers la justice et que notre action sociale est

sage et efficace. Il était né poète ; il ne lui manquait peut-être que d'avoir un sentiment plus net de la forme et de gouverner plus délicatement sa pensée. pour ajouter un nom nouveau à la glorieuse liste des lyriques anglais ; mais il fut poussé par l'impétuosité de ses sympathies, à attaquer le côté scientifique des questions sociales avec les armes de l'imagination et de la passion. Un profond sentiment de bienveillance envers l'humanité ne prouve malheureusement pas qu'on ait l'aptitude nécessaire pour l'étude de problèmes complexes, et un sens vif du pittoresque ne nous donne pas plus qualité pour résoudre les difficultés où se débat une société vieillie que le fameux sonnet de Wordsworth *Sur le pont de Westminster* ne donnait lieu de croire qu'il eût fait un excellent ministre des travaux publics.

Pourquoi la société, avec ses étapes de croissance lentes et mystérieuses, ses crises et ses complications historiques innombrables qui se perdent dans le lointain des temps, serait-elle un livre ouvert pour celui qui apporte à cette lecture la pénétration et la passion. mais non la patience, l'exactitude, le calme, la réflexion? Dans la sphère de la pensée et de l'observation, des objets bien plus simples, bien plus dégagés d'éléments qui troublent et aveuglent, plus accessibles aussi à l'analyse directe et à l'examen de nos sens, sont, par un consentement rationnel, réservés à des méthodes, à des états plus

paisibles et plus graves de l'intelligence. S'emporter contre les données d'un problème, est-ce le moyen de le résoudre plus vite? Se récrier contre la loi de l'offre et de la demande qui, dans la pratique, règle certain ordre de transactions, est-ce aider aux recherches systématiques faites en vue de découvrir, pour le marché, un régulateur plus moral? Prenez pour exemple toutes les invectives proférées par Carlyle contre l'économie politique, la « lugubre science », l'« évangile selon Mac Croudy ». Admettons l'incapacité absolue et complète de l'économie politique à offrir un résumé des lois et des conditions d'un état social sain et vivant et, certes, personne plus que nous ne déplore cette funeste application des maximes économiques par des esprits étroits et égoïstes, qui a eu pour résultat de renforcer les pires tendances du caractère mercantile. Cependant, pour arriver à substituer un mécanisme supérieur aux règles ordinaires de l'intérêt personnel, ne faut-il pas étudier d'abord de façon scientifique comment ces règles fonctionnent et doivent fonctionner? Puis, dans un autre ordre d'idées, il est fort beau de s'écrier : « Misérable, nous te haïssons d'une haine inexorable, implacable, qui plonge à jamais au gouffre noir du néant le scélérat et tous les scélérats et les supprime de la scène du monde », mais cela est un peu vague et n'est guère scientifique. Il y a misérables et misérables. Il y a des degrés dans la scélératesse et des nuances dans

l'anéantissement, et il nous faut une juridiction systématique qui établisse ces catégories de misérables et cette gradation de flétrissures. Qui, de la passion de Carlyle ou du labeur patient et scientifique de ce Bentham dont le nom, aux yeux du premier, symbolisait le génie du mal, a eu l'influence la plus efficace, depuis cinquante ans, dans ce que notre auteur appelle « le département scélérat des réformes » ? La critique de Sterling au sujet de Teufelsdröckh faisait entendre au créateur de l'excellent docteur une dure mais salutaire vérité. « Privé lui-même de la paix de l'âme », dit Sterling, « son mécontentement furieux s'acharne sur tout ce qu'il voit de mesquin, de corrompu et d'imparfait autour de lui, et, au lieu de prêter une aide énergique et calme à quiconque essaie d'appliquer le remède des idées généreuses aux maux terribles dont nous souffrons, il se retranche dans un sauvage isolement. »

Carlyle nous assure que chez Bonaparte l'instinct de nature était supérieur à la culture intellectuelle, et pour le prouver il raconte une anecdote. Pendant l'expédition d'Égypte, comme le corps des savants qui l'accompagnait s'évertuait à démontrer la non-existence d'un Dieu, Bonaparte, levant les yeux au ciel étoilé, réfuta d'un mot leur argumentation : « Très ingénieux, messieurs, mais qui a fait tout cela ? » C'est bien la réponse la moins concluante qui ait été faite depuis le jour où des sots mirent

Berkeley hors de combat par une grimace. Tel est pourtant un des exemples typiques sur lesquels s'appuie la foi de Carlyle dans l'instinct naturel qui rend inutile la méthode patiente et logique; c'est tout simplement la foi en un sens grossier et tout primitif. L'intuition a sa vertu, mais elle ne dispense pas celui qui la possède de systématiser ses idées et de les soumettre à la raison quand il traite des sujets scientifiques, pas plus qu'elle ne le soustrait à la nécessité de se conformer aux conditions physiques de l'existence. Pourquoi la science sociale serait-elle le seul domaine intellectuel où un homme de génie pourrait poser sans démonstration la majeure de son syllogisme et jurer de l'exactitude de sa conclusion?

Le trouble profond des âmes non satisfaites trouve un premier soulagement à entendre l'expression puissante et sympathique de ce même trouble s'échapper des lèvres d'une autre créature; le lire sur la physionomie est déjà un calmant. Mais trouver notre mécontentement du réel, nos élans vers un vague idéal, nos aspirations vers une forme d'existence plus haute que nous désespérons d'atteindre, partagés et exagérés par un homme de génie, éloquent et passionné, c'est le commencement de la consolation. Quelques-uns des plus nobles esprits du siècle passé la trouvèrent dans l'éloquence de Rousseau; quelques-uns des plus nobles de ce temps et de ce pays l'ont trouvée dans

l'auteur du *Sartor*. Aux époques qui ne sont pas des époques de foi, il y aura toujours une foule immense de gens à demander la lune. Si jamais un aussi déplorable passe-temps a pu être permis aux hommes, il a été, pendant longtemps, une chose naturelle et légitime dans l'Angleterre d'avant 1640, comme aussi il fut naturel et légitime, pour la France d'avant 1789. Imaginez, en effet, un homme né dans une société où les formes politiques, de la monarchie à la chambre populaire, ne sont que des trompe-l'œil et des illusions, déguisant la suprématie grossière de la richesse : où la religion, avant tout officielle et politique, est toujours prête à se séparer de l'esprit de justice, de l'esprit de charité, de l'esprit de vérité ; où la littérature, en thèse générale, ne se permet pas de discuter les sujets sérieux librement et dignement : enfin une société où le but suprême de toutes les classes et de tous les groupes en possession du pouvoir est d'arriver, à force de contrainte et de silence, en fermant tous les yeux et en bouchant toutes les oreilles, à faire tenir sur sa pointe la pyramide sociale et d'atteindre ce résultat funeste de conserver à l'Angleterre sa glorieuse réputation de paradis pour la richesse, de purgatoire pour le talent, d'enfer pour la pauvreté. A un homme né au milieu d'un tel état de choses avec un cœur un peu plus tendre qu'un caillou et une vue intellectuelle un peu plus perçante que celle d'un Troglo-

dyte, il peut bien être permis de se retirer à l'écart et de désirer la lune pendant quelque temps.

Mais à l'inquiétude impuissante succède ce qui est, au point de vue social, une solution également impuissante, chez Carlyle comme chez Rousseau. On enjoint d'abord à un homme de faire son devoir, puis, à la page suivante, d'un ton sévère, on le met en défiance contre l'utilitarisme, contre l'économie politique, contre la théorie du sens moral, contre tous les moyens nets et précis de s'assurer de ce qu'est, en somme, le devoir. N'est-ce pas ôter au précepte sa force et son utilité? Le remède à la nullité intellectuelle et à la confusion matérielle d'une société n'est pas la transformation d'un égotisme plaintif, qui s'étonne et s'afflige de tout, en un égotisme actif, pratique, objectif et qui se complaît en lui-même. Les courants moraux auxquels donnent invariablement naissance les impulsions instinctives de l'humanité en fermentation dans des temps mauvais, le christianisme des premiers siècles, par exemple, ou le socialisme de Rousseau, peuvent détruire une société, mais ils ne parviendront à la sauver que s'ils sont accompagnés d'un plan de réorganisation. Une mûre appréciation des lois fiscales et économiques était au moins aussi indispensable à la vie de l'empire romain que la reconnaissance d'un Messie, et ce ne fut qu'entre les mains d'un grand homme d'État comme Grégoire VII que le christianisme devint enfin un instrument

assez puissant pour sauver la civilisation. Ce que la rénovation morale de Rousseau fit pour la France, nul de nous ne l'ignore. Or la doctrine de Rousseau était bien plus profondément sociale que celle de Carlyle qui, pour être en apparence une doctrine d'abnégation personnelle, n'en a pas moins sa source dans le plus pur individualisme. Rousseau, malgré la méthode de l'*Émile*, traite l'homme comme une portion d'un vaste ensemble; il le voit soutenant de nombreux rapports avec les autres êtres, et tenu, envers eux, à de multiples devoirs; sans cesse il fait appel à l'amour et à la sympathie qu'un Dieu imaginaire a gravés dans le cœur. Son but est l'unité. Carlyle suit la même méthode, se livre, comme Rousseau, à ses émotions personnelles non contrôlées par un raisonnement patient, mais il arrive à l'extrême opposé et s'appuie sans réserve sur les instincts séparatistes. L'individu demeure seul en face des vérités éternelles; entre celles-ci et l'âme humaine existe l'unique relation sur laquelle tout pivote. C'est bien là l'égotisme qui sert de base à la doctrine du salut personnel, mais dégagé du mythe religieux et paré des prestiges de la rhétorique. La doctrine, interprétée dans un sens très large mais sans trop d'exagération, a pu être considérée comme la formule religieuse du succès en matière commerciale.

Si nous observons nos compatriotes, nous trouvons que les disciples les plus fervents de l'apôtre

de l'abnégation sont, avant tout, ceux qu'une ferme confiance en eux-mêmes, le génie de l'épargne et un coup d'œil prompt à saisir l'occasion favorable ont fait brillamment réussir dans le monde. On pourrait aisément composer une anthologie carlylienne, un volume des maximes du maître, qui contiendrait sous sa forme la plus élevée, une liturgie privée à l'usage de l'élite des classes industrielles, patrons et ouvriers. Ils oublient ou négligent la condamnation de l' « Industrialisme des Castors » qu'ils attribuent au caprice ou à l'humour de l'écrivain. C'est là le danger de faire de l'émotion une méthode d'enseignement; les gens en prennent ce qu'ils veulent. Une théorie rationnelle, au contraire, doit être ou réfutée ou acceptée par la raison, et la fantaisie n'a rien à y voir. Quand les affaires marchent et que l'Angleterre soutient avec avantage la concurrence sur les marchés étrangers, les ouvrages qui ordonnent le silence et le sacrifice de la personnalité jouissent d'une popularité prodigieuse dans les régions manufacturières. Ce fait, en lui-même, n'a rien que d'honorable à la fois pour l'auteur et pour le lecteur, mais il nous donne lieu de supposer que notre réformateur moral le plus vigoureux, loin de nous aiguiller vers une direction nouvelle, n'a fait, en réalité, qu'accentuer et régulariser des tendances déjà fortement empreintes dans notre caractère national. Il a augmenté le zèle de la nation, mais sans changer matériellement son

orientation. Comme fruit de son enseignement, nous avons moins d'hypocrisie, mais aucune modification radicale n'a été opérée dans les sentiments que les hommes ont sincèrement au cœur. L'appel le plus pressant aux émotions, en général, doit, pour produire autre chose qu'un résultat négatif, aboutir à des maximes nettement formulées et à des préceptes spécifiques. Comme rénovation négative, la doctrine de Carlyle a été parfaite. Elle a mis réellement fin à cet état d'âme qui fut le byronisme. Dirons-nous qu'avec la neutralisation de Byron son œuvre la plus décisive, son œuvre propre fut achevée? Ne pouvons-nous ajouter que la vraie rénovation de l'Angleterre, si jamais telle tentative était praticable, devrait se faire par une tout autre méthode que celle de l'émotion? Elle ne se fondera pas seulement sur le progrès de la sincérité morale, mais sur le développement de l'intelligence; non uniquement sur une résolution de plus en plus opiniâtre de travailler et de se taire, mais sur un désir grandissant de faire appel à la raison. Ce qui rend nos plaies incurables, dit Carlyle dans son dernier ouvrage, « ce n'est pas tant les ténèbres de l'intelligence que l'inertie du cœur et le mensonge ». Oui, mais tout mensonge, qu'il soit accompagné d'inertie ou de brûlante activité, produit les ténèbres intellectuelles et celles-ci nous empêchent de distinguer la voie qui nous conduira hors de l'humiliante situation où nous nous trouvons. Nous avons plutôt

besoin de lumière que de chaleur ; ce qu'il nous faut, c'est la souplesse intellectuelle, la foi dans la puissance du jugement, la faculté de recevoir des idées neuves. Se refuser à l'usage patient et systématique de l'intelligence, à la recherche de la vérité scientifique, s'abandonner à l'émotion et s'y complaire, la préférer à l'examen sérieux, méthodique et loyal des idées nouvelles, n'est-ce pas là aussi « du mensonge et de l'inertie »? Et Carlyle par sa manière impatiente, enfiévrée, n'a-t-il pas quelque peu contribué à envenimer le mal?

Rien de mieux que de nous inviter à une réforme morale, de nous persuader qu'une âme héroïque seule nous mènera à cette « aristocratie suprême des sages parmi les sages ». Mais comment reconnaîtrons-nous ces sages quand nous les rencontrerons, comment une nation les reconnaîtra-t-elle, sinon par leur respect profond, leur prédilection studieuse pour la vérité intellectuelle et ceux qui l'enseignent? Quelle que soit notre admiration pour tous les dons de Carlyle, notre vénération pour son caractère, nous avouons douter fort que personne ait encore appris de lui le précieux secret de se servir de l'intelligence avec une scrupuleuse conscience et une incessante activité. C'eût été la base solide du véritable culte des héros.

Il y avait, on le voit, bien des choses à dire sur le chapitre du tempérament. Il est indispensable aussi de se rappeler le milieu historique où a vécu

un écrivain pour pénétrer bien des secrets de son enseignement. Nous nous rappelons, dans le cas qui nous occupe, que Carlyle naquit l'année mémorable où la Révolution française, dans son sens étroit, fut emportée par un vent de mitraille [1] et où le grand siècle de l'émancipation et des lumières se termina dans les ténèbres, au milieu des guerres et de la confusion. Pendant sa jeunesse, la réaction battait son plein et le flambeau avait passé à des coureurs qui non seulement renversaient idées et méthodes, mais tournaient le dos au but poursuivi par leurs devanciers. L'ardent espoir, la confiance enthousiaste en l'humanité, une fois délivrée des entraves de la superstition religieuse et de la tyrannie temporelle, avait marqué toutes les théories les plus caractéristiques et les plus populaires pendant les deux générations qui avaient précédé 89. L'échec terrible que subit la magnifique tentative faite pour réaliser ces espérances en un monument social nouveau et parfait eut pour effet naturel de ramener les esprits en arrière, non au passé imaginaire de Rousseau, mais à celui que nous présente l'histoire. La seule époque des annales de l'Europe depuis l'avènement du christianisme à laquelle on n'accorda aucune grâce fut l'époque de Voltaire. On n'eut garde d'apercevoir les abominations de l'Église chrétienne aux IX^e^ et X^e^ siècles; on n'avait

1. Il s'agit du treize vendémiaire. Carlyle est né en 1795.

d'yeux que pour les déviations morales de l'Église encyclopédique. L'examen sévère des essais brillants, mais absolument insuffisants, de Voltaire et de Diderot fut la source où Carlyle puisa le même esprit réactionnaire. Aujourd'hui, croyons-nous, nulle personne ayant quelque compétence en la matière, n'admet que l'estimation faite par Calyle du « produit net du tumultueux athéisme » de Diderot et de ses collaborateurs, rende justice à l'influence et à la valeur de l'*Encyclopédie*. Présenter Voltaire avec son ardente passion de la justice, son humanité infatigable, sa superbe fécondité de production intellectuelle, sa haine loyale pour la superstition, simplement comme le maître suprême du *persiflage*, ce n'est pas là une critique qui ait la moindre chance d'être définitive. Le seul fait que plus de la moitié de ces trente volumes roule sur des sujets empruntés au XVIII[e] siècle prouve la fascination qu'exerçait cette période sur un auteur qui n'a cessé de la dénigrer. Peut-ète pourrait-on appliquer aussi justement en ces sortes de choses que dans les relations entre personnes l'axiome d'après lequel la haine n'est pas aussi éloignée de l'amour que l'indifférence. Quoi qu'il en soit, l'opinion de Carlyle, qui ne voit dans le XVIII[e] siècle qu'une époque vouée au scepticisme et à l'incrédulité, est aujourd'hui insoutenable pour qui se rappelle la ferveur de Jean-Jacques et la foi plus rationnelle, mais non moins ardente, des adeptes de la perfec-

tibilité. Mais cela n'était pas aussi évident il y a cinquante ans lorsque le fracas et la poussière de l'écroulement n'avaient pas encore permis d'apercevoir la grandeur de l'édifice qui s'élevait derrière les décombres. Le feu de la nouvelle école avait été pris à l'incendie même qu'elle abhorrait. Avant d'accuser le XVIII^e^ siècle, la réflexion ne lui venait pas qu'à tout prendre les idées et l'action du XVIII^e^ siècle avaient préparé la voie à ce qu'il y a peut-être de meilleur dans le XIX^e^.

Carlyle lui-même nous a parlé de Coleridge et du mouvement dont Coleridge fut le chef. Ce mouvement a poussé les hommes dans des directions bien différentes. Dans l'une, il est devenu stagnant et a formé un marécage théosophique que le soleil n'effleure jamais et où un nuage tourbillonnant d'éphémères vient encore humer un reste d'humidité spirituelle; dans une autre direction, il a favorisé les développements sacramentels et sacerdotaux de l'anglicanisme; dans une autre encore, il a conduit des hommes d'une grande énergie pratique à une sorte de christianisme bruyant et génial, qui s'est appelé « musculaire » parce qu'il n'est pas intellectuel. Ce serait une erreur de croire que ces courants, et d'autres encore, qui ont jailli de la même source n'ont pas, lorsqu'ils coulaient à pleins bords, fertilisé et réjoui de nombreuses régions. Le piétisme verbeux d'une école, le ritualisme machinal de l'autre, l'héroïsme tapageur de la troi-

sième, ne sont que des formes dégénérées. Combien de temps ont-elles chance de durer? il serait téméraire de le prédire chez un peuple où une timidité invétérée empêche les maîtres attitrés et les prédicateurs officiels de se confier à cette discipline de l'intelligence en laquelle les esprits supérieurs du siècle dernier avaient une foi si courageuse.

Carlyle but quelque peu à la même fontaine. Les idées de Coleridge étaient dans l'air. Ce fut là probablement qu'il acquit cette sympathie pour le passé, ou, du moins, pour certaines parties du passé, ce sentiment de l'unité de l'histoire et cette conviction qu'il était nécessaire de relier notre théorie historique avec toutes nos autres théories. En tout cela, il se rapproche d'une façon frappante des grands chefs anglicans de la génération précédente, et, pour s'assimiler certaines de leurs idées, que d'efforts n'en coûta-t-il pas à un esprit nourri, comme le sien, dans le puritanisme écossais? Personne n'a contribué plus puissamment que lui à ce mouvement qui, favorisé par des influences nombreuses et diverses, a mis en lumière la différence entre l'historien d'une part, le gazetier ou l'antiquaire de l'autre. Une moitié de *Passé et Présent* aurait pu avoir été écrite par un des chefs d'Oxford aux jours des *Tracts*. L'énergie de la force native était trop violente en un tel homme pour qu'il pût rester longtemps dans la brume lumineuse qui enveloppait Coleridge. Un chapitre bien connu de

la *Vie de Sterling*, que d'aucuns trouvent désobligeant, montre combien il croyait les idées de Coleridge incapables de garder leur prise sur l'esprit, et combien peu de satisfaction durable elles renfermaient. En réalité, Coleridge n'était pas seulement un poète mais un penseur ; il était homme de science, en un sens, aussi bien qu'homme d'imagination. mais cette science-là n'était pas faite pour des âmes impatientes et emportées. Carlyle n'a de sa vie pu endurer une subdivision, et les ramifications infinies de la division principale entre l'objet et le sujet étaient assurément « plus que la chair n'en pouvait supporter. »

En Angleterre, l'organe littéraire par excellence de la Révolution fut Byron. Son génie, son audace et sa révolte mélodramatique exercèrent une fascination qui nous semble aujourd'hui étrange sur les nations les moins révolutionnaires de l'Europe. Peu fait pour le travail scientifique, et plein d'ardeur, Carlyle vit sa mission tracée et se précipita de toute sa puissance pour exterminer ce terrible poète qui, pareil à quelque gorgone, hydre ou chimère sinistre, accroupie aux portes de la cité, enlevait un tribut annuel de jeunes gens et de vierges. En littérature, un révolutionnaire peut seul écraser un autre révolutionnaire. Carlyle avait pour le moins autant de hardiesse que Byron. Son talent n'a peut-être pas cette vision précise et multiple, ni la force d'impulsion soutenue de

Byron; mais, dans ses bons moments, on sent en lui le flot montant et l'élan irrésistible du génie. Il n'est ni moins indiscipliné ni moins méprisant envers les choses établies. Il possédait un immense avantage sur Byron : il était — pour employer son expression favorite, mais dans un sens tout différent de l'acception dédaigneuse qu'il lui donnait, — il était « respectable », et une autre supériorité de Carlyle, c'était sa sincérité farouche. Le carlylisme est le mâle du byronisme. C'est le byronisme avec muscles et nerfs, voix de basse et poitrine velue. C'est la même humeur irritée contre les hommes et contre l'esprit du temps, avec quelque chose du même désespoir hautain, le même sentiment de la petitesse infinie de l'homme au centre d'un univers cruel et menaçant ; mais il y a dans Carlyle un moyen d'échapper à tout cela et c'est probablement le seul. Son désespoir ne connaît pas la misère du désespoir. Travailler pour un noble but, faire son devoir, accomplir sa mission avec loyauté et courage, voilà les moyens, non pas de sortir du monde, mais d'y vivre le front haut.

Contre le byronisme, le moraliste et le prédicateur ordinaires étaient vraiment impuissants parce que le byronisme réside en certaines régions de l'esprit accessibles seulement à l'homme doué d'une puissance de vision et d'un sentiment poétique assez large pour embrasser toute la nature. La révolte dans *Manfred*, l'esprit dans *Don Juan*,

la délicieuse mélancolie de *Childe Harold* n'auraient pas suffi à faire de Byron l'idole qu'il fut longtemps, qu'il est encore pour des milliers de Français, d'Allemands, d'Italiens. Ce qui explique cette mystérieuse puissance, c'est d'abord l'air et l'espace, c'est cette aisance, cette grandeur native de Byron. Qui ne voit que l'œuvre de Carlyle est admirable aussi par son ampleur d'allures, par ce sentiment de l'inconnu et de l'extraordinaire dont il est plein, dont il déborde, par la conception du tout prodigieux et écrasant, pressenti dans le plus humble détail de son œuvre. La grandeur des forces de la nature relève la chétive stature de l'homme; la petitesse de son labeur et son infirmité empruntent on ne sait quelle majesté à l'immensité indéfinie qui l'environne et, imperceptiblement, le pénètre.

Rappelons-nous, en outre, que chez Byron tout aboutissait à la révolte, tandis que chez Carlyle tout aboutit au respect, noble disposition, qui est l'un des traits les plus saillants du caractère anglais. Les instincts de sanctification, toujours vivaces dans les races teutoniques, et qui, sous les formes corrompues et hypocrites d'une religion artificielle et machinale, deviennent si révoltants, étaient, chez le premier, couverts d'opprobre et de ridicule à chaque ligne, à moins qu'il ne mît un dédain superbe à les ignorer; chez le second, ils sont intronisés sous le nom de culte et proclamés la pierre angulaire, l'indispensable base d'une vie

juste et droite. Le prophète jamais ne se lasse de répéter : « L'homme ne s'élève que quand il se courbe bien bas devant le Très-Haut » ; et, en parlant ainsi, il faisait vibrer sur l'orgue des notes solennelles, qui allaient éveiller un écho dans ces profondeurs de l'émotion religieuse où n'avaient jamais pénétré les plaintes orageuses de la lyre byronienne. Le respect joue aussi son rôle en politique, et l'on déclare que la mission première des individus et des sociétés doit être de rechercher les objets dignes de ce divin attribut du respect. Le manteau royal et le surplis ecclésiastique ne sont, il est vrai, jamais épargnés et jamais ne peuvent protéger l'infamie de ceux qui les portent. Mais l'inutilité de l'attaque violente et de la destruction, la nécessité de la paix et de l'ordre, la dette immense que nous contractons envers ceux qui gouvernent, envers tous les hommes divins et supérieurs qui ont fait régner cet ordre nécessaire dans le monde, toute cette doctrine ramena le repos et l'harmonie dans des esprits où l'orage de la révolte universelle contre les tyrans et les prêtres avait jeté le trouble et la confusion. Enfin, chez le *frondeur* le plus endurci ayant du sang anglais dans les veines, aux heures d'audace la plus exaltée, il reste toujours, au fond, la conviction qu'après tout ce quelque chose qu'on nomme le sens commun est la vraie mesure de la vie, et que travailler énergiquement est un précepte de sens commun absolu-

ment démontré. C'est là que vise le carlylisme : c'est l'idée qu'il met en évidence. Faut-il s'étonner que le byronisme ait été mis en déroute et forcé de céder la place ?

Ce fut peut-être dans l'intelligence clairvoyante et supérieurement ferme de Gœthe que Carlyle trouva d'abord l'encouragement nécessaire aux tendances profondément positives de son esprit. Il y a évidemment un monde entre la sérénité, le parfait équilibre, l'animation calme de l'un, et la véhémence, la passion, la rage impérieuse de l'autre. La curiosité de Gœthe, cette curiosité toujours en éveil, qui veut tout savoir et savoir à fond, ne trouve pas son équivalent dans le mépris et l'indifférence universelle de Carlyle, tantôt exprimée, tantôt sous-entendue, pour les formes de l'activité intellectuelle qui ont le malheur de n'être pas sympathiques à son idiosyncrasie. Chacun d'eux est un dieu : seulement l'un a son séjour sur l'Olympe, tandis que l'autre semble sortir du Tartare. Avant tout, ils ont en commun une rapidité de coup d'œil extraordinaire, une faculté de vision intrépide et pénétrante qui défie l'analyse. L'exagération de l'expression çà et là, l'emploi de locutions qui ne sont pas de notre langue, ne peuvent nous empêcher de remarquer la simplicité du procédé qui permet à Carlyle d'atteindre jusqu'aux vérités les plus obscures. Et le point important, c'est que cette obscurité n'est pas dans les mots, ni produite par

la brume ou les nuages. L'épithète, l'image, la métaphore darde sur l'objet un rayon qui le transfigure, même s'il ne peut percer jusqu'au cœur des choses.

Il était désireux de s'assurer un ferme point d'appui, et, en même temps, il était révolté par le positivisme étroit et sans élévation du XVIII^{e} siècle. Il admettait et voulait qu'on admît avec lui l'existence du vaste royaume de l'inconnaissable, mais il n'était nullement satisfait du transcendantalisme réactionnaire des écoles anglaise et écossaise. C'est alors qu'il trouva dans Gœthe un positivisme indépendant et d'une réelle valeur; il vit cette doctrine rapporter toutes choses à l'ordre historique ou à l'ordre naturel dont elles font partie et, tout en recommandant de reconnaître effectivement cet ordre comme indispensable, tout en condamnant comme vains et puérils les efforts tentés pour se soustraire à cette reconnaissance, s'ouvrir cependant pour donner une large place aux formes les plus exquises de la beauté artistique, aux plus nobles aspirations morales. Nous ne disons pas que Carlyle se soit élevé jusqu'à ces hauteurs. Nous ne l'affirmerons pas. Sa nature l'attachait au sol. Mais c'était là qu'il essayait d'aller. Il a toujours eu l'horreur de cette outre vide et gonflée de vent qu'était le pur transcendantalisme. Quelques-unes de ses expressions favorites ont pu abuser ses lecteurs sur le tour énergiquement pratique de son

esprit. A l'entendre sans cesse parler des Éternités, des Immensités, et le reste, on ne le voit pas scrupuleusement attaché au fait pur et simple, dépouillé de tout commentaire moral; on oublie son respect souvent cynique pour la formule dangereuse, mais solide entre des mains fermes et expérimentées : « Ce qui est, est. » Les Éternités et les Immensités ne sont ici qu'une toile de fond, une sorte d'arrière-plan effrayant. Les esprits supérieurs sont censés avoir profondément conscience de la présence de ces vastes et redoutables énigmes, mais, même pour eux, elles ne sont que l'accessoire qui fournit l'inspiration; l'intérêt véritable réside dans la question de savoir comment ces hommes se comporteront au milieu des circonstances réelles et palpables où ils s'agitent. Ce spiritualisme, dont l'importance dans l'œuvre de Carlyle a été si fortement exagérée, s'évanouit complètement au contact de héros comme le grossier et matérialiste Bonaparte, — dont cependant le grand prêtre du culte des héros parle dans ses premiers travaux avec une réserve fort louable, — et le non moins grossier et matérialiste Frédéric au sujet duquel Carlyle ne permet plus aucune réserve à ses disciples. L'admiration pour la science militaire à condition qu'elle soit couronnée de succès — car Carlyle, comme la Providence, est toujours du côté des gros bataillons et des armes victorieuses — cette admiration n'est que le dernier terme de son res-

pect pour l'action vigoureuse et l'effet pratique; et toutes les fleurs de la rhétorique transcendantale ne nous empêcheront pas de la trouver plus purement matérialiste et plus franchement brutale que tout ce qui a pu jaillir des spéculations de ce XVIII^e^ siècle tant décrié.

Il est instructif de remarquer qu'un autre adversaire illustre de ce siècle et de tout ce qu'il a produit, Joseph de Maistre, avait la même admiration pour l'effet bienfaisant de la guerre et montrait une sollicitude, un intérêt aussi vifs pour les hommes et les choses de la vie militaire. Lui aussi déclare que « les sentiments les plus élevés et les plus généreux se trouvent probablement chez le soldat » et que la guerre, si elle est terrible, n'en est pas moins divine, magnifique et fascinante; qu'elle est la manifestation d'une loi sublime de l'univers. Pourtant, pour rendre justice à de Maistre, il faut reconnaître tout d'abord, que, dans cet intérêt étrange qu'il prenait « à la chirurgie et au jugement », comme dit Carlyle, il en réservait une part à l'exécuteur des hautes œuvres : c'est là un partage des honneurs de la chirurgie sociale qui ne laisse pas d'être équitable. Puis il faut ajouter qu'il rachète, en quelque façon, la brutalité de cette conception de la « chirurgie militaire » par un mysticisme prodigieux qui l'amenait à voir dans la guerre une force divine, impénétrable, déterminant le succès de manière à défier tous les calculs

de la raison humaine. Le biographe de Frédéric ne voit aucune force impénétrable, rien que de la volonté, de l'obstination et de la poudre bien sèche. Il y a loin de là à l'absolue rigueur du mystique.

« La Nature », dit-il en certain endroit, « est une caisse d'épargne des mieux tenues; elle met au courant un registre officiel, correct jusqu'au détail le plus imperceptible, par Doit et Avoir, pour tous et pour chacun en particulier. Silencieusement elle inscrit : créancier pour tel ou tel acte inconnu de loyauté et d'héroïsme, débiteur pour telle grosse bévue retentissante, qui vaut vingt-sept millions ou qui ne vaut qu'une unité, et pour tous les actes, les paroles, les idées qui en résultent; débiteur, débiteur, débiteur, jour après jour. Calcul rigoureux comme la Destinée (car c'est la Destinée qui tient la plume) et, au solde du compte, vous aurez à payer, mon ami. »

Cela revient à dire qu'il y a une loi pour la répartition des récompenses parmi les sociétés humaines et que les nations récoltent ce qu'elles ont semé. Mais comment Carlyle détermine-t-il la nature précise de cette loi et son fonctionnement? Quelle est la distinction fondamentale entre un acte de loyauté et une bévue? Pourquoi le coup d'État du Directoire au 18 fructidor était-il une bévue et le coup d'État de Bonaparte au 18 brumaire un acte loyal? Quelle règle de comptabilité rend la Nature débitrice de Frédéric II pour la prise de la Silésie, et

Bonaparte débiteur de la Nature pour avoir « foulé le monde, le tenant tyranniquement sous ses pieds » ? C'est fort bien de nous dire que « l'Injustice se paie à intérêts composés effrayants », mais il y a des raisons de soupçonner que la définition donnée par Carlyle du juste et de l'injuste ramènerait cette maxime et toutes les autres sur la matière au rang de simple truisme et de tautologie. Si, secrètement ou ouvertement, vous regardez comme juste et vrai ce qui réussit, nulle autre démonstration n'est nécessaire pour prouver que l'échec final est le châtiment de l'injustice, puisque c'est précisément l'échec qui démontre l'injustice.

Telle est la source de tout ce que les doctrines de Carlyle contiennent de plus rétrograde. Il identifie l'ordre physique et l'ordre moral. Il confond l'exacte observation des conditions matérielles du succès et l'attachement fidèle aux préceptes et aux principes de la vertu ; puis il en appelle au triomphe matériel, comme à la sanction de la Nature, comme à la ratification suprême du Ciel. Carlyle contemplait avec l'admiration la plus profonde le spectacle d'une inflexible résolution, servie par une intelligence prompte à évaluer les moyens, les nombres, les forces, et cependant il révérait en toute sincérité un idéal abstrait de justice ; il se sentait ébloui par les procédés et les résultats d'une volonté de fer, et néanmoins il était pénétré d'une affection traditionnelle pour la vertu. Il n'a trouvé de meil-

leur moyen pour concilier ces deux inclinations que de prétendre qu'elles se dirigent dans le même sens et que vertu et succès, justice et victoire, mérite et triomphe sont, dans la longue suite des événements, une seule et même chose. Confusion fatale entre toutes. La soumission aux lois et aux conditions matérielles assure la victoire matérielle et la soumission aux lois et aux conditions morales assure le triomphe moral; mais le triomphe moral n'est, la moitié du temps, que le martyre physique. Des talents militaires supérieurs doivent, sans contredit, emporter le verdict favorable de la Destinée, de la Nature, du Fait, sur le champ de bataille. Mais quoi? la Destinée n'a-t-elle d'autres verdicts à rendre que ceux-là? Et au moment où elle inscrit la Nature débitrice envers le conquérant, ne peut-elle l'inscrire l'implacable créancière de ce même homme pour le dommage moral de la conquête?

L'anarchie et le désordre de la Pologne étaient une violation des conditions de la vie politique et cette violation mena le pays à la servitude et à la ruine. La manière dont le partage fut effectué était une violation des lois morales et la tyrannie de Bonaparte en fit payer les conséquences aux nations qui y avaient trouvé avantage. De même encore, les préliminaires de Léoben et le traité de Campo-Formio préparèrent la voie à Waterloo et à Sainte-Hélène. Mais Carlyle s'arrête dès que la soumission aux conditions de la victoire matérielle est

assurée ; il ne va pas plus loin. Il lui suffit de savoir que Frédéric s'est emparé de la Silésie ; il ne voit pas que la journée d'Iéna se lève déjà à l'horizon. Il lui suffit de dire que la volée de mitraille du 13 vendémiaire mit fin au sans-culottisme et le fit rentrer dans l'ordre ; il ne tient pas compte des germes vivaces de désordre que semait pour jamais ce recours à la force des armes. Seules les défaites peuvent mettre en lumière la grande morale historique, et si Bonaparte était mort aux Tuileries dans tout l'éclat des honneurs et de la gloire, il aurait pris rang parmi les vrais grands hommes entre Frédéric et Francia. Alors, pour Carlyle, l'exécution de Palm n'aurait pas plus été « une injustice criante, un meurtre tyrannique » que l'exécution de Katte ou de Schlubhut. La chute de l'homme qui avait « trahi le Fait », celle de la monarchie française, celle des « outres gonflées de vent » de la première République, celle de Charles I[er], servent grandement à nous édifier ; mais alors la leçon inverse, l'échec subi par les héros, par Cromwell entre autres, demeure un fait isolé, sans lien logique avec les autres faits ; il n'a plus aucune place dans un univers régi par la loi morale. Si la force de la Prusse moderne prouve que Frédéric a bien fait de prendre la Silésie et nous dispense du soin de chercher plus longtemps s'il avait, ou non, le droit pour lui, pourquoi le royaliste, se fondant sur le fait de la Restauration et sur la destruction de l'œuvre de

Cromwell qui en fut la conséquence, n'en conclurait-il pas que le Protecteur était un usurpateur, un « capitaine-fantôme »?

Outre qu'elle est inconciliable avec un grand nombre de ses affirmations les plus caractérisées, la doctrine de Carlyle, lorsqu'elle nous montre la Nature enregistrant les châtiments de l'injustice, est par elle-même un anachronisme. Elle est pire que la réaction catholique; car de Maistre ne demandait à l'Europe que de retourner au XII^e siècle; la théorie de Carlyle nous ramène aux temps préhistoriques où le droit et la force étaient confondus. Il est tout simple que l'homme à l'état de nature prenne et garde tout ce dont il a pu se rendre maître par son adresse et sa force physique. Mais la société et ses bienfaits représentent le terrain gagné sur la Nature et l'état de Nature. Plus un mode d'acquisition est naturel, plus il a chance d'être antisocial. La morale consiste essentiellement à soumettre la nature aux exigences sociales. Pour emprunter l'analyse admirable de Kant : l'entente *passionnellement* imposée par les seules nécessités de la situation s'élève à l'union *morale*. C'est précisément dans cette substitution progressive de l'une à l'autre que consiste cet avancement, ce progrès de l'Espèce qui, sous quelques-unes de ses formes, est en butte à tant de sarcasmes de la part de Carlyle.

Voilà assurément la pierre de touche de la loyauté

et de l'héroïsme de la conduite. L'action de votre héros a-t-elle lieu dans le sens passionnel ou dans le sens moral? Tend-elle à affermir encore la foi dans la ruse, la force, la violence, qui jadis étaient les conditions premières et naturelles de la vie et qui, par la loi naturelle, parviennent encore à triompher là où ces conditions subsistent, dans la mesure qu'elles comportent et la direction qu'elles indiquent? Tend-elle, au contraire, à accroître le respect pour la loi civique, pour la foi jurée, pour les habitudes de dévouement au bien public, pour toutes ces idées, ces sentiments, ces pratiques qu'on a eu tant de peine à conquérir sur le désert aride de la vanité et de l'égoïsme et auxquels nous sommes redevables des innombrables bienfaits conférés à l'homme par le pacte social?

A ce point de vue, la façon dont l'action se produit est aussi importante que son résultat immédiat, considération à laquelle Carlyle s'arrête peu : c'est même là une des particularités les plus saillantes de sa doctrine. Lui qui haïssait le jésuitisme du fond de l'âme, il n'a été que trop porté à adopter la maxime fondamentale des Jésuites que « la fin justifie les moyens ». Il a vu dans la fin la justification ou la condamnation des moyens employés, et l'a gravée comme le verdict de la Destinée et du Fait sur l'entreprise elle-même et sur son auteur. Une thèse moins dangereuse est que les moyens préparent la fin et que la fin est la résultante des moyens.

Là se borne la véritable loi qui marque les rapports de l'homme avec la Destinée. La loi est-elle juste? est-elle injuste? Ne cherchons pas à le savoir.

Il y a deux catégories de rapports qui doivent encore, dans une certaine mesure, être réglées suivant le principe passionnel et primitif de la répression et de la force physique. La première se rapporte à ce groupe infortuné d'êtres criminels et vicieux dont les penchants antisociaux sont une cause perpétuelle de trouble et de danger pour la communauté sociale. Ils existent au sein des sociétés les plus avancées en civilisation avec toutes les habitudes de rapine et de violence des peuplades barbares. Ce sont les débris actifs et indomptables de l'état de Nature et il est aussi peu scientifique qu'il est peu pratique — les tentatives d'une certaine philanthropie imprudente l'ont démontré — de les traiter exactement comme s'ils étaient au niveau moral et social de leurs contemporains les plus estimables. Nous sommes pleinement autorisés à employer contre eux, chaque fois que leurs attentats portent atteinte à l'ordre, ces mesures de coercition qui, à l'origine, ont permis à la société de se fonder. Nulle doctrine acceptable sur le libre arbitre et la nécessité, nulle théorie du mérite et du démérite capable de résister à une épreuve pratique, ne nous met dans l'obligation de ménager le bien-être ou d'épargner la vie d'un homme qui se livre à certains actes antisociaux. Carlyle s'est efforcé de

faire pénétrer dans l'esprit des hommes de sa génération cette juste et sévère notion, et par là leur a rendu un service excellent.

La seconde catégorie où l'élément passionnel règne avec une égale force est celle des relations entre les peuples. Les communautés politiques qui vivent distinctes et indépendantes sont encore à l'état de nature. Elles ne sont unies que par le lien fragile, lâche et peu moral de l'intérêt propre et de la puissance matérielle. Beaucoup de publicistes et de politiciens sentimentaux s'efforcent toujours de se cacher et de cacher aux autres l'évidence désagréable de ce fait, et les explosions qui, de temps en temps, ébranlent le monde civilisé sont une leçon dont ils ne veulent pas profiter. Carlyle, dans son histoire des origines et du développement de la puissance monarchique prussienne, montre par un admirable exemple quelle conception nette il s'était formée de cet état international qui répond à l'état de nature, et ici encore, en tant qu'il a contribué à populariser l'étude du passé par les méthodes historiques, il a indubitablement fait une œuvre utile.

Cependant pourquoi n'avouerions-nous pas que, même dans ces deux ordres d'idées, la vérité peut se présenter sous un aspect différent? Nous ne pouvons définitivement nous prononcer sur aucune idée qu'après avoir aperçu le but final où elle arrivera. Jusque-là il nous est impossible d'apprécier avec exactitude sa vraie tendance et sa réelle direc-

tion. Or toute reconnaissance de la nécessité passionnelle devrait impliquer un progrès, un effort pour se rapprocher de l'état d'union morale. La différence entre un esprit ou un groupe d'idées réactionnaires et un autre esprit, un autre groupe vraiment progressif, n'est pas que l'un admet que la vertu et la moralité ont été la condition consciente des relations internationales, tandis que l'autre soutient que ces mêmes relations étaient la conséquence légitime de l'intérêt propre et du conflit des forces matérielles. Ce n'est pas non plus que l'un veuille examiner les transactions internationales en se plaçant au point de vue moral (qui serait le véritable si les sociétés indépendantes formaient réellement une famille permanente et organisée), tandis que l'autre se refuse à y apercevoir aucun élément moral. La différence essentielle est que le réactionnaire borne sa foi au domaine des faits accomplis et que l'autre prévoit une époque où les efforts des esprits les meilleurs du monde civilisé, agissant de concert avec toutes les circonstances favorables qui pourront se présenter à l'extérieur, auront, dans la sphère des intérêts internationaux, acquis aux considérations morales une prépondérance de plus en plus effective, et, en ce qui concerne les conditions intérieures, par leur sollicitude pour le sort et l'éducation de l'individu auront laissé de moins en moins d'excuses ou de motifs au penchant qui entraîne certains hommes

vers les sentiments barbares et antisociaux. Cette plénitude d'espoir, sous une forme ou sous une autre, est la marque à laquelle se connaît la valeur véritable de la pensée. S'arrêter au soldat et au gibet, et à l'ordre qu'ils créent, c'est détourner les yeux de tous les problèmes de l'avenir, et, soyons-en assurés, quiconque néglige l'avenir n'aura pour le présent aucune solution durable et satisfaisante.

L'influence de Carlyle était à son comble avant que l'idolâtrie pour le soldat devînt un article essentiel de son credo. Il est permis de souhaiter du fond du cœur que, parmi ceux à qui d'abord il enseigna à saisir avant tout le fait et la réalité, bien peu le suivent dans cette atmosphère torride où les forces seules sont des faits, jamais les principes, et où rien n'est réel que le violent triomphe d'une volonté arbitrairement imposée. Tout cela se présentait autrefois sous un meilleur aspect, quand l'injonction de chercher le fait et de s'y attacher n'était qu'un avertissement salutaire de ne pas gaspiller son énergie et son espoir à rechercher la lumière où il n'est pas donné à l'homme de la trouver jamais; à quoi l'on ajoutait l'assurance solennelle que, si l'esprit de l'homme s'inclinait sincèrement, sans faiblesse, devant le fait, il trouverait en cette soumission un contentement inappréciable et à jamais fécond. La longue glorification, mille fois répétée, de l'Ignorance, du Silence, du Renoncement, tout aboutit à ce point : il nous faut laisser

les régions de l'inconnaissable pour nous attacher au devoir le plus rapproché. C'est là qu'est l'éternel Oui. Dans l'action seule nous rencontrerons le Certain.

Souvent une réticence en dit aussi long que le discours le plus significatif, et le silence ininterrompu de Carlyle sur la valeur et la sincérité que conservent de nos jours les croyances religieuses a certes aussi son éloquence. Le fait de n'avoir pas pris nettement parti dans le grand débat sur la Révélation, le Salut, l'Inspiration et les autres questions théologiques qui agitent et divisent une société comme la nôtre où la théologie est presque toute dans les mots, a été assez commenté et a eu pour effet d'ajouter une nuance particulière aux nombreuses formes qu'a prises son influence. Dans l'arène dogmatique, il en est beaucoup qui se sont contentés de penser que, ne s'étant pas déclaré contre eux, il se pouvait qu'il fût avec eux; et des personnages sacrés — le fait est notoire — ont demandé leurs inspirations les plus vigoureuses au grand dénonciateur des dogmes-fantômes et des formules surannées. Une fois seulement, parlant de Sterling qui allait se charger du fardeau clérical, il lance une apostrophe, dont le sens est des plus clairs, à ces astres anciens de la Judée, éteints aujourd'hui, et il éclate contre ceux qui veulent nous persuader qu'ils brillent encore et qu'ils brillent seuls au Ciel. Que la réserve de Carlyle ait

été sage en son temps, qu'elle ait utilement renforcé et élargi le courant de popularité qui portait le maître, nul n'en disconviendra. Dans certaines conditions, les dissolvants indirects sont les plus puissants; dans d'autres conditions, préparées dans une large mesure par les premières, aucun homme aimant la vérité ne s'abaissera jusqu'à faire des déclarations qui ne seraient pas l'expression franche et directe de sa pensée. Carlyle a livré l'assaut à l'esprit dogmatique en religion, et c'est une œuvre plus importante que d'attaquer les dogmes.

Comte lui-même ne traite pas la métaphysique plus durement que Carlyle. « La maladie métaphysique » est incurable. Les questions de la Mort et de l'Immortalité, de l'Origine du Mal, de la Liberté et de la Nécessité reparaissent constamment, et toujours essaient de modeler l'univers par quelque endroit. « Et toujours sans résultat. Car quel théorème de l'Infini le Fini peut-il pousser jusqu'au bout?... La théorie métaphysique qui commence au Non et au Néant doit nécessairement aboutir au Néant; elle tourne et doit tourner en de vertigineux tourbillons; elle crée et dévore sa propre substance. » Puis, prenant l'attitude opposée, il s'attaque avec non moins de vigueur aux prétentions excessives et aux soi-disant certitudes du physicien : « Le cours des phases de la Nature dans cette petite portion de planète nous est en partie connu; mais qui connaît ces mouvements encore

plus généraux dont le nôtre dépend? Dans quel cycle infiniment vaste évolue notre petit épicycle? Pour la sardine, les moindres recoins et les plus petits cailloux de la rive, et la qualité et l'accident, peuvent être devenus familiers; mais la sardine entend-elle quelque chose aux marées et aux courants périodiques, aux vents alizés et aux moussons, aux éclipses de lune, à tout ce qui règle la condition de sa petite flaque d'eau et qui de temps en temps (sans *trop* de miracle) peuvent tout y mettre sens dessus dessous? Cette sardine, c'est l'homme; sa flaque d'eau, c'est la planète Terre; son océan, le Tout incommensurable; ses moussons et ses courants périodiques, les voies mystérieuses de la Providence par les Æons d'Æons. » La relativité forcée de la connaissance humaine n'a jamais été mise plus vivement en lumière, et les deux passages, ainsi rapprochés, fixent les limites de cette connaissance avec une clairvoyance vraiment philosophique. Entre les rêveries des mystiques et les fantaisies des « physicistes », nous trouvons le domaine restreint de la certitude rationnelle, toute relative, conditionnelle, expérimentale, d'où nous apercevons le vaste royaume qui s'étend devant nous, inexploré et peut-être à jamais inexplorable. A cet aspect l'homme éprouve une terreur grandiose et voit les intérêts et les devoirs de sa chétive existence se revêtir d'une sublimité étrange. « Nous sortons du Vide, nous passons comme un ouragan devant la face de la

Terre étonnée pour nous replonger de nouveau dans le Vide... Mais d'où, ô Cieux profonds! et vers où? La Raison ne sait rien, la Foi ne sait rien, sinon que nous allons du Mystère au Mystère. »

Surnaturalisme naturel, tel est le titre d'un des principaux chapitres du principal ouvrage de Carlyle. Le mot caractérise peut-être aussi bien qu'un autre cette philosophie dont la doctrine est *une* sous sa duplicité d'aspect. Elle nous apprend à contempler avec une sérénité souriante le gouffre insondable qui enserre de toutes parts notre action et notre être, et, en même temps, elle nous donne le sens suprême de ces possibilités innombrables et invisibles, de ces jeux de lumière et d'ombre qui passent sur notre esprit et dont la cause. comme la nature, demeure inconnue, mais sans lesquels l'âme humaine tomberait dans une stérilité morne et désolée. Pendant la jeunesse c'est sans doute ce côté de la doctrine de Carlyle dont on est d'abord touché, parce que la jeunesse est l'époque des aspirations indéfinies, et qu'en outre il est plus aisé de se livrer passivement à ces vagues émotions que de s'appliquer activement et vaillamment au devoir immédiat, et de s'assurer « ce produit infiniment infinitésimal » dont parle toujours le maître avec tant d'insistance. C'est, en premier lieu, le surnaturalisme qui nous émeut, jusqu'à ce que la maturité des années et une expérience plus large de la vie nous amènent à une soumission sage et non sans

gloire au naturalisme. C'est là l'état d'esprit que Carlyle ne cesse d'exalter et de prescrire sous le nom de Croyance; l'absence de cet état, l'incapacité de se l'assimiler est cette Incroyance qu'il accable de reproches si amers, ou, pour employer son autre expression, ce Mécontentement qu'il accuse de tenir l'âme dans une servitude désespérée et paralysante.

En réalité, Carlyle nous recommande-t-il autre chose que la recherche de cette liberté intellectuelle qui, sous un nom ou sous un autre, a été le but et l'idéal de tous les esprits élevés dont les méditations se sont portées sur le caractère véritable du bonheur humain? Ce Silence, qu'il ordonne si souvent d'observer, est la première condition de ce genre suprême de liberté. Qu'est-ce en effet que le silence, sinon l'absence de ce dogmatisme hautain qui est sa propre victime à lui-même, la disparition de cette sensibilité excessive aux paroles d'autrui, la fuite loin du désert aride et étouffant des discours inutiles. La Croyance nous soustrait à ces anxiétés, à ces déchirements des âmes qui ne sont jamais en paix avec elles-mêmes; c'est elle qui nous assure la pleine possession de nous-mêmes en nous donnant un terrain de pensée et d'action solide et inexpugnable, et en subordonnant la Passion à la Conviction. Puis le Travail, l'article capital, peut-être, du symbole, est à la fois le prix de l'indépendance morale et la première condition pour obtenir

dans sa plénitude et sa précision cette connaissance sans laquelle nous ne sommes pas des créatures libres, mais des esclaves à la merci des préjugés, de l'illusion, des ténèbres et de l'erreur. Même l'Abnégation n'est, au fond, que la répudiation de ces vices troublants et impérieux qui altèrent et entravent le déploiement libre et naturel des parties les plus nobles de l'esprit. Par l'Abnégation nous restituons à l'être son caractère divin.

Cependant on ne promet jamais comme terme à nos travaux et à nos efforts une liberté sans bornes. Le Fait nous a enfermés dans des limites que nul élan ne franchira. On sait avec quelle amertume Novalis s'élève contre le caractère machinal, prosaïque, utilitaire et glacial de *Wilhelm Meister*. Il y voit le manuel accompli de l'« athéisme artistique », tandis que les critiques anglais reprochent non moins vivement à l'auteur d'être un mystique. Une divergence d'opinions tout aussi grande est possible au sujet des ouvrages de Carlyle. En un sens, on peut l'appeler mystique ou transcendantal; en un autre, purement machinal et même insensible, exactement ce que Gœthe, d'après Novalis, se montrait dans le *Meister*. Cette dernière impression est inévitable du moment que l'on fait, comme Gœthe et Carlyle, d'une noble soumission au cours positif des circonstances la condition première de l'activité sage et du véritable bonheur. L'éclat éblouissant et la véhémence irrésistible du style de Carlyle ne nous

permettent pas toujours d'apercevoir jusqu'où il pousse cette soumission qui n'est, en réalité, pas bien éloignée du fatalisme. Le torrent de son éloquence est impétueux et magnifique, mais il coule entre des rives austères et sur un lit d'âpres rochers. Sa vénération pour les héros ne l'empêche pas de prendre à l'égard de la multitude des non-héros un certain ton très propre à leur faire sentir qu'ils ne sont que de pauvres chevaux de moulin à deux jambes, tournant constamment dans un cercle déterminé et immuable. En fait, il refuse aux mortels toute consolation autre que celle qu'ils pourront trouver dans le « Kismet » définitif et péremptoire de l'Oriental. C'est le destin. L'homme est le jouet de sa destinée. Quant à notre prétendu recours aux pouvoirs célestes : « Quel droit, demande-t-il, as-tu d'exister seulement? » Un fatalisme de ce genre est le terme naturel et inévitable auquel arrive un esprit d'essence positive que n'a point mûri la méditation scientifique. Il existe sous sa forme la plus grossière et la plus enfantine chez de hardis soldats de fortune, du type de Napoléon, et sous une forme noble et désintéressée chez un Olivier Cromwell, interprétant pieusement l'ordre des événements par la volonté bienfaisante et la providence de Dieu.

Deux caractères remarquables de la doctrine de Carlyle découlent de ce fatalisme, ou utilitarisme poétisé, ou illuminisme positif. L'un est un mépris à peu près continu pour les subtilités morales et

une égale aversion pour cette monotone attitude qui ne connaît que la louange et le blâme. Dans un pays infesté et rongé jusqu'au cœur, comme l'est l'Angleterre, par le cant et par une hypocrisie vile et machinale, cette humeur doit avoir eu son utilité, en donnant à l'opinion publique une largeur de vue dont elle avait grand besoin. On pourrait supposer, d'après l'expression de cette opinion chez nous, non seulement que la différence entre le bien et le mal est le point de vue le plus important en matière de conduite, ce qui serait vrai, mais que c'est le point de vue unique, exclusif, le seul digne de notre attention, ce qui est radicalement faux. Jamais le puritanisme ne nous a été plus funeste qu'en supprimant ainsi toute largeur, toute couleur, toute variété, toute distinction délicate dans nos jugements sur les hommes, pour les réduire à des arrêts mesquins, étroits et superficiels sur leur moralité littérale ou sur leur conformité absolue avec un type convenu de vérité, religieuse ou autre. Parmi les maux dont nous lui sommes redevables, cette inaptitude à concevoir la conduite autrement que bonne ou mauvaise et, dans l'ordre intellectuel correspondant, à apprécier un enseignement autrement qu'en le déclarant vrai ou faux, est l'essence même de ce fatal esprit de *parti pris* qui a implanté chez nous tant d'injustice et de colère, immobilisé et obscurci, sur tant de points, l'intelligence du peuple anglais. Ce n'est pas un excès de moralité,

soyez-en sûrs, qui a suivi cette adoption du type exclusivement moral. « *Quand il n'y a plus de principes dans le cœur* », dit de Senancourt, « *on est bien plus scrupuleux sur les apparences publiques et sur les devoirs d'opinion.* » Nous n'avons gagné pour nos peines qu'une disgracieuse maigreur de jugement, et depuis les jours où ce genre d'humeur a commencé jusqu'à ce moment même, où une réaction salutaire se produit, le puritanisme n'a cessé de tendre par tous les moyens à rétrécir le jugement, à rendre l'action machinale et à appauvrir l'art. Comme si dans l'homme rien n'était admirable que l'obéissance invariable à la lettre de la loi morale et à cette lettre interprétée dans notre sens accidentel et local! Comme si nous n'avions ni faculté de sympathie, ni sentiment de la beauté du caractère, ni admiration pour la force épanouie, pour la pleine et débordante vitalité!

Étudier de cette façon les mœurs, la conduite et la nature morale de l'homme est une erreur aussi manifeste que serait celle de s'attacher uniquement, dans l'étude du corps, à la structure de la colonne vertébrale et de la charpente osseuse. Le corps n'est pas seulement un squelette. Le caractère a bien d'autres éléments que la vertu ou le vice. Dans beaucoup de caractères où les qualités humaines les plus nobles et les plus rares semblaient avoir atteint leur plus haut développement, le côté moral était le moins intéressant à étudier. On en peut dire autant

de la justesse et de l'inexactitude spécifiques des opinions dans l'ordre intellectuel. Condamnons l'erreur ou l'immoralité quand la nature de notre critique appelle cette fonction particulière; mais pourquoi nous jeter dans l'éloge ou le blâme, dans le panégyrique ou la censure, quand il serait infiniment plus simple et plus agréable d'étudier et de jouir? L'imperfection du caractère est toujours pour la vie une déchéance regrettable; mais beaucoup d'exquises fleurs morales, bien des qualités intellectuelles gracieuses et fortes, peuvent croître encore dans ce champ dévasté!

Par ce rétrécissement de notre horizon, que d'espace à jamais perdu, quelle somme de richesses morales gaspillées, s'il est vrai que rien n'enrichit la nature comme une large sympathie et une faculté d'appréciation aux multiples nuances! Pour un homme comme Macaulay, par exemple, la critique n'était qu'un tribunal devant lequel les hommes étaient amenés pour être jugés sans appel, suivant une ou deux règles inflexibles; après quoi, on les envoyait rejoindre les brebis à droite ou les boucs à gauche. Son œuvre est le registre des sentences rendues, mais non le tableau des caractères humains dans toute leur plénitude et leur couleur; aussi voyons-nous qu'aujourd'hui déjà, sa rhétorique, malgré tout son éclat, cesse d'avoir prise sur les esprits. Placez en regard cette pénombre indistincte et morne où s'enfonce chaque jour plus avant son

essai sur Johnson et la vie intense, l'intérêt humain, la puissante émotion dramatique qui anime l'essai de Carlyle sur le même sujet. Carlyle sait aussi bien que Macaulay quelle chose aveugle et stupide était le torysme anglais il y a un siècle, mais il saisit et reproduit le caractère de l'homme : chose infiniment plus importante que les détails d'un credo politique. Même observation pour Burns. Il était ivrogne, libertin, prodigue et Carlyle réprouve autant ces vices que s'il avait écrit dix mille sermons pour les combattre ; mais il laisse fulminer le moraliste de la chaire ou du journal à qui les paroles ne coûtent guère, qui les trouve sans effort et les débite avec complaisance. Pour lui, s'étant assuré qu'il a mis la main sur une sincérité sans mélange, sur une originalité de vision vraiment hors ligne, sur une organisation humaine à part, il juge plus à propos de s'y arrêter et de lui rendre justice que d'accumuler les lieux communs pour bien démontrer que le vice est une chose vicieuse. Ceci nous fournit sans doute l'explication de ce fait qui mérite d'être remarqué : quoique Carlyle ait parlé d'un grand nombre d'hommes de toutes les nuances d'opinion et de caractère, qu'il en ait parlé avec son impétuosité de sentiment, sans rien dissimuler ni atténuer de sa pensée, il n'est pas une de ces appréciations, quelque différente que puisse être la nôtre, à dénoncer loyalement comme indécente, absurde ou futile. Parmi les auteurs de trente

volumes, combien en est-il dont nous puissions en dire autant?

Que ce tempérament de poète, appliqué à la critique, présente des dangers particuliers et réclame des sûretés spéciales, cela n'est que trop vrai. Et pourtant, même en reconnaissant les excès d'une telle méthode, nous lui pardonnerons beaucoup parce qu'elle réagit contre un système qui nous avait submergés sous le flot d'un cant bilieux et morose, et qui avait endurci, desséché les cœurs au souffle des déserts théologiques. Le point de vue est assez élevé et assez original pour nous permettre d'apercevoir chez tous les hommes un élément autre que le credo religieux, la profession sociale, les principes réduits en formules et qui se distingue absolument de tout cela ; qui, en réalité, dirige et vivifie ces principes religieux, professionnels ou sociaux, et d'une façon aussi marquée en subit à son tour l'influence. Cet élément, c'est le caractère, c'est ce qui constitue l'humanité de chaque homme. La chose la moins importante à considérer en Johnson est qu'il appartenait au parti tory, en Burns qu'il buvait trop et manquait de chasteté. Si nous découvrons dans la littérature contemporaine une tendance à s'élever à ce point de vue plus libéral, à regarder l'humanité de plus haut, il n'est point d'écrivain à qui nous en soyons plus redevables qu'à Carlyle. Le même principe qui a révélé la bravoure et la sain-

teté du puritanisme en a aussi hâté la dissolution, car il place le caractère sur le piédestal où le puritanisme avait placé le dogme.

L'autre qualité qui semble être une conséquence du fatalisme de Carlyle est moins bienfaisante que la première, étant donné un peuple comme le nôtre : c'est le manque de sympathie pour les masses. Il ne serait pas bien difficile de trouver des endroits où il parle des « millions de muets » avec une pitié noble et sincère, et le côté tragique de la destinée humaine, chaque fois qu'il le rencontre dans la vie individuelle, éveille chez lui un sentiment aussi profond et aussi simple que son expression est émue et délicate. Mais des passages détachés ne peuvent contre-balancer l'effet d'un corps compact de doctrine. La multitude se trouve placée entre la destinée et le héros ; un jouet pour l'une, une argile à modeler pour l'autre. *Chiens, voudriez-vous donc toujours vivre?* Telle est l'apostrophe que l'histoire — ou la légende — attribue à Frédéric, certain jour qu'un détachement de ses troupes hésitait devant une batterie qui vomissait le fer et la mort. Par ce mot, mesurez la valeur que Carlyle veut que nous accordions à l'existence du grand nombre. Nous savons à quelles brutalités a abouti ce mépris de la dignité humaine chez ceux qui n'étaient point des héros ; cette approbation donnée à la barbare répression d'une révolte barbare, qu'a vue la Jamaïque, ces indulgences inhumaines pour

l'esclavage, ces paroles de dédain et de colère pour « Beales et ses 50 000 brutes », contrastant avec certaines caressantes paroles à l'adresse de notre « digne » aristocratie et des femmes qui en font partie, « les plus aimables, les plus gracieuses des femmes ». Voilà où nous conduisent les vérités éternelles quand on les laisse grossir devant les yeux dans des proportions à ne plus permettre d'apercevoir ce point périssable, l'espèce humaine!

« On dirait qu'ils ont deviné, ces braves vieux Northmen », dit-il quelque part, « ce que la méditation a appris à tous les hommes de toutes les époques, que ce monde n'est en somme qu'une illusion, un accident, une apparence, mais rien de réel. Toutes les âmes fortes ont vu cela. » Oui, mais les âmes fortes, lorsqu'elles traitent pratiquement les questions sociales, feront bien de rejeter cette idée-là le plus loin d'elles qu'il leur sera possible et de se persuader que le monde n'est pas une illusion, que le bonheur et la souffrance ne sont pas de pures chimères, mais les plus sérieuses réalités qu'il nous soit donné de connaître. La différence entre la vertu et le vice, entre la sagesse et la folie, n'est que la différence de deux phénomènes; pourtant elle ne laisse pas d'être sensible. *Quelles ombres nous sommes et après quelles ombres nous courons!* s'écriait Burke en présence d'un événement tragique. Mais, bien que pénétré de cette vérité, il ne s'en montrait pas moins attentif, moins

minutieux, moins patient, moins systématique dans l'examen d'une politique ou la critique d'un impôt. Carlyle, au contraire, cherche dans la même idée matière à consolation en présence du désordre social, des difficultés et des menus problèmes qu'il n'a pas la patience d'aborder scientifiquement. Incapable de croire à une prompte rénovation, ni à l'avènement de la sagesse parmi les hommes, il s'arrête à l'irréalité de la vie et ferme son cœur contre ces générations sourdes aux seules leçons qui leur procureraient le calme. Si quelque faible voix s'élève pour protester en faveur des masses humaines, il lui répond, comme son héros prussien : *Ah! vous ne connaissez pas cette chienne de race!*

Il n'est point de passage plus fréquemment cité par Carlyle que le sublime :

> Nous ne sommes que l'étoffe
> Dont sont faits les rêves, et notre chétive existence
> Est bordée de toutes parts par le sommeil.

Si l'impression toujours présente de cette grave pensée, très émouvante et très apaisante à la fois, est une loi de puissance et d'élévation intellectuelle, elle présente pourtant un danger. Une impression de cette nature peut remplir l'âme d'un religieux sentiment de sa grandeur et de son néant; elle peut aussi, sur la pente du cynisme et de l'antinomisme, avoir comme dernier terme l'existence pour soi seul et au jour le jour. Elle peut être un hymne

saint et solennel résonnant haut et clair au-dessus des sentiers poudreux du labeur et du devoir, ou elle sera le chœur diabolique qui accompagne et anime l'action d'un drame d'égoïsme et de violence. A titre de réaction contre des doctrines religieuses qui pénétraient l'humanité d'un orgueil excessif de sa mission et l'individu de l'importance bouffie d'une créature ayant une âme à sauver ou à perdre, un cynisme, même comme celui de Byron, était salutaire et pardonnable en quelque sorte.

Mais enfin la question importante entre toutes que l'on se pose à propos d'un maître influent — de même que, chez une personne ordinaire, on observe la démarche et la conversation, — est et demeure celle-ci : dans quelle mesure a-t-il fortifié et élevé la dignité consciente et harmonieuse de l'humanité, éveillé chez l'homme et la femme un sens plus profond et plus effectif de la valeur des obligations et des innombrables développements possibles, non de leur petite vie particulière ou de telle autre, mais de la vie en général? A-t-il accru le respect que la race se doit à elle-même? Il n'est nullement nécessaire de se planter au centre d'une niaise béatitude, en se refusant à voir la faiblesse de l'homme, l'inanité de ses espérances, l'ironie de sa destinée, les instincts de satyre et de tigre qui dominent dans son être. Le rire occupe une large place dans la vie. Nous pouvons remarquer ces choses, montrer même que nous les

remarquons et pourtant les rejeter au second plan pour mettre en lumière ce qui a plus de droit à notre intérêt : les actes de générosité et de sacrifice et les dons sans nombre dont nous sommes redevables à l'union fraternelle des hommes et dont, seule, elle pouvait nous enrichir. Ainsi nous allumerons dans les cœurs qui ne sont pas devenus insensibles aux nobles impressions l'ardeur d'un zèle sympathique et la joie sereine de sentir se resserrer ce lien de solidarité qui rend « précieuse à l'homme l'âme de l'homme ».

Cette renaissance de l'énergie morale par le contact intellectuel avec la foule et par la méditation des destinées de l'humanité est le contre-pied de la méthode de Carlyle. Pour lui, il est bon de quitter la foule, de tomber aux pieds de l'individu, car c'est lui qui nous sauvera. Le héros victorieux est le vrai Paraclet. « Rien qui puisse délivrer l'homme, au moins pour quelques instants, de ses misérables entraves, sinon la véritable admiration. » Telle est la moelle de la doctrine de Carlyle. L'humanité entière peine, se démène, travaille, bataille, agissant, souffrant sous le soleil mille choses incroyables, inouïes, afin que, comme l'aloès, une fois en cent ans elle puisse produire une fleur. C'est le héros, qu'un siècle offre à un autre siècle et que les sages vénèrent. Le temps et la nature distillent, à époques lointaines, avec la lie et l'écume de la vulgaire humanité, un caractère prodigieux, d'une

essence puissante, régénératrice, presque miraculeuse. Ce caractère-là, l'homme qui connaît son bien véritable l'honore dans son cœur comme une chose sacrée, un élixir de vie morale. Le grand homme est « la lumière qui illumine, qui a illuminé les ténèbres du monde, une source jaillissante de lumière aux rayons de laquelle toutes les âmes sont réjouies ». Nous ne voyons là qu'une autre forme donnée aux conceptions anthropomorphiques de la divinité. La divinité du hiérophante ordinaire est dotée, par l'imagination des adorateurs, des vertus humaines les plus hautes qu'ils puissent concevoir et c'est là le mécanisme auto-moteur au moyen duquel le culte fortifie et ravive ce qu'il y a de meilleur en l'homme. Carlyle agit d'autre sorte ou du moins il pousse le procédé un degré plus avant : il rend au grand homme les attributs dont on avait paré des êtres supérieurs à notre espèce; puis il nous charge d'entretenir la lampe du dévouement devant l'autel des chefs héroïques de l'humanité. Dans cette maison-là, il y a plusieurs demeures; c'est le sanctuaire bruyant d'un polythéisme vagabond. Mais chaque autel est individuel et distinct, et l'influence de cet isolement sur les instincts égoïstes des adorateurs n'a été que trop manifeste. Il est louable de bâtir des temples aux grands noms qui rappellent les transfigurations caractéristiques de l'humanité; mais pour donner plus de vigueur à la volonté et de véritable sainteté au sens moral, il

est encore préférable de porter toujours en soi la tradition, non écrite mais vivante, de l'effort inconscient et muet de millions et de millions d'âmes qu'un souffle léger emporte comme une nuée de feuilles flétries, mais qui sans cesse accumulent les éléments de perfection dans l'homme et recommencent l'éternel combat.

Carlyle a écrit, il est vrai, que chaque génération est indissolublement liée à une autre génération; que « nous héritons non seulement la vie, mais tout l'attirail et les formes extérieures de la vie; travaillant, parlant et même pensant et sentant, de la façon qui nous a été transmise par nos pères et nos ancêtres reculés depuis l'origine des temps »; qu'enfin « l'humanité est un tout vivant indivisible ». Mais, de même que « la communion littérale des saints » qui suit immédiatement, comme corollaire, cette idée demeure une suggestion isolée et ne fait pas partie intégrante du corps de doctrine de l'auteur. Elle ne compense pas le manque général de foi dans la vertu perfectible des masses, ni le ton continuel de cynisme humoristique sur lequel tout le monde est traité, sauf une petite troupe, qui est le sel de la terre. L'homme, pour Carlyle comme pour le théologien calviniste, est un être déchu et dépravé à qui presque tout espoir est refusé; il n'en reste que pour quelques élus. Ce qui peut arriver de mieux à la pauvre créature, c'est d'être parfaitement dressée. En d'autres termes, la

société prise en bloc ne progresse pas et les conditions qui ont présidé à la formation et au développement primitifs de la communauté sociale garderont leur caractère de nécessité jusqu'au son de la trompette du dernier jugement. N'y avait-il pas un sens profond et de haute portée dans ce conseil d'apparence si simple et en réalité si fécond, donné par Gœthe : « Si vous voulez améliorer un homme, vous ferez bien de lui laisser croire que vous le tenez déjà pour ce que vous voudriez qu'il fût ». L'axiome *Noblesse oblige* est une loi qui se fait obéir de tous les hommes, bien qu'elle ne soit écrite nulle part, et chez tous les hommes son appel peut trouver de l'écho. Mais Carlyle n'en prend nul souci.

Toute modification de la société est le résultat d'une lente croissance, et l'impatience fiévreuse qui veut en hâter la venue par les moyens sommaires de la force des armes ou d'une législation autoritaire ne pourra atteindre qu'un bien passager et superficiel. Il est facile de faire la solitude et de l'appeler la paix, de faire peser sur un peuple un talon de fer et de dire que l'ordre règne. Mais lisez l'Essai de Carlyle sur le D[r] Francia, puis étudiez l'histoire du Paraguay pendant ces dernières années, considérez ce que rapportent les journaux de la situation actuelle de ce pays. « Il se peut », nous dit-on dans ce morceau curieux, « que les bienfaits qu'on lui doit soient encore loin d'avoir pro-

duit tout leur effet, et même ne soient pas encore pleinement visibles. Qui sait si, dans les siècles à venir, les peuples du Paraguay ne se tourneront pas vers l'homme de fer, vers leur maigre Francia, ramenés, comme il arrive souvent en pareil cas, à la seule mémoire vraiment pure, et s'ils ne méditeront pas sur ses principes? » Qui sait, en effet?... Tout cela est possible, à une condition pourtant : c'est que l'homme de fer, le maigre Francia, dans sa passion pour l'ordre et l'autorité, n'ait pas étouffé la vie même de la nation. Quand il s'agit de la croissance organique, la patience est la suprême loi; et quand l'organisme en croissance est une société humaine, le principe qui domine tout le reste est, sous une forme ou sous une autre, le sentiment de la valeur de l'humanité. C'est l'adhésion à ce principe qui distingue la puissance du vrai héros, dont Cromwell est un type, d'une domination arbitraire, enthousiaste de l'ordre matériel, comme celle de Frédéric. Pourtant en plus d'un passage, Carlyle admet le principe fondamental de la démocratie. « Il est curieux de considérer aujourd'hui », dit-il quelque part, « avec quelle obstination farouche, infatigable, la pauvre nation anglaise, poussée par ses instincts, s'y cramponnait (à la guerre d'Espagne du temps de Walpole, dans l'affaire de l'oreille de Jenkins); elle ne voulait pas en démordre, comme si elle avait flairé et vu. C'est que les instincts des créatures simples et innocentes (que les étourdis

accusent de stupidité) ont parfois le don de prophétie et jaillissent des sources les plus profondes de la vie universelle. » Si l'auteur avait développé son idée jusqu'au bout et en avait appliqué les conclusions à l'histoire et à la politique, combien son œuvre eût été différente !

Une critique au sujet de Carlyle ou de quelque autre historien doué de la faculté spéculative serait à tous égards incomplète si elle passait sous silence sa façon d'envisager l'écroulement du vieil édifice européen, les phénomènes qui l'ont accompagné, le sens qu'il y faut attacher. L'historien est guidé jusqu'à un certain point, dans son évaluation des forces qui ont contribué à la destruction du passé, par ses prévisions sur la reconstruction sociale qui doit suivre. Comme Comte, lorsqu'il cherchait sur quoi rebâtir la société temporelle, Carlyle retourne à quelque chose d'analogue aux formes de la féodalité pour leur emprunter le modèle de son organisation industrielle de l'avenir, mais dans l'ordre spirituel il a une aversion profonde pour tout ce qui tendrait à faire revivre les anciennes formes ecclésiastiques sans le concours des vieilles idées théologiques, ce qui est la pierre angulaire de l'édifice de Comte. Quant à savoir si le genre humain a gagné ou perdu à la Révolution française, Carlyle ne donne nulle part une réponse nette à cette question. Ici plus que partout ailleurs

il s'en tient à sa méthode ordinaire : un tableau des faits traversé par un courant de dramatique ironie. Aucun écrivain n'a plus vivement conscience de l'importance énorme de ce mouvement pour l'Europe entière, mais pas un mot ne nous apprend si nous avons plus de raisons de bénir que de détester un événement qui est venu interrompre, pour la retarder ensuite ou l'accélérer, la transformation de l'Occident, d'un état de guerre, de subordination sociale compliquée, de privilèges religieux, d'administration aristocratique, en un état d'activité pacifique, de justice internationale, d'égalité sociale, de tolérance religieuse. Que tout cela se préparait avant 1789, c'est un fait indéniable. Ce qui se passa entre 1789 et 1793 nous a-t-il réellement rapproché de l'établissement définitif du nouvel ordre de choses? Les hommes ne furent-ils pas plutôt violemment jetés hors de la voie véritable par un courant qui ne s'attacha exclusivement qu'aux droits abstraits, qui traita les hommes, leurs idées et leurs habitudes, comme s'ils pouvaient être pliés tout d'un coup aux fantaisies d'un gouvernement quelconque et qui, par ses procédés violents et inconsidérés, fit de ceux qui auraient pu être les amis de l'ordre, les ennemis jurés du progrès? Beaucoup de républicains éclairés et honnêtes pensent, au fond du cœur, que la dernière hypothèse est celle qui s'accorde le mieux avec les événements. Carlyle n'a même pas l'air d'entendre la question.

Il tire bien une leçon de morale générale de la Révolution française et, d'une voix tonnante, avertit tous ceux qui y sont intéressés, depuis le roi jusqu'au rustre, que l'imposture doit avoir une fin. Mais si nous voulons qu'on nous définisse et qu'on nous mesure l'état de dissolution où la Révolution a jeté tout l'Occident, la signification politique de cette grande crise à part de son sens moral ou de son importance dramatique, nous cherchons en vain et ne trouvons pas un mot sur ce sujet; on paraît même ne pas se douter qu'un pareil mot fût nécessaire.

A la vérité, pour Carlyle la Révolution ne commence pas en 1789, mais en 1741; non avec la chute de la Bastille, mais avec la bataille de Mollwitz. Cette victoire de Frédéric fut le premier signe qui apprit au monde « que vraiment une heure nouvelle avait sonné à l'horloge du temps, qu'une nouvelle époque était née. L'Europe assoupie pourrissait au milieu de son pédantisme aveugle, de ses hypocrisies indolentes, conscientes ou inconscientes : mais un homme avait paru qui saurait bien la secouer un peu, la faire sortir des stupides mensonges où elle se blottissait, la dépouiller de ses voiles ignominieux et lui déclarer hautement qu'il y a encore une vérité dans les choses qui sont, et un mensonge dans les choses qui ne sont pas », et ainsi de suite sur le ton que l'on connaît. Il est impossible de méconnaître la

suprême importance du bouleversement violent de l'Europe qui suivit la mort de l'empereur Charles VI, et sous bien des rapports, 1740 est une date aussi importante dans l'histoire des peuples occidentaux que 1789. La plupart d'entre nous trouveront sans doute que cette époque est plutôt importante pour ce qu'elle a détruit que pour ce qu'elle a créé et pour ce caractère de rénovation morale qu'on découvre dans le mouvement de 1789. L'Empire était frappé au cœur; la France affaiblie, appauvrie, humiliée; l'Espagne définitivement rejetée du nombre des éléments dirigeants de l'équilibre européen. Chose plus grave encore, les vieilles notions sur lesquelles reposaient les principes du droit public international avaient perdu jusqu'à leur sainteté nominale. La politique de l'Europe entière était dans une confusion qu'on n'avait pas connue depuis la mort de Charlemagne. Le partage de la Pologne fut la révélation la plus saisissante que cette confusion était arrivée à son comble, et si un homme politique doit entre tous être particulièrement loué ou blâmé pour avoir ébranlé la machine, cet homme est Frédéric II de Prusse. Mais — Carlyle en était convaincu — il y avait à tout ceci également un côté régénérateur et hautement moral. Le vieux monde tombait pièce à pièce, parce qu'intérieurement il était pourri. L'évangile du nouveau était que le gouvernement des hommes et des États réclamait, plus que nulle autre chose, une clair-

voyance ouverte à tous les faits et à toutes les réalités; que là plus que partout ailleurs il fallait donner les outils à qui savait s'en servir; qu'un gouvernement ne marche jamais tout seul, mais qu'il exige, plus qu'aucune autre affaire au monde, de l'habileté, de la patience, de l'énergie, une fermeté et une ténacité inébranlables et, de plus, toujours présente à l'esprit, cette conviction pratique, de toutes la plus indispensable et pourtant la plus rare : à savoir que l'effet est la conséquence inévitable de la cause. C'était là une révolution à n'en point douter. La Révolution française en fut, dans une certaine mesure, le complément, comme le dit Carlyle lui-même en un passage où il veut croire à la fois à la Révolution française et à Frédéric, où il déclare « que la royauté réelle est éternellement indispensable et la destruction de la fausse royauté (une besogne terrible à accomplir!) l'est parfois aussi ». Il est étrange qu'un observateur qui a pu remarquer le côté positif de la dislocation de l'Europe amenée par Frédéric en 1740 ne se soit pas aperçu également qu'il y avait un côté positif à la dislocation de la monarchie française cinquante ans plus tard et qu'alors, indépendamment des coups portés à la fausse royauté, une impulsion décisive était donnée à ces idées de moralité et de justice dans le gouvernement sur lesquelles seulement la royauté réelle, quelle qu'en soit la forme, peut être assise.

Au sujet de l'autre élément de dissolution du vieil état de choses, la ruine des anciennes formes spirituelles, Carlyle s'exprime sans détours. Les philosophes ont agité la question de savoir jusqu'à quel point la Réforme, comme la Révolution française, avait réellement contribué au progrès durable de la civilisation européenne. N'eût-il pas été préférable, si cela avait été possible, que la vieille croyance se désagrégeât graduellement, suivant la marche de la nature, et que la croyance nouvelle sortît, graduellement et normalement aussi, du terrain fertilisé par les convictions mortes et désorganisées, sans amener une de ces violentes explosions qui remuèrent les passions les plus intimes des hommes et leur donnèrent un intérêt sinistre à embrasser l'une ou l'autre des sectes rivales dans sa forme la plus extrême, la plus exclusive, la plus intolérante? Carlyle ne soupçonne pas le problème, ou, s'il le soupçonne, il saute pardessus à pieds joints. Tout le monde se rappelle le passage curieux où il soutient que la question du protestantisme ou du non-protestantisme se résout en celle-ci : « Y a-t-il quelque noblesse en vous, ô nation, ou n'y a-t-il rien? » et que, par la suite, le sort des nations dépendit de ce qu'elles avaient ou non accepté quand elle se présenta cette forme que le XVI^e siècle a donnée à la vérité.

La France, par exemple, nous offre un exemple remarquable de ce qui arriva aux peuples qui refu-

sèrent la Réforme. « La France trouva bon de massacrer le protestantisme et de l'anéantir dans la nuit de la Saint-Barthélemy 1572. L'appariteur céleste de la chancellerie divine, ou, pour mieux dire, le Génie du Fait et de la Vérité avait lancé son mandat d'amener; le mandat fut lu et l'on y répondit de cette façon. » Examinons ceci de plus près. Une série complexe de faits historiques ne s'emboîte pas d'ordinaire aussi exactement dans une formule morale. La vérité est que les inquiétudes et les dangers du parti catholique en France s'accrurent après la Saint-Barthélemy dont l'horreur dramatique a fait exagérer énormément l'importance historique. Le parti protestant, au contraire, demeura plein de vie et le nombre de ses adhérents alla croissant jusqu'à l'édit de Nantes. Il est absolument déraisonnable de dire qu'il parut bon à la France d'anéantir le protestantisme en une nuit, quand nous voyons, vingt-six ans plus tard, la portée considérable des stipulations de l'édit de Nantes. « Par cet édit », nous rapporte un historien, « les protestants français, qui représentaient peut-être un dixième de la population totale, deux millions sur vingt, obtinrent la liberté de conscience absolue; l'exercice public du culte dans 3500 châteaux ainsi que dans un certain nombre de maisons désignées par province; une dotation annuelle de l'État équivalant à un demi-million de francs; les droits civils de tous

points égaux à ceux des catholiques; l'admission dans les collèges publics, dans les hôpitaux, etc.; l'éligibilité à tous les emplois officiels. » Ce fut de cette façon et non par le massacre que la France répondit au Génie de Fait et de Vérité. D'autre part, l'Angleterre accepta le protestantisme, et moins que personne Carlyle ne pourra, après ses mémorables philippiques dans le *Niagara*, se dire convaincu que les conséquences en ont été particulièrement favorables pour elle.

La fameuse diatribe contre le jésuitisme dans les *Latter-Days pamphlets*, l'un des morceaux les plus franchement grossiers et envenimés qu'aient produits notre langue, tombe lourdement dans la même erreur. Elle est manifestement injuste, car elle regarde comme avéré que Loyola et tous les jésuites se rendaient sciemment et volontairement coupables d'imposture et de fraude, qu'ils embrassaient en pleine connaissance de cause la doctrine de Belzébuth, et résolument, la propageaient. Autre chose est de juger un système arrivé à son état final de corruption, autre chose d'apprécier la valeur et le véritable but de ses premiers fondateurs. Autre chose est d'estimer l'intention et la sincérité d'un mouvement à l'époque où il a d'abord remué les cœurs, autre chose de passer sur lui condamnation aux jours où la dégradation l'a atteint. Le misérable état où a pu tomber parfois le jésuitisme est une raison bien insuffisante pour

diffamer ou maudire ceux qui, au cours des siècles passés, trouvèrent dans les prescriptions, la discipline et les visées de ce système, une expression qui répondait à leurs rêves désintéressés de perfectionnement social. Il serait puéril de dire que la décadence ultérieure est la preuve de l'existence d'un principe essentiel de corruption dès l'origine, car nous voyons jusqu'ici à coup sûr, et sans doute l'avenir confirmera le fait, les courants les plus féconds et les conceptions sociales les plus efficaces n'avoir que des effets temporaires. La certitude de la dissolution finale n'anéantit pas la force et la beauté de la vie physique, et la corruption de la méthode et des idées jésuitiques n'est pas une flétrissure pour ceux qui jadis y cherchèrent un appui, pas plus que le cant et le formalisme qui accompagnent la dégénérescence d'une foi autrefois active, telle que le monachisme ou le calvinisme, ne prouvent que Calvin, saint Benoît ou saint Bernard fussent des hypocrites ou des sots. Mais pour s'élever à ce point de vue rationnel il ne faut jamais admettre que les hommes, génération après génération, puissent être conduits par un mensonge ou par une infamie, « par une lumière de l'enfer » telle que l'aurait toujours été le jésuitisme suivant la description de Carlyle. La nature humaine ne se laisse pas si longtemps mener par des idées fausses et si certains exemples semblent prouver le contraire, soyons sûrs que les idées qui poussent ou

attirent les générations successives vers l'esprit de sacrifice et vers le souci des intérêts sociaux doivent contenir d'autres éléments qu'un pur mensonge.

Peut-être convient-il de se rappeler que Carlyle, en fait, est un prophète, qu'il a sa foi à lui et qu'il porte à la secte religieuse opposée une haine de théologien. En dépit de sa passion pour l'ordre, il ne peut comprendre le point de vue politique. Les tentatives qu'en des temps troublés des hommes de bien ont faites pour restaurer le passé, afin de ramener des méthodes, un système spirituel ancien parce que l'humanité y avait autrefois trouvé et y pouvait peut-être trouver encore un abri provisoire en attendant des jours meilleurs, ce sont là des phénomènes qu'il ne peut considérer avec calme ni patience. Le grand réactionnaire est un type qui échappe complètement à sa compréhension. Qu'un réactionnaire puisse être grand, qu'il puisse aimer la vertu et la vérité, et contribuer en quelque manière au bonheur des hommes, Carlyle n'en veut rien croire. En un mot, c'est un prophète non un philosophe, et il est inutile d'aller lui demander des lumières pour la solution des problèmes philosophiques. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne puisse nous être d'un grand secours dans ces problèmes beaucoup plus importants qui concernent la direction de notre vie.

EMERSON

Il ne faut pas qu'un grand interprète de la vie ait lui-même besoin d'interprétation, du moins auprès de ses contemporains. Plus tard, lorsque le temps a produit des formes nouvelles dans le domaine intellectuel et social, le critique fait œuvre utile en assignant à un poète ou à un penseur sa véritable place et en sauvant de l'oubli les idées et les points de vue qui méritent d'être conservés. Ce n'est pas une interprétation de ce genre que peut réclamer Emerson. Son œuvre n'est pas un palimpseste, « le testament olographe du prophète, déshonoré par le grattage et l'écriture d'un moine ». Tout ce qu'il a écrit est encore frais, aisé à déchiffrer et en pleine conformité avec les idées et le langage de ce temps ; ceux qui ne peuvent le comprendre sans une glose ou un commentaire ne sont vraiment pas faits pour profiter de ses leçons. Aucun genre littéraire n'est

plus vain qu'une soi-disant critique qui étouffe un texte fécond sous un sermon stérile. Pour notre époque du moins, Emerson n'aura de meilleur commentateur que lui-même.

Il n'est pas non plus dans le cas de ceux que le monde a méconnus et qu'il est, dès lors, du devoir du critique de faire connaître et apprécier. Il est trop tôt pour dire quelle niche spéciale lui réserve la postérité dans la galerie des maîtres qui ont instruit la race humaine; il suffit que notre temps déjà l'ait regardé comme un sage et comme un guide qui, appelé à exercer sa pensée dans les hautes régions et à la diriger vers de nobles buts, n'a pas été inférieur à sa vocation, a marché d'un pas ferme à la recherche loyale de la vérité sans proposer de système, sans fonder d'école, sans se préoccuper outre mesure des applications; qui a vécu la vie de l'esprit et fait naître en d'autres hommes une énergique aspiration vers la véritable autonomie morale. Tout cela est généralement admis et entendu, et le critique peut aujourd'hui laisser le public trouver sa voie vers la doctrine d'Emerson sans lui proposer son aide. Hier encore, Emerson marchait à nos côtés, vivait parmi nous, et pourtant il est déjà l'un de ces rares privilégiés que le lecteur n'approche qu'avec un sentiment de calme respect et dont le nom est environné d'une atmosphère de piété.

Il ne serait donc pas bien à propos d'emprunter, pour l'appliquer à Emerson, une étiquette aux

manuels de philosophie. Est-il le prince de l'école transcendantale ou celui de l'école idéaliste ? Devrons-nous, pour découvrir la source de ses idées, remonter à Kant ou à Jacobi, à Fichte ou à Schelling? Quelle position occupe-t-il par rapport à Parménide et à Zénon, à l'égothéisme des Sufis ou à la doctrine mégarique ? Faudra-t-il le mettre sur le rayon des stoïciens ou sur celui des mystiques, des quiétistes ou des panthéistes et des déterministes ? Si la vie n'était pas si courte, il serait intéressant de rechercher les affinités d'Emerson avec les écoles philosophiques, de rassembler et de déduire ses solutions aux problèmes éternels de la psychologie et de la métaphysique; d'en composer un ensemble d'idées homogènes et raisonnées sur la connaissance et les facultés de l'entendement, sur l'expérience et le sens intime, sur la vérité et la nécessité, l'absolu et le relatif. Mais une telle enquête ne ferait que nous écarter de ce qui est essentiel et de ce qui est vraiment vivant dans la pensée et l'enseignement d'Emerson. En philosophie pure, Emerson n'a fait aucun apport personnel, mais il a reçu de Kant, à travers Coleridge, vraisemblablement sans un examen approfondi de la doctrine adverse, la théorie intuitive *a priori* et réaliste des sources de la connaissance et des objets qui sont du domaine de cette connaissance. Ce fut son point de départ, et, dans sa propre sphère intellectuelle, on ne peut pas dire qu'il ait été plus

avant. Son action se borna à éclairer ces doctrines des rayons de l'imagination morale et poétique. On l'a dit avec raison : quoique le transcendantalisme d'Emerson ait généralement reçu le nom de philosophie, il serait plus juste de le considérer comme un évangile. Mais, avant d'insister davantage sur ce point, jetons un regard sur l'histoire de sa vie qui est, on peut l'affirmer en toute vérité, la plus pure, la plus simple et la plus harmonieuse que nous offrent les annales des hommes illustres.

I

Ralph Waldo Emerson naquit à Boston le 25 mai 1803. Sa famille était de souche anglaise, ancienne et honorable. Ses ancêtres étaient venus partie du Cheshire et du Bedfordshire, partie de Durham et d'York, cent soixante-dix ans auparavant. Pendant sept ou huit générations en ligne directe et ininterrompue, ils avaient été, non sans éclat, prédicateurs ou théologiens de l'Église puritaine de la Nouvelle-Angleterre. Son second nom entra dans la famille avec Rebecca Waldo, qu'un certain Edward Emerson avait épousée, vers la fin du XVII[e] siècle, et dont la famille avait fui les vallées vaudoises pour échapper à ce massacre des saints, sur lequel Milton appelait la vengeance du ciel.

Ainsi donc tous les éléments qui firent d'Emerson ce qu'il fut ont leur source non seulement dans le protestantisme, mais parmi « les protestants du protestantisme ». Alors qu'on nous affirme que le puritanisme enfermait impitoyablement l'intelligence de ses adeptes dans un cachot sombre et étroit, il est juste de remarquer que le génie d'Emerson, ce génie si gai, si ouvert, si lucide et d'une compréhension si large, a poussé, a mûri sur un arbre généalogique que vivifia, à toutes les périodes de sa croissance, la sève puritaine.

La mère d'Emerson, peu d'années après sa naissance, resta veuve avec des ressources très modestes, et l'enfant connut l'éducation de la frugalité, si salutaire à la jeunesse. Quand le moment fut arrivé, on l'envoya à Harvard. Lorsque Clough, à la génération suivante, visita l'Amérique, les études de ce collège ne semblent pas lui avoir laissé une impression très favorable. « On leur enseigne le français, l'allemand, l'histoire, et beaucoup plus de matières qu'en Angleterre, mais le tout d'une façon imparfaite. » Clough en jugeait par comparaison avec Rugby et avec Balliol [1], et la méthode qu'il déclare imparfaite a pourtant ses mérites. L'étudiant Américain n'apparaissait pas à son avantage dans un programme d'éducation qui devait sembler un peu barbare auprès des savantes traditions qui, à ce

1. Rugby est une des grandes écoles publiques et Balliol un des collèges d'Oxford.

moment même (1820), recommençaient à fleurir entre les vieux murs gris des *quadrangles* d'Oxford. En revanche, l'éducation d'Harvard semait dans l'esprit moins de ces germes superflus qui n'y sont jetés, semble-t-il, que pour être aussitôt arrachés avec infiniment de trouble et d'efforts.

Ses études achevées, Emerson se prépara aux fonctions de la chaire, et en 1826 et 1827 il fit des prédications en divers endroits. Deux ans après, il recevait les ordres et se voyait chargé de l'importante église unitaire de Boston. Mais bientôt les formes extérieures du culte, comparativement assez simples, pourtant, dans la communauté unitaire, lui devinrent une contrainte au-dessus de ses forces. Il sentit qu'il ne pouvait plus longtemps accepter le service de la communion tel qu'il est compris d'ordinaire, même dans son interprétation la moins sacramentelle. Pour lui, le rite était purement spirituel, dans son origine comme dans sa signification, et ne devait tout au plus être conservé qu'à titre de commémoration. « Le monde entier, disait-il, a connu une infinité d'idoles, de prescriptions et de cérémonies jusqu'à ce qu'il eût plu au Dieu tout-puissant de choisir un homme et de l'envoyer vers les autres hommes pour leur apprendre à l'adorer dans leur cœur; pour leur dire que la seule vie pieuse est celle qui est absolument pure; que les sacrifices ne sont que fumée, les cérémonies rien que des ombres vaines. Cet homme a vécu et est

mort fidèle à sa mission. Et aujourd'hui, ayant sous les yeux sa vie sainte et sa parole bénie, des chrétiens viendront prétendre que c'est une obligation essentielle, un devoir strict et impératif d'honorer sa mémoire en accomplissant certaines formes déterminées, que ces formes soient ou non d'accord avec leur raison!... N'est-ce pas là rendre stérile le don de Dieu? N'est-ce pas là faire oublier aux hommes que nous avons des devoirs et non des cérémonies à accomplir, la justice et l'amour à pratiquer et non des formules à répéter? »

Il était disposé à continuer l'exercice du culte après cette déclaration, à condition d'être dispensé de prendre sa part du pain et du vin. La congrégation aurait volontiers conservé le ministre à qui son admirable pureté d'âme avait attiré plus de sympathies que son hérésie ne lui en avait aliénées. Mais la nouveauté était trop hardie et Emerson dut résigner sa charge (1832). Pendant cinq ou six ans encore, il fit quelques prédications et plus d'une congrégation eût désiré l'avoir à sa tête. Mais des doutes sur l'efficacité des prières en commun commençaient à germer dans son esprit. Il se demandait si un intermédiaire a le droit d'offrir une prière collective au nom d'une congrégation assemblée. N'était-ce pas, comme le service de la communion, une pratique tendant à engourdir l'initiative spirituelle? Sous l'influence de ces scrupules et d'autres semblables, il cessa toute prédication (1838) et dit à

ses amis que, désormais, sa chaire serait l'estrade du conférencier. « Je ne vois pas », disait-il, « pourquoi, de tous les organes de l'idée, la conférence ne serait pas le plus flexible, le plus neuf, et, partant. le plus populaire, puisqu'il permet de dire ce qu'on pense sans craindre les entraves de la proscription. La chaire, à notre époque, ne peut plus rendre qu'un son assourdi, incertain; la foi de ceux qui l'occupent, quand ce sont des hommes de génie, peut différer de celle des fidèles, au point de troubler la conscience de l'orateur qui s'aperçoit de l'importance que lui confère le seul fait de parler de haut à la foule. » L'introduction des conférences n'était rien moins qu'une révolution : elle a eu sur la civilisation américaine des conséquences multiples. Parmi les moins heureuses (Emerson est ici complètement hors de cause), nous citerons l'emploi du langage de la chaire dans des sujets où l'on eût préféré ne pas le rencontrer.

L'année même où il quitta l'église de Boston, Emerson avait perdu sa jeune femme. Nous pouvons présumer qu'il traversa cette épreuve avec fermeté; pourtant sa santé s'altéra et au printemps de 1833 il partit pour l'Europe. On lui a reproché plus tard d'avoir émis un aphorisme légèrement moqueur au sujet des voyages. « Il y a », disait-il, « trois désirs que rien ne peut satisfaire : celui du riche qui veut quelque chose de plus, celui du malade qui veut quelque chose d'autre, et celui du

voyageur qui dit : n'importe où plutôt qu'ici! » Il prétendait que, chez ses compatriotes, l'impossibilité de tenir en place prouvait un manque d'équilibre moral. Ils sont infatués de l'Italie, « ce bibelot rococo ». Comme si ce qui est vrai quelque part n'était pas vrai partout, et comme si un homme, où qu'il allât, pouvait trouver plus de beauté et d'idéal qu'il n'en porte en lui-même! Ces boutades et d'autres encore, nous aurons l'occasion de le remarquer, furent lancées par Emerson en manière de réaction et de protestation contre la mobilité d'âme qu'il observait autour de lui. « Ici ou nulle part », disait Gœthe à l'encontre de ces Européens inquiets, troublés par le vague attrait de l'Occident, « ici ou nulle part est ton Amérique. » Quant à l'utilité des voyages entrepris dans un but déterminé, Emerson l'admettait comme tout le monde. Toutes les existences ont un solstice, un moment où les astres demeurent immobiles à leur firmament intérieur. Alors doit intervenir une force étrangère, une diversion, un changement : sinon c'est l'arrêt définitif, la stagnation. En pareil cas, le voyage est un des remèdes à prescrire, peut-être le meilleur. Emerson en fit l'épreuve en 1833. Mais de ce voyage et des deux autres qui l'amenèrent en Europe on ne composerait pas une Odyssée. Quand on pressait Voltaire de visiter Rome, il déclarait qu'un livre anglais nouveau et hardi lui plairait autrement que toutes les magnificences des amphithéâtres et des arcs de triomphe.

Emerson, pour sa part, semble plus préoccupé de rendre visite aux grands écrivains que d'admirer les paysages ou les monuments. « Moi qui ai fait mes délices de leurs œuvres dans mon cabinet, je n'irais pas voir les auteurs en chair et en os, les remercier et échanger avec eux quelques idées! » Les deux Anglais à qui il devait le plus étaient Coleridge et Wordsworth ; mais il y avait un écrivain plus jeune, son aîné, à lui-même, d'environ huit ans, qui avait éveillé chez lui un ardent intérêt ; c'était Carlyle. Il fut assez heureux pour s'entretenir avec tous trois, et il nous a raconté l'impression que produisirent sur lui ces hommes illustres, chacun à leur façon et à des degrés différents. Ce fut Carlyle qui le frappa le plus. « Bien des fois, sur mer, tandis que je retournais au pays, je me rappelais avec joie le sort enviable de mon philosophe solitaire, hanté de visions plus que divines, dans sa retraite austère et bénie. » Carlyle, avec non moins de chaleur, déclare que, parmi les visiteurs de son ermitage du Nithsdale dont il a gardé souvenir, « tous aujourd'hui semblables à des fantômes, apportant avec eux les brises d'en haut ou les orages d'en bas, il n'en est pas un qui appartînt plus manifestement aux sphères supérieures que ce jeune homme, si pur, si calme, avec tant de bonté et de douceur! Et puis, comme une apparition, si vite évanoui dans le vague de l'azur!... »

Aucun événement d'ordre extérieur dans la vie

d'Emerson. Jamais on ne vit existence plus simple, d'une unité plus parfaite, ni plus exempte de ces crises troublantes qui laissent aux hommes des cicatrices. En 1834, il s'établit à Concord, l'ancienne patrie de ses ancêtres, alors déjà plus de deux fois séculaire. « Concord est très nu d'aspect », écrivait Clough qui y fit un court séjour en 1852, « comme, du reste, le pays en général ; c'est une sorte de petit village dont les maisons sont presque toutes en bois, peintes en blanc, avec des jalousies vertes ; il y a aussi deux blanches églises en bois. On y voit quelques ormes américains, qui se rapprochent du saule pleureur, quelques sycomores ou platanes ; mais l'essence la plus commune est le pin, blanc ou jaune ; cet arbre chétif croît sur les petites buttes ou dans les prairies marécageuses qui les entourent et qui sont en ce moment roussies par l'automne. Un petit ruisseau court se jeter dans la rivière Concord. » Ce ruisseau arrosait les quelques acres qui environnaient la première demeure, très modeste, d'Emerson.

« Tout, dans l'aspect extérieur de la maison », dit un de ses visiteurs, « évoque l'idée du confort et de l'hospitalité d'autrefois. A l'intérieur, l'odeur du passé est encore plus pénétrante. Les vieilles peintures vous regardent du haut de leur cadre. Dans l'antique service blanc et bleu on sert un dîner très simple. Le vieux mobilier vous parle des générations disparues. A droite en entrant est la biblio-

thèque de Mr Emerson, grande pièce carrée, simplement meublée, mais égayée par des tableaux et par le clair soleil. Les modestes rayons qui tapissent les murs sont bien garnis de livres. Point de couvertures élégantes ni de riches reliures ; chaque volume semble avoir honnêtement vieilli dans un constant usage. Le cabinet de travail de Mr Emerson est une chambre tranquille au premier étage de la maison. »

Le sort ne lui épargna pas les épreuves qui sont notre commun partage. Sa première femme mourut après trois courtes années de bonheur. Il perdit un petit garçon qui était la lumière de ses yeux. Mais d'autres lui étaient nés, et dans toutes les circonstances de la vie familiale il se montra, à tous égards, le meilleur des hommes comme il en fut un des plus aimés. Il se représenta longtemps la vie de Carlyle à Craigenputtock comme l'idéal pour le philosophe, mais celle qu'il choisit fut bien plus sage et plus heureuse : « ni dans le plein du monde et de ses affaires, ni tout à fait hors du monde ».

« Outre ma maison », écrivait-il à Carlyle en 1838, « je possède, je crois, 22 000 dollars rapportant, année courante, un intérêt de 6 pour 100. Je n'ai d'autre dîme ni prébende que le produit de mes conférences d'hiver qui, l'an dernier, s'est élevé à 800 dollars. Eh bien, avec ce revenu, chez moi je suis riche. Je reste au logis ou je sors à ma guise ; je suis nourri, chauffé ; j'ai des loisirs, des livres,

des amis. Hors de chez moi, je ne suis plus riche du tout. Je n'ai jamais un dollar à dépenser pour une fantaisie. Aucun homme sage, je pense, ne fut jamais riche, si *riche* veut dire *libre de dépenser*, car la multitude des désirs est immense; comment donc serais-je riche, moi qui ne suis pas un sage? Chez moi je suis riche, riche à faire vivre dix frères. Ma femme Lydie — je l'appelle Asie — est le christianisme incarné; elle retient ma philosophie sur la pente de l'antinomisme. Ma mère est la plus blanche, la plus douce, la plus conservatrice des aïeules; sa passion pour les choses anciennes ne souffre qu'une seule exception : son fils. Enfin, il y a mon petit garçon, une chose adorable, un rayon de soleil, que je contemple du matin au soir et qui en est digne. Ajoutez trois servantes qui cousent, font notre cuisine et nos courses, et vous aurez toute la maisonnée. Ici je médite, je lis, j'écris avec fort peu de méthode et, pour ce qui regarde la composition, avec les résultats les plus disparates. Des paragraphes incompréhensibles; chaque phrase une molécule qui s'écarte à l'infini.

« Avec l'aide d'un voisin, en été, j'arrange mon jardin et, il y a une semaine, j'ai planté au côté ouest de la maison quarante jeunes pins pour me protéger ou protéger mon fils contre le vent d'hiver. Ce qui embellit la maison, de temps à autre, c'est la présence de dix ou douze personnes bonnes et sages qui nous rendent visite au cours de l'année. »

Avec le temps, il put se « payer un nouveau joujou », un terrain boisé, d'un peu plus de quarante acres, sur le bord d'un petit lac large d'environ un demi-mille, appelé l'étang de Walden. « En ces jours de mai », dit-il à Carlyle, qui se débattait alors passionnément avec son *Cromwell*, sans autre perspective que les ruelles fangeuses de Chelsea, « à présent que les érables, les peupliers, les bouleaux, les noyers et les pins sont dans toute leur gloire printanière, je vais là-bas toutes les après-midi. Avec ma cognée je m'ouvre un sentier indien à travers le fourré, le long du rivage escarpé, et je me ménage ainsi des vues splendides » (1845).

Il aimait à écrire « par les larges loisirs des nobles matinées, après une prière, une lecture de Platon ou toute autre offrande agréable à la muse matinale ». Cependant il ne put complètement se préserver de la maladie particulière aux reclus. Il avoue qu'il soupire parfois après « ce stimulant que réclame tout travail ainsi livré aux caprices et aux langueurs de l'intermittence ». La puissante concentration de Carlyle lui fait envie. La culture du jardin, du verger, le tentait, le fascinait, lui dévorait les jours et les semaines. « Oui, un honnête savant devrait s'en garder comme du feu et chercher dans les cités et les hôtels un refuge contre ces pernicieux enchantements. »

Il prenait sa part aux petits événements de la vie locale; il s'intéressait virilement aux affaires

publiques; son esprit logique et fin rendit de réels services dans les questions qui exigeaient un jugement pratique. Des pèlerins se pressaient à sa porte : ce n'étaient plus les douze personnes, bonnes et sages, dont il parlait à Carlyle. Il y en avait de sages et de fous, des mentons imberbes et des têtes grises. « Des âmes incertaines, troublées, rêveuses, errant à travers la nuit du monde moral, contemplaient ce foyer intellectuel comme un de ces feux allumés au sommet des montagnes, et, tout en gravissant péniblement la côte escarpée, plongeaient dans l'obscurité environnante un regard moins découragé » (Hawthorne). Avec les plus terribles transcendantalistes, la pire espèce du genre, il ne s'impatienta point, ne se déroba jamais; jamais il ne refusa un conseil quand le cas n'était pas désespéré. Hawthorne fut pendant quelque temps son voisin (1842-45). « Il faisait bon », dit Hawthorne, « le rencontrer dans le sentier du bois, parfois dans notre avenue, avec ce pur éclat intellectuel qui l'enveloppait comme le vêtement d'un être de lumière, toujours si calme, si simple, si exempt de toute prétention, allant au-devant de tout être humain comme s'il s'attendait à recevoir plus qu'il ne pourrait donner. »

Le plus intéressant de tous ses voisins fut Thoreau qui, pendant deux ans, vécut dans une hutte qu'il avait bâtie à son usage sur le bord de l'étang de Walden. S'il n'avait écrit quelques pages d'un

charme pénétrant, Thoreau serait à bon droit regardé comme un détraqué et, comme tel, livré à l'oubli. Mais Emerson fut frappé par l'originalité de sa vie et jugea à propos de publier les œuvres d'un homme « qui n'avait appris aucun métier, qui ne s'était jamais marié, vivait seul, n'allait pas à l'église, ne votait pas, refusait de payer les impôts, ne mangeait jamais de viande, ne buvait pas de vin, ignorait l'usage du tabac, n'avait à vaincre ni tentations, ni passions, ni désirs, refusait toute invitation, préférait un honnête Indien aux hommes de la culture la plus raffinée et se serait rendu plus volontiers dans l'Orégon qu'à Londres ». Le monde est assez vaste pour que chaque type y puisse trouver place, pourvu qu'il ne soit pas réellement nuisible, et cet égotiste bizarre pourra, comme un autre, être inscrit au catalogue. Après tout, sa vie n'a fait que résumer, assez nettement pour en montrer l'absurdité, toutes ces théories antisociales qu'Emerson trouva utile de réfuter quand elles se manifestèrent sous d'autres formes. Beaucoup de ses paradoxes frappent au cœur, avec une vigueur toute socratique, une civilisation que les sages regardent comme trop exclusivement matérielle, trop artificielle, trop dispersée en sa capricieuse activité.

Quant à Emerson, il avait lui-même l'esprit trop juste pour donner dans le piège, pour jouer l'ermite parmi les rochers et les échos. « La solitude est

impraticable », disait-il, « et la société est funeste. » Il dirigea sa barque du mieux qu'il put entre ces deux nécessités irréconciliables. Le bon sens le guida, comme nous l'avons vu, dans le choix d'une carrière qui le mit en contact salutaire avec le public et lui imposa l'obligation d'avoir, jusqu'à un certain point, son auditoire présent à l'esprit, même quand il ne l'avait pas réellement sous les yeux. Comme prédicateur, on a dit qu'Emerson produisait, sur des esprits paisibles et éclairés, une impression profonde « par la dignité calme de son attitude, par l'absence de toute recherche oratoire, par la simplicité, la sobriété singulières de sa parole, où ne perçait pas la moindre trace de morgue dogmatique ». « Peu de temps auparavant », rapporte le même auditeur, « j'avais assisté à un merveilleux sermon de Chalmers, dont la vigueur, l'énergie, l'éloquence véhémente mais un peu déclamatoire, faisaient pour un moment tout céder devant lui, l'assistance était comme l'argile pétrie par la main du potier. Mais j'avoue que la profondeur de pensée et l'autorité sereine du jeune ministre de Boston eurent pour moi plus de charme que toute l'éblouissante rhétorique de Chalmers » (Ireland, p. 141).

Chez le conférencier ce même attrait se fit sentir d'une façon plus sensible encore. « J'ai entendu des hommes de grande éloquence et des orateurs accomplis », dit M^r Lowell, « mais aucun qui sût

toucher et persuader comme lui : il y a certaines notes graves dans son riche baryton qui font perdre pied à notre esprit et l'entraînent vers les profondeurs du large avec un courant si impétueux que nous ne pouvons ni ne voulons résister. Si vous cherchez son éloquence dans ses ouvrages, peut-être que vous ne la trouverez pas : mais, à coup sûr, vous vous apercevrez qu'il a vivifié toutes vos pensées. » On éprouvait à un degré divers la même impression partout où il paraissait et il s'efforçait de la rendre infaillible. Il avait fait de son art une étude approfondie et y avait acquis une telle maîtrise et une telle aisance qu'il semblait que chacun pût y réussir comme lui, si tant d'échecs n'étaient venus prouver le contraire.

En 1838, Emerson prononça à la Faculté de théologie d'Harvard un discours qui déchaîna un torrent d'articles, de sermons, de pamphlets et l'éleva, sans qu'il l'eût souhaité ni fait rien de plus pour y atteindre, à la haute position d'hérésiarque. Avec une admirable bonne foi il se tint modestement à l'écart. « Il n'y a pas de lettré », écrivait-il à un ami, « qui ait moins que moi le goût et l'aptitude de la polémique. Je ne sais comment je m'en tirerais si l'on me mettait au défi de m'expliquer. J'aime à dire ce que je pense ; mais si l'on me demande où je prends le courage d'affirmer telle chose ou pourquoi cela est ainsi, je suis l'homme du monde le plus embarrassé. » L'année précédente, son discours

sur la culture intellectuelle en Amérique avait fait la joie de Carlyle. C'était la première parole claire depuis de longues, longues années « où il n'avait entendu que bredouillement et baragouin sans fin, ricanements et glapissements inarticulés ». Puis Carlyle donne à son ami d'Amérique comme règle de conduite « de ne prêter jamais l'oreille à la louange ni à la censure d'aucune sorte. Sachez que ce n'est pas de cela qu'il s'agit. D'un côté il y a le ciel si vous avez le courage de garder le silence et de monter inaperçu; de l'autre côté, béant à droite et à gauche du chemin, l'abîme effroyable, le Pandémonium » (8 décembre 1837). Le tempérament d'Emerson et sa méthode même rendaient cet avis superflu, et, comme par le passé, tandis que « les hurlements de la foule l'assourdissaient de toutes parts, un monde intellectuel surgissait silencieusement dans les calmes profondeurs de sa pensée ». Mais qu'auraient dit ses deux grandes divinités, Platon et Socrate, d'un homme qui n'aurait su rendre raison de ses affirmations si on l'en avait sommé? Assurément tous ceux qui crient « Platon, Platon! » n'entreront pas dans le royaume idéal du philosophe.

Ce fut peu de temps après que le projet du *Dial* fut adopté. Il eut son origine dans le club transcendantal, un petit noyau de fervents des sciences spéculatives à Boston, qui se réunissaient quatre ou cinq fois par an dans leurs logis respectifs. On

y discutait diverses questions, et surtout les questions théologiques, avec plus de liberté d'appréciation qu'il n'était généralement permis de le faire à cette époque, « l'atmosphère religieuse étant alors en Amérique un peu trop renfermée et stagnante ». Le club fut d'abord fondé en 1836. Le *Dial* vit le jour en 1840 et continua pendant quatre ans à paraître chaque trimestre. Emerson en fut un collaborateur assidu et, pendant la dernière moitié de l'existence du journal, il remplit les fonctions de directeur. « Je me suis plié », disait-il à Carlyle, « à ce que me paraissait exiger le chauvinisme littéraire — je ne sais quel autre nom donner à ce sentiment — et j'ai pris à présent la charge ingrate de notre pauvre petit *Dial* qui n'a même pas assez d'abonnés pour payer son imprimeur, bien moins encore sa rédaction; pas un sou pour son directeur et ses collaborateurs, rien que des injures dans les journaux, ou, par grande faveur, le silence. Mais il nous sert pour ainsi dire de portefeuille pour y serrer quelques poésies ou quelques pensées qui, sans cette précaution, seraient copiées et se perdraient de main en main, et nous attendons toujours dans l'espoir que quelqu'un viendra le mettre en valeur. Enfin je l'ai pris, ou plutôt il m'a pris, moi et pas mal de temps précieux, pour peu de chose en vérité! » (1^{er} juillet 1842.) A tout bien considérer, on doit convenir que c'était, en effet, peu de chose. Le nom d'Emerson a jeté de l'éclat sur le *Dial*,

mais si l'on en retire sa part contributive et peut-être une demi-douzaine d'autres articles, le reste est vraiment misérable, et quelques morceaux ont une ressemblance comique avec le dialogue entre M^{rs} Hominy, les bas bleus et l'honorable Elijah Pogram. Marguerite Fuller, la Miranda, la Zénobie, l'Hypatie, la Minerve de son temps, qui fut une figure vraiment remarquable dans la galerie des femmes extraordinaires, dirigea la revue pendant deux ans et y écrivit plus d'une page brillante, audacieuse, exubérante, passionnée. Sa critique de Gœthe, par exemple, ne contient aucun mot puissant et définitif, mais elle est vivante, émue et sincère, et aucun autre collaborateur, sauf, nous le répétons, le nom illustre, qu'il faut mettre à part, n'a rien donné à ce recueil qui soit aussi digne d'être lu. Presque tout le reste est mort, et il y a longtemps que le *Dial* [1] ne reçoit plus les rayons de la sympathie humaine.

En 1841, fut publiée la première série des *Essais* d'Emerson et, trois ans plus tard, la seconde. Les poésies parurent en volume d'abord en 1847, mais l'édition définitive n'en fut donnée qu'en 1876. En 1847, Emerson fit un second voyage en Angleterre. Il y donna ses conférences sur les *Representative Men*, réunies et publiées en 1850. On dit que ces ouvrages ont été d'une vente assez difficile, mais

1. *Dial* signifie « cadran » solaire.

les essais et les conférences, publiés en 1860 sous ce titre général *The Conduct of Life*, eurent tout d'abord un débit de 2500 exemplaires, quoique cet ouvrage n'ait jamais été considéré par les adeptes d'Emerson comme contenant le lait le plus pur de sa parole.

Alors survint cet événement capital dans l'histoire des hommes et des institutions, la guerre de Sécession. Quel rôle allait jouer le penseur paisible, maintenant que sonnait l'heure de l'action violente et héroïque? On se le demande avec une certaine anxiété. Emerson avait toujours été un partisan de la liberté du sol (*Free Soiler*); il s'était opposé à l'extension de l'esclavage et il en voulait l'extinction forcée avec compensations, d'après le système adopté par les Anglais aux Indes occidentales. Il ne s'était jamais joint aux abolitionistes actifs et ne voyait pas « qu'il y eût, pour le moment, rien à faire pour lui là-dedans ». « Quoique je réponde parfois à un appel populaire et prêche sur la tempérance et l'abolition de l'esclavage, je ne manque jamais de sentir, avant même d'avoir fini, que j'empiète sur un terrain qui n'est pas le mien et que ma force en diminue d'autant dans mon propre domaine » (lettre à Carlyle, 1844). Mais il ne perdit aucune occasion de montrer qu'il partageait la conviction des hommes justes et que leur but était le sien. Les erreurs des fanatiques ne voilèrent jamais à ses yeux la pureté absolue de leurs motifs et la

grandeur de leur cause. C'est ici l'épreuve décisive du penseur. Permettra-t-il au dédain philosophique de se placer entre lui et les grandes aspirations de son époque? « Les Anglais », s'écriait-il dans une lettre à Carlyle, « ne peuvent-ils donc cesser de railler nos petits défauts, nos mauvaises manières, nos sottises, pour s'élever à ces suggestions, à ces indications d'un doigt divin qui, supérieures à notre entendement, fortifient l'espoir et guident la volonté des hommes? » Ces suggestions, Emerson, lui, ne les méconnut pas. Il parla en faveur de Garrison. John Brown vint à diverses reprises à Concord et trouva chez Emerson une cordiale réception. Lorsque Brown fit sa tentative de Harper's Ferry, voyant que la crise devenait chaque jour plus aiguë, Emerson sentit que le moment était venu et sa voix s'éleva, claire et vibrante. Le glaive une fois tiré, ce sont les faits et non les paroles qui importent et qui intéressent; mais dans toute occasion où une parole éclairée fut nécessaire, Emerson se montra le noble interprète de tous les bons sentiments qui demeuraient au cœur de ses compatriotes durant cette crise, la plus mémorable qu'ait connue notre temps. La régénération morale de l'individu avait toujours été la pierre angulaire de sa doctrine et cette doctrine, comme un feu intérieur qui échauffait les intelligences, alimenta l'héroïsme des nordistes dans leur lutte immortelle.

L'exaltation de l'esprit national, créé par la guerre

de Sécession, ouvrait un champ nouveau et plus vaste aux enseignements d'un grand moraliste et d'un grand penseur. Depuis la fin de la guerre jusqu'à la mort d'Emerson, en 1882, son influence, dans les limites de sa sphère d'action, fut prépondérante et universellement acceptée. Pour ce qui est de l'histoire de sa vie, tout se borne là. Comme autrefois et presque jusqu'à la fin, la lecture, la méditation, la causerie et les conférences publiques occupèrent tous ses instants. Le soir de son existence fut aussi pur qu'en avait été le matin, et rien ne vint troubler la sereine douceur du crépuscule. Dans les dernières années, sa mémoire subit une éclipse partielle et plus d'une touchante anecdote se rattache à ce lent et graduel évanouissement du souvenir. Mais jusqu'au dernier jour, même lorsque les événements de la veille étaient momentanément rejetés dans l'ombre, la mémoire du passé lointain demeura lumineuse. Il parlait des amis de jeunesse et de ceux de l'âge mûr avec la vivacité d'autrefois. Entouré par les siens de la plus pieuse tendresse filiale, de l'affection et du respect de ses voisins, cet homme sage et bon s'éteignit doucement le 27 avril 1882.

II

Il ne serait pas juste de placer Emerson au nombre de ces écrivains dont les idées pénètrent plus aisément dans notre esprit grâce à la magie du style. Il a ses dons d'écrivain, sa saveur propre : il n'y aurait qu'un pédant endurci qui pût le nier. Mais voici que des fidèles plus fervents nous provoquent, nous défient par de bien autres prétentions. Ils affirment que, chez Emerson, la perfection, le charme, la beauté du style sont aussi remarquables que la sincérité et la profondeur de la pensée. C'est, dit l'un d'eux, un style « incomparable et éblouissant ». De telles exagérations n'ont rien à faire avec les règles d'aucune critique. Et vraiment ce serait merveille qu'Emerson eût à ce point les qualités du styliste, quand la plupart de ses œuvres, publiées par la suite, ont été d'abord composées en vue d'un cours public. Qui ne sait combien les procédés employés par l'orateur pour conquérir son auditoire diffèrent des ressources dont dispose l'écrivain pour gagner, convaincre le lecteur, pour s'imposer à son attention. Le secret de cette différence, peut-être, c'est que la parole puise, dans la personnalité même de l'orateur qui est placé sous nos yeux, cette unité et cette continuité d'influence que le

style doit trouver dans l'ordre, l'enchaînement, le développement bien suivi de la phrase et de la période. L'un des traits qui frappe tous les critiques dans le style d'Emerson, c'est qu'il tourne court, qu'il brusque les transitions, qu'il n'a ni continuité ni suite réelle. Son antipathie pour la phrase traînante le rend insensible aux qualités du style *coulant*, comme disait autrefois la critique française. Chaque idée est lancée sitôt qu'elle se présente et parfois le pèle-mèle est étrange au point de nous faire croire que Pope n'a pas si tort lorsqu'il prétend que la qualité première de tout bon écrivain est de savoir rejeter ses idées.

La parole du conférencier, dit le Dr Holmes, suivait et expliquait la marche de sa pensée. « Il perdait le point chaque fois que son esprit laissait échapper une pensée pour en attraper une autre, cousine au vingtième degré ou sans parenté aucune avec la première. » Le même procédé, qui fait songer à une mosaïque ou à un kaléidoscope, caractérise ses écrits et les rend difficiles à suivre, leur donne un air d'énigmes ou d'oracles. « Pouvez-vous me dire », lui demandait un de ses auditeurs les plus rapprochés au cours d'une conférence, « quel rapport il y a entre cette dernière phrase et la précédente, et quel rapport elles ont toutes deux avec Platon? — Aucun, mon ami, sauf en Dieu. » C'est parfait chez un prophète, c'est moins bien chez un écrivain.

A part ce staccato un peu pénible, Emerson n'est pas sans quelques défauts d'importance secondaire. Il emploie des mots non seulement bizarres, mais de formation vicieuse; il n'est pas toujours d'une correction grammaticale rigoureuse; il est parfois gauche, souvent maladroit; il a un penchant marqué vers l'épigramme, mais l'épigramme attendue ne vient pas toujours. On dit : « Le style d'Emerson doit être excellent, il doit être admirable puisqu'il va bien à sa pensée », on oublie que tout n'est pas dit quand une robe va bien et qu'il faut se préoccuper un peu aussi de la mode et de la coupe.

Sans doute, pour employer l'expression de Carlyle, « le talent n'est pas ici la question principale, c'est l'idée ». Nous ne professons pas pour le style le même amour que Plutarque, dont on a dit qu'il aurait fait remporter par Pompée la victoire de Pharsale, si cela avait donné un plus joli tour à sa phrase. Nous ne nous arrêterions pas à parler de la forme à propos d'un écrivain à qui nous devons tant pour le fond, s'il n'avait eu tant de détestables imitateurs. Le Dr Holmes reconnaît avec tristesse que, « quand on parle comme Emerson ou comme Carlyle, on se voit bien vite entouré d'une foule de phonographes vivants qui reproduisent mécaniquement les moindres particularités de raisonnement ou d'intonation ». Emerson s'est vu, de bonne heure, « parlant au milieu d'une cohue d'échos

babillards ». Des écrivains inférieurs ont imité le ton de l'oracle sans s'être demandé d'abord s'ils avaient l'inspiration. Ils oublient qu'une platitude n'est pas métamorphosée en pensée profonde pour s'être déguisée en énigme. La vigoureuse finesse d'Emerson devient chez eux une anémique subtilité; les « bâtons rompus » et l'aisance du maître sont pour le disciple une excuse à l'incohérence prétentieuse; les fantaisies ingénieuses, inattendues de l'original dégénèrent chez les imitateurs en surprises insipides et en fades antithèses que ramène un procédé tout artificiel. Enfin ses axiomes pleins de pensée ont mis à la mode d'autres axiomes qui ne contiennent que du vent. Cette étrange contagion a envahi divers genres de la littérature américaine qui n'ont rien à voir avec le genre philosophique; elle n'aurait pû se produire si la parole d'Emerson avait été aussi parfaite que sa pensée était pure, ferme et harmonieuse.

Pourtant, ainsi qu'il arrive aux esprits supérieurs, Emerson avait des façons de dire qui étaient marquées à l'empreinte de son originalité. Chaque page porte le cachet irrécusable de la sincérité, d'une sorte de manque d'art qui ne laisse pas de plaire; la phrase la plus gauche sonne juste et nous entendons souvent une note simple et pure qui nous touche plus que ne le ferait une mélodie d'un dessin achevé. La marche irrégulière des périodes nous laisse assister au travail de la pensée, et cela aussi

à son éloquence. Un lecteur de bonne foi pardonne aisément les rudes secousses et les bonds imprévus quand il suit un penseur qui s'ouvre bravement un chemin dans une région difficile, loin des sentiers battus. A ses écarts les plus brusques, Emerson fait souvent succéder la plus douce, la plus harmonieuse des allures. Comme il l'a dit à propos de Savage Landor, ses phrases ont la propriété des formes cubiques : sur quelque face qu'on les pose elles sont toujours en équilibre. Il reprochait à Swedenborg d'être prodigue d'explications et trop pénétré de l'ignorance du public. « Les hommes », dit Emerson, « saisissent très rapidement des vérités de cet ordre-là », et il est certain que son style suppose une confiance absolue en notre aptitude à le comprendre. En outre, « pour le choix et la vigueur de l'expression » dont parle M. Lowell, il a un bonheur qui le met à part dans sa génération. Il a la netteté, la concentration et ne commet jamais cette grave erreur de confondre la rêvasserie avec la méditation. Enfin sa brusquerie n'est jamais incompatible avec une grâce réelle. Le langage simple, la tenue familière, les manières de l'hôte qui nous reçoit ont une bienveillance, une courtoisie, une bonté accueillante qui va plus droit au cœur qu'une rhétorique flatteuse, parée de tous les ornements littéraires. Cet air de camaraderie modeste et souriante qui faisait de lui un si charmant compagnon donne du charme à ses pages les

plus graves et nous empêche d'y trouver trace de froideur, de raideur ou de sécheresse.

Bien qu'Emerson insistât toujours pour que « l'âme du monde s'affranchît de tout vestige de tradition », son œuvre est pénétrée de littérature; elle en déborde. Ce n'est pas sur lui qu'il faut compter pour appuyer le sophisme commode qui déclare inconciliables la puissance créatrice et la faculté d'assimilation. Peu de penseurs de son envergure ont autant de livres que lui dans la mémoire. Bien différent de Wordsworth qui se contentait de quelques volumes dépareillés sur une tablette de cuisine, Emerson travaillait au milieu des livres. Encore enfant, il trouva un volume de Montaigne et il n'oublia jamais le ravissement et l'extase où cette lecture l'avait plongé. On nous montre sa bibliothèque remplie d'auteurs judicieusement choisis, d'ouvrages curieux du monde oriental ainsi que de nombreuses éditions en grec et en anglais de son favori, Platon. Les portraits de Shakespeare, de Montaigne, de Gœthe, de Dante, le regardaient du haut de leurs cadres. « Montrez-nous un volume de Platon ou de Shakespeare, dit-il en quelque endroit, ou *seulement rappelez-nous leur nom* et nous avons aussitôt le sentiment de la pérennité. » C'est là le langage d'un pur lettré. Si nous feuilletons un seul essai, au hasard, nous y trouvons des citations de Montesquieu, Schiller, Milton, Hérodote, Shelley, Plutarque, Franklin,

Bacon, Van Helmont, Gœthe, tant l'auteur est éloigné de la puérile vanité de croire qu'il possède dans sa propre tête tous les trésors de la sagesse, ou de mépriser la science amassée par les siècles. Il est vrai qu'il partage l'opinion impie qu'une traduction vaut l'original, si elle ne lui est préférable. Nous ne pouvons guère supposer qu'il connût ce sentiment spécial qui met l'âme du bibliophile en communication avec sa bibliothèque, ni qu'il fût possédé de l'aimable folie du collectionneur en quête d'éditions rares, ni enfin qu'il se complût à se retrouver dans la société de ces bons vieux compagnons d'études dans leurs habits de cuir, comme avec des invités à un frugal banquet du temps jadis. Ses livres étaient là pour l'usage intellectuel, comme des cartes et des plans explicatifs de l'esprit humain, et non pour servir à « des plaisirs raffinés ». Il savait faire porter sa lecture sur le sujet de sa méditation ; il forçait les livres à venir en aide à sa pensée au lieu d'en émousser le tranchant. Certes il n'y avait en lui rien du compilateur ou de l'érudit de collège. Il a seulement le grave défaut de mettre en scène les grands noms littéraires sans égard pour les lois de la perspective historique, dans leurs rapports respectifs et dans leur relation avec les phases de l'évolution sociale ou du mouvement contemporain. Quoi qu'il en soit, les admirateurs d'Emerson n'oublieront pas qu'il fut, à sa manière, un homme de science non moins qu'un sage.

Il est nécessaire de dire quelques mots des vers d'Emerson. Pour sa part, il déclinait toute prétention à leur donner le nom de poésie. Pourtant il s'est trouvé des enthousiastes pour déclarer qu'Emerson « plus qu'aucun autre poète de ce temps habite les hautes régions de la poésie ». Depuis Milton et Spenser « personne — pas même Gœthe — ne peut rivaliser sous ce rapport avec Emerson ». Le *Problème*, suivant un autre, « est tout simplement unique et domine toute la poésie contemporaine par la majesté du style ». De tels vers, disent-ils, sont comparables à l'abbaye de Westminster, « seulement l'abbaye a moins de hardiesse ». Cependant, chose étrange, tandis que la forme poétique d'Emerson est symbolisée dans les lignes fantasques et ondulantes de l'architecture gothique, elle a aussi « l'austérité du style dorique ». Avec la meilleure volonté du monde, je me sens incapable de m'élever à pareille hauteur, et, en vérité, je ne puis voir là, suivant le mot de Wordsworth, que les « déviations de l'admiration »[1].

Prise dans son ensemble, la poésie d'Emerson prend sa source non dans l'exaltation de la passion et du sentiment, mais dans le besoin que l'esprit éprouve de se créer une expression forte et sublime. Nous le voyons prendre son essor direct de la

1. Obliquities of admiration.

prose au vers, et cet essor est des plus limités. Le vol est maladroit, et même lourd, comme si la nature lui disait : « Je t'ai fait pour marcher, non pour voler. » On ne peut arriver à penser d'Emerson — pas plus que Wordsworth ne pouvait se le persuader à propos de Gœthe — que sa poésie fût inévitable. Rythme, couleur, images, tout est le produit du travail; rien ne procède spontanément de la sensation et de la réflexion qui s'unissent en une harmonie délicieuse à l'oreille. Ces vers-là sont dus à l'impossibilité de se satisfaire avec la prose et non à cette sensibilité suraiguë qui pousse irrésistiblement le vrai poète vers la poésie. Cependant il y a des exceptions. Le *Chant funèbre*, écrit après la mort d'un enfant tendrement aimé, est une belle et touchante élégie. Des pièces de vers telles que le *Musquetaquid*, les *Adirondacs*, la *Tempête de neige*, l'*Humble abeille* sont de petites pastorales fort aimables. Dans toutes nous sentons la fraîche inspiration de la nature et

.... cette jeune âme des choses
Qui coule avec le fleuve et respire avec le vent.

On y retrouve un certain charme de *naïveté* qui rappelle la simplicité ingénue des peintres italiens avant Raphaël. Mais qui prétendrait découvrir là cette « spontanéité débordante d'un sentiment puissant », dont un grand poète a fait l'élément fondamental de la poésie? Les progressions mélodieuses

sont trop rares, la fusion de la pensée avec les images naturelles et le sentiment humain n'est pas assez complète, nous ne goûtons pas le charme d'une assimilation parfaite, d'une incorporation intime et absolue. Entraîné par son œuvre où surabondent la vigueur et le courage, Emerson a presque oublié qu'une part de la tâche du poète est de procurer du plaisir. Il est vrai que parfois nous trouvons un plaisir indéniable à des vers qui ne dépassent pas la médiocrité, et Wordsworth se proposa un jour d'écrire un essai où il examinerait pourquoi la mauvaise poésie peut nous plaire. La poésie qui nous plaît peut être mauvaise; il n'en est pas moins vrai qu'une poésie qui ne parvient pas à plaire ne peut être réellement bonne. Quelqu'un prétend que les splendeurs de l'expression font des essais d'Emerson des oracles, et de ses vers des prophéties. Mais, pour emprunter le mot bien connu d'Horace, « ce n'est pas assez pour des vers d'être sublimes, il faut qu'ils nous touchent et nous émeuvent. Il faudrait beaucoup de hardiesse à un critique pour prétendre que la poésie d'Emerson répond à ces conditions. Elle est trop nue, trop isolée, elle plane trop haut dans l'espace intersidéral, elle reflète trop rarement le souci des affections et des intérêts humains. La lumière et l'ombre n'y forment point, par leur alternance, un séduisant et énergique contraste et, comme Carlyle le remarque, la clarté darde partout ses rayons perçants qui n'épargnent aucune de ces

retraites dont la pénombre est si chère à l'amoureux de la nature. Cependant il faut bien que nous laissions à un homme de la valeur d'Emerson le choix de ses travaux. Le mieux est de supposer qu'il savait ce qu'il faisait quand il s'égarait au pays enchanté de la poésie, et qu'en ces moments-là il ne trouvait rien qui servît mieux sa pensée. Si l'on nous presse toutefois de le mettre au rang des poètes, il suffira de prendre dans Keats l'*Ode à un rossignol*; dans Shelley, *le Nuage*, *l'Alouette*, *la Sensitive*; dans Wordsworth, l'*Abbaye de Tintern*; dans Gœthe, *le Divin*; dans Victor Hugo, *les Contemplations*. Là, en dépit de quelque recherche excessive de rythme, çà et là, et de quelques ornements artificiels, peut-être, nous sommes forcés de reconnaître combien la musique est harmonieuse; combien riches les ressources de l'imagination; combien variée, délicate et pénétrante l'affinité qui unit ces poètes aux destinées et aux aspirations humaines; et, dès lors, nous comprendrons quelle part modeste la poésie d'Emerson peut revendiquer de ces qualités rares et exquises.

III

Il est peu d'esprits de premier ordre parmi ceux qui se sont donné la mission d'observer la marche des événements humains qui, jusqu'à la fin, sans

jamais dévier, aient suivi une ligne déterminée d'opinion philosophique. Comme Burke, comme Coleridge, comme Wordsworth, arrivés à un certain point ils reviennent sur leurs pas. Maîtres de la vérité dans une direction, leurs yeux s'ouvrent à ce qui est vrai dans l'autre; l'œuvre de révolution achevée ou commencée, ils éprouvent quelque lassitude et désirent une réaction. Dans le célèbre roman de Hawthorne, lorsque Miles Coverdale a passé le printemps et l'été parmi les utopistes de Blithedale, il sent que le moment est venu, par égard pour sa raison, d'aller causer quelque peu avec les conservateurs, les marchands, les politiciens, « avec toutes ces respectables vieilles têtes de bois qui, au milieu même de l'impénétrable brouillard des affaires, se cramponnent désespérément à une ou deux idées qui sont à la mode depuis hier matin ». « Nul homme perspicace », dit Hawthorne, « ne conservera longtemps sa perspicacité s'il se fixe à demeure parmi les réformateurs et les progressistes sans retourner de temps en temps au vieil état de choses pour rectifier ses erreurs par un examen nouveau, fait du haut de l'ancien observatoire. » Cependant les hommes de bien espèrent avec raison que « des idées même les plus violentes et les plus subversives pourra naître une sagesse bénie, calme et pure, qui prendrait corps, se réaliserait en une vie noble et heureuse ». Aujourd'hui qu'il nous est possible de jeter un regard en arrière sur l'époque

de crise décrite par Hawthorne, nous voyons que son attente n'a pas été déçue et qu'en la personne d'Emerson les éléments intellectuels en fermentation et en dissolution ont acquis l'homogénéité d'une sagesse haute et pure entre toutes.

En 1842, Emerson disait à Carlyle, pour justifier les théories transcendantales du *Dial*, que, si la tendance de leurs idées était aussi déplorable que le prétendait Carlyle, c'était pourtant un fait étrange, notable pour l'histoire, que cette disposition de toute la jeunesse intelligente de la Nouvelle-Angleterre, de ces jeunes hommes et de ces jeunes filles qui, « sans se connaître, en arrivaient à la même conception de la vie et venaient avouer à leurs pères et à leurs mères, les uns, qu'ils n'avaient aucun désir d'entrer dans les affaires, les autres, qu'elles ne se sentaient aucun goût pour les visites de l'après-midi et les bals du soir. Tous sont pieux et détestent l'église; ils repoussent la manière de vivre des autres hommes mais ne savent quelle autre adopter. »

Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici la description que fait le *Dial* lui-même d'une des nombreuses assemblées qui se tenaient alors à Boston, celle des Amis du progrès universel, de 1840. Les éléments qui composaient l'assemblée étaient nombreux et variés. La formule singulière et très large de convocation avait amené de tous les points de la Nouvelle-Angleterre et même des

États du Centre, des hommes qui représentaient toutes les nuances d'opinion, depuis l'orthodoxie la plus étroite jusqu'à la plus fougueuse hérésie, et beaucoup de personnes dont l'Église n'était composée que d'un seul membre. Il y avait une grande variété de dialectes et de costumes; beaucoup de confusion, d'excentricités et d'extravagances, mais non moins de zèle et d'enthousiasme. Si l'assemblée était tumultueuse, elle était pittoresque. Des fous, des folles, des hommes à longue barbe, des dunkers, des muggletoniens, des come-outers, des gémisseurs, des agrariens, des baptistes du septième jour, des quakers, des abolitionistes, des calvinistes, des unitariens et des philosophes. Chacun émergeait à son tour et saisissait, je ne dirai pas son heure, mais sa minute pour gronder, prier, prêcher ou protester. Les physionomies étaient toute une étude. Les novateurs à outrance et les champions jusqu'à la mort de l'ancienne cause étaient assis côte à côte. Les gloires encore vivantes des plus vieilles familles de la Nouvelle-Angleterre, brillant après plusieurs générations, se heurtaient à des fondateurs de familles, réputations fraîches écloses, avec des fronts qui s'élargissaient pour faire plus de place à la pensée et des faces de paysans illuminées par le feu sacré. Ce qui caractérisait l'assemblée c'était la prédominance d'une ferveur et d'une énergie primitives.

Si l'ombre de Bossuet avait pu contempler cette

scène, il aurait trouvé matière nouvelle aux sarcasmes qu'il prodiguait, un siècle et demi auparavant, aux variations des Églises protestantes. Cependant ce curieux mouvement, si misérable et si pauvre qu'il puisse paraître à des hommes nourris dans le vénérable décorum de la tradition ecclésiastique, était au fond identique à ces élans qui avaient entraîné les hommes vers des émotions spirituelles plus vives, à ces effervescences du zèle religieux qui, jadis, avaient rempli les monastères, dirigé les ordres guerriers et prêcheurs et envoyé des flots incessants de pèlerins et de croisés vers les Lieux saints. « Il est vraiment surprenant », a dit Franklin ou quelque adepte de sa doctrine utilitaire, « qu'une des passions les plus difficiles à développer chez l'homme soit la recherche de la commodité matérielle et du bien-être temporel. »

Emerson a décrit cette ivresse intellectuelle des progressistes qui l'entouraient, avec des traits assez piquants pour satisfaire les Philistins eux-mêmes. De 1820 à 1844, dit-il, la Nouvelle-Angleterre vit de toutes parts censurer et attaquer ses institutions. Dans toutes les sphères de l'activité pratique, les consciences tendres se détournèrent graduellement du régime social existant. Chez les calvinistes et les quakers commença la scission en vieille et nouvelle école. On étudia Gœthe et les Allemands. Swedenborg, malgré une légère dose de folie, commençait, par la seule magie de ses théo-

ries, à « étendre son empire sur des milliers d'intelligences » en y comprenant, et dans une large mesure, celle d'Emerson lui-même. La critique littéraire entra pour une part dans cette grande débâcle et même la verve chaude et géniale de Dickens contribua à fondre les glaces de la vieille théologie. Plus puissante que tout le reste fut l'influence indirecte de la science. La géologie fit apparaître la loi dans une région où l'on ne soupçonnait pas son existence, et l'astronomie amena les hommes à penser que « la terre n'étant pas le centre de l'univers, elle ne doit pas être davantage le théâtre, la scène spéciale où le drame de la justice divine s'exécute devant les anges du ciel assemblés ».

Un esprit de libre examen et d'indépendance se fit jour de tous côtés. Dans presque tous les cas, les hommes et les femmes se demandaient de quel droit l'Église orthodoxe levait des taxes, et s'ils pouvaient les payer sans blesser leur conscience. « Quelle fécondité de projets pour la rédemption du monde! Un apôtre prétendait que tous les hommes devraient cultiver la terre; un autre, que personne ne devrait acheter ni vendre, que le grand vice c'était l'usage de l'argent; un autre encore, que le mal venait de notre nourriture, que nous mangions et buvions notre damnation. Ceux-ci faisaient du pain sans levain et étaient les ennemis jurés de la fermentation. Quelques-uns attaquaient

le système d'agriculture, l'usage de l'engrais animal et la tyrannie de l'homme sur l'instinct de la bête. Ces abus souillaient sa nourriture. Le bœuf devait être enlevé à la charrue et le cheval à l'attelage ; les cent acres de la ferme devaient être retournés à la bêche, et l'homme aller à pied partout où les bateaux et les locomotives ne le porteraient pas... Il y en avait qui s'élevaient contre les vocations particulières... D'autres attaquaient l'institution du mariage, source de toutes les calamités sociales... « Qui m'a donné l'argent pour payer mon vêtement? Pourquoi les professions libérales, ainsi que le travail dans les banques, sont-elles rétribuées hors de toute proportion avec le labeur du portefaix et du bûcheron? Ne suis-je pas un être trop protégé? N'y a-t-il pas une inégalité criante entre mon lot et le tien, mon pauvre frère, ma pauvre sœur? »

Un des grands mérites d'Emerson est que, doué d'un sens assez juste pour apprécier le péril et la folie de ces excès, la tentation ne lui vint pas de déserter sa cause. L'œuvre était difficile, à donner le vertige, mais il tenait les yeux fixés sur les étoiles immuables. Certes Emerson ne subit pas l'assaut d'événements tragiques et violents comme Burke et Wordsworth dont, jusqu'à un certain point, les horreurs de la Révolution française firent des réactionnaires. « La maladie de l'enthousiasme », comme eût dit Shaftesbury, prit dans la Nouvelle-Angleterre une forme bénigne et inoffen-

sive. L'œuvre à accomplir n'était pas le bouleversement d'un système social; ce n'était que l'évolution intellectuelle à la recherche d'un idéal nouveau, l'effort vers une renaissance morale et la satisfaction d'un esprit de scrupule énergiquement ravivé. En présence des folies qui se produisirent, Emerson se maintint dans la voie de la raison lumineuse; il conserva son parfait équilibre. Gardez-vous, disait-il prudemment à ces enthousiastes, de dépenser toute votre énergie contre quelques abus accidentels, et, par suite, de perdre le bon sens et la force pour aller au bien. *Il importe peu d'arriver à redresser dix, cent abus de notre système social, mais il importe beaucoup que les hommes soient sensés.* La société ne gagne rien à ce qu'un homme, qui n'est pas rénové lui-même, essaie de rénover autour de lui; s'il s'est laborieusement perfectionné en un point, il est resté négligent ou inintelligent dans le reste, et l'hypocrisie, la vanité, sont souvent le détestable résultat d'un tel état moral. Il est bien préférable de demeurer dans la société telle qu'elle est, mais en valant mieux qu'elle, et de s'y conduire du mieux qu'il se pourra plutôt que de diriger une attaque contre les abus, en n'ayant pour objectif qu'un progrès unique, non une régénération puissante et intégrale.

Emerson fut donc un de ces rares réformateurs dont, en morale, la mission est plutôt de calmer les hommes que de les soulever, de les amener à la

sérénité de l'âme plutôt qu'à l'exaltation des passions. Quoiqu'il eût protesté avec force contre la vie conventionnelle, aussitôt que la protestation tourna à l'extravagance, au lieu de se laisser entraîner par elle ou de lui résister avec un mélange de remords et de colère, il réussit, d'une main délicate, à métamorphoser une agitation passagère en une renaissance durable. Le dernier mot d'ordre donné par Antonin mourant à l'officier de garde fut *Aequanimitas*. Avec un sens plus pénétrant, plus large et plus fécond qu'il ne pouvait avoir au milieu du IIe siècle, même pour le plus noble esprit, c'est là aussi le mot de passe d'Emerson et de son enseignement. Loin de cultiver cet esprit de scrupule qui énerve et torture, il exhortait ses amis à ne pas écraser l'âme sous le fardeau du devoir; à ne pas oublier que, pour être sage, une vie n'est pas nécessairement toute remplie de commandements : « Fais ceci, abstiens-toi de cela ». Aussi trouvons-nous chez Emerson les enseignements d'une moralité robuste, dégagée du formalisme des dogmes et de l'ennui mortel de la didactique. S'il n'a point le rire — Shakespeare seul parmi les immortels génies en possède la source intarissable, — la gaîté du moins n'est jamais absente de son œuvre. A chaque page il nous donne le conseil cordial de rechercher en ce monde la joie dans toute sa plénitude. Le bonheur est pour lui un but qu'il nous est permis de viser d'une manière

directe et sans périphrases. Pourvu que l'homme ne perde pas l'équilibre moral en se plongeant dans les plaisirs, Emerson lui permet de les rechercher. Mais la joie n'a rien de commun avec une extase artificielle. Le conseil qu'il donne au poète, il le trouve, en quelque manière et à quelque degré, utile pour tous les hommes. Le mode d'existence du poète, dit-il excellemment, doit être ménagé de façon si simple que les influences les plus ordinaires le réjouissent. « Cette âme des choses qui suffit aux cœurs paisibles, qui semble monter vers eux de la moindre touffe d'herbe flétrie, de la moindre souche d'arbre, de la pierre à demi enfouie sur laquelle brille le pâle soleil de mars, cette âme qui parle aux pauvres et aux affamés, s'adresse aussi à ceux dont le goût a su rester simple. Si tu te remplis la cervelle de Boston et de New-York, si tu rêves de gloriole mondaine ou de millions amassés, si tu stimules tes sens émoussés avec des vins français et du café, tu ne verras plus le rayon de la sagesse illuminer la solitude silencieuse des bois de pins » (p. 328).

Ce fut peut-être la même nécessité de détourner les hommes du danger des aberrations transcendantales, sans cesser de leur offrir un noble idéal moral, qui amena Emerson à entrer dans divers détails sur la conduite de la vie auxquels, d'ordinaire, les moralistes à grandes prétentions, dans leurs traités ou dans leurs sermons, ne dai-

gnent guère s'abaisser. Les essais sur la vie domestique, sur la conduite, sur les manières, nous montrent Emerson soucieux de régler les conditions extérieures d'une vie sage et honnête. Pour lui, un sort médiocre peut permettre l'essor de qualités supérieures. Le salon et le comptoir offrent un théâtre aussi favorable au courage, au sang-froid, à la circonspection et au coup d'œil qu'une assemblée politique ou un champ de bataille. Il fait une classification nouvelle des vertus. Ainsi nul moderne n'a assigné à l'amitié une place aussi considérable parmi les nobles besoins d'une âme bien douée. Ni Platon, ni Cicéron, moins encore Bacon, ne s'est élevé à une conception aussi noble et aussi profonde de ce sentiment, singulier mélange où se confondent toutes les affections humaines. Il n'est aucun penseur moderne, dirons-nous encore, qui fasse de la beauté, — c'est-à-dire de tout ce qui possède la grâce, le charme et l'harmonie — un élément de la vie plus important et plus essentiel. Il serait inexact de dire qu'Emerson a intimement uni l'idée du beau avec les préceptes de devoir et de prudence jusqu'à en former, comme les Grecs, un sentiment complexe mais unique; pourtant, à sa théorie de la perfection conviendra, mieux qu'à toute autre théorie moderne, l'appellation de καλοκαγαθία, qui est la vertu du parfait gentleman, telle qu'on la trouve décrite dans Platon et Aristote.

Il s'en faut donc qu'en sa qualité de sage Emerson ait toujours hanté les hauteurs périlleuses du transcendantalisme, « ne distinguant plus sous ses pieds que les neiges éternelles de l'Himalaya, la terre déchue au rang de planète, et le firmament bleu sombre qui se peuple de soleils ». Il ne croit jamais qu'il soit au-dessous de sa dignité d'aborder un point secondaire de morale et de donner un avis salutaire sur ce qu'il appelle quelque part la *subterranean prudence*, la sagesse terre à terre. Emerson apprécie autant que Franklin la raison pratique et donne aux habitudes et aux règles de conduite journalière une importance qui eût satisfait Chesterfield. En réalité, le mondain et l'égoïste se trompent quand ils revendiquent pour eux seuls le privilège du sens commun. L'apprenti transcendaliste part en quête de la vérité avec un filet aux mailles si larges qu'il ne prend aucun poisson. L'horizon fait tout son paysage. Seuls les maîtres idéalistes, comme Emerson, ne perdent jamais de vue la réalité.

Le remède au renversement des Églises anciennes eût été, dans l'esprit de l'égotiste, la fondation d'une Église nouvelle. Mais Emerson était persuadé, avant que Carlyle le lui eût dit, « qu'aucun homme vraiment grand, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, n'a jamais fondé de secte, j'entends n'eut jamais l'intention d'en fonder une ». Non seulement Emerson ne créa aucune secte, mais il prêcha une

doctrine sur laquelle il était radicalement impossible de baser une secte quelconque. Tout son espoir dans l'avenir du monde se rattache aux ressources internes et indépendantes de l'individu. Si l'humanité est appelée à s'élever à un degré supérieur de bonheur et de vertu, ce ne peut être que par la ferme résolution prise par chacun de vivre sa propre vie avec loyauté et courage. Le spectacle d'un homme délivré de toutes les mauvaises influences qui font obstacle à l'épanouissement de la personnalité est pour les autres un stimulant plus énergique que les exhortations, les remontrances ou que tous les efforts de la philanthropie. Si dans ma propre personne et ma carrière de chaque jour, je combats tranquillement la tyrannie de l'habitude, la langueur morale, la timidité de la foi, alors, sans l'avoir souhaité ni recherché, sans même le savoir, je suis une lumière silencieuse et j'attire à ma suite ceux qui ont des yeux pour voir et qui sont capables de suivre le même sentier. Et, mon exemple fût-il perdu, j'obéis du moins ainsi à la loi la plus haute de mon être.

Quand il fait appel à l'individu et qu'il le presse d'être fidèle à lui-même, Emerson ne suit pas une autre voie que les grands moralistes réformateurs. Il se distingue d'eux par le sens dans lequel est dirigé son appel. Tous ceux qui ont entrepris de régénérer l'individu, de Rousseau à Stuart Mill, tiraient leurs principes premiers, directement ou

indirectement, de Locke et de la philosophie de la sensation, de l'expérience et de l'acquisition. Aussi opèrent-ils d'abord sur la volonté. Ils attachent une importance capitale à la formation des motifs sous la triple influence de l'éducation, des institutions et de l'action; ils placent la vertu dans la délibération et l'effort. Emerson au contraire, champion du camp intuitif, tient que notre nature morale est viciée par toute ingérence de la volonté. Traduite en langage théologique cette doctrine verrait dans la régénération l'effet de la grâce, et le guide de la conscience serait la lumière intérieure. Mais, à la différence des théologiens, il ne fait pas remonter l'origine de ces dons mystérieux à l'intervention ou à la faveur spéciale d'un Dieu personnel. L'innocence instinctive et spontanée est, plus que la force elle-même, capable de vaincre la tentation : les mouvements naturels de l'âme sont tellement supérieurs aux mouvements volontaires! « Il n'existe pas de procédé pour fabriquer la force de volonté », car toute grande force est actuelle et innée. Dans toute cette théorie, Emerson est gêné par les limites étroites où s'emprisonne le spiritualisme pur sous toutes ses formes. Comme si la constitution intellectuelle était jamais indépendante de l'organisme matériel donné à l'homme au moment de sa conception ou des conditions sociales qui l'environnent dès l'instant de sa naissance! Mais la réaction contre l'école du XVIIIe siècle en ce

qu'elle présentait de superficiel a atteint son maximum avec Emerson ; elle l'empêcha de voir la sagesse, la profondeur et la fécondité des théories principales de cette époque. Il nous suffit, en passant, de signaler le fait sans nous laisser entraîner à discuter la valeur des deux thèses opposées. Toutes les idées sont possibles à concevoir virtuellement sinon actuellement. Chaque époque choisit, pour se l'assimiler, la philosophie qui répond le mieux à ses besoins. Les institutions en France appelaient une réforme radicale ; la vogue et la puissance allèrent à ces philosophes qui avaient foi en l'efficacité de bonnes institutions. Dans l'Amérique d'Emerson, la situation du pays donnait au citoyen le bien-être matériel, la sécurité ; aussi fit-on bon accueil à une philosophie qui repliait l'individu sur lui-même et lui apprenait à regarder sa personne morale et son essence spirituelle comme supérieures à tout ce que le monde externe pouvait lui offrir.

Une fois de plus, faisant du vieux langage un emploi qui ne laisse pas d'être instructif, Emerson met la foi au-dessus des œuvres. La nature, dit-il, désapprouve nos impatiences et nos colères. Nos bonnes œuvres, nos églises, nos sociétés de bienfaisance, ne lui sont pas beaucoup plus agréables que nos tromperies et nos guerres. Ce sont là autant de jougs qui pèsent sur l'homme. Nos pénibles labeurs sont inutiles et frappés de stéri-

lité. Une loi supérieure à celle de notre volonté règle les événements. Si nous y regardons de plus haut, toutes choses sont égales : les lois, les croyances, les modes d'existence ne sont que des déguisements de la vérité. C'est seulement dans l'action naturelle, simple, spontanée que nous sommes forts, et en nous complaisant dans l'obéissance, nous devenons forts. Notre action réelle a lieu dans les moments où nous nous taisons. Pourquoi donc ce mot d'*action* nous épouvante-t-il? Pourquoi nous laissons-nous abuser par le mensonge de nos sens?

La justification par la foi a toujours eu une saveur d'antinomisme depuis le temps même où saint Paul niait avec tant d'énergie qu'il voulût anéantir la loi devant la foi et, parlant de certains calomniateurs, déclarait que leur damnation était juste. Emerson donnait prise au même reproche et il ne l'ignorait pas. Dans un passage cité plus haut, il nous a confié, en souriant, que sa femme arrête sa philosophie sur la pente de l'antinomisme. Il ne pouvait se méprendre sur la portée de ses paroles lorsqu'il disait qu'à regarder de haut toutes choses sont égales, et que nous sommes sous l'empire d'une loi supérieure à notre volonté. Sous ce rapport il ne fait que colorer des teintes du prisme la doctrine farouche qui forme le patrimoine commun du pur calvinisme et du fatalisme matérialiste.

Tous les esprits puissants ont la perception de toutes choses; la seule différence consiste dans l'ordre où ils jugent bon de les placer. Emerson eut de bonnes raisons sans doute pour considérer surtout la destinée, les mobiles inconscients et cachés qui nous gouvernent, mais il écrivit plus d'une page capable de servir à ces idées de vigoureux correctif. « Il est salutaire pour l'homme, dit-il, d'envisager non la fatalité mais l'autre face des choses » ; or le sens pratique est cette autre face. Stuart Mill disait un jour combien il eût voulu ne pas croire à la théorie de la formation du caractère par les circonstances : « Je me rappelais », écrivait-il, « le vœu de Fox. *Puissent les rois ne jamais oublier qu'il existe un droit à la résistance pour les peuples, et puissent les peuples ne jamais s'en souvenir !* Je me disais, à mon tour, que ce serait un bienfait pour le monde si chacun ajoutait foi à la théorie de la nécessité pour ce qui concerne le caractère d'autrui et la rejetait quand il s'agit de son caractère propre. » De même, Emerson savait de reste qu'on pouvait sans danger abandonner à lui-même le sentiment que chaque homme a de sa liberté, de ses facultés d'action, de son pouvoir sur les circonstances extérieures : en pareil cas, le sens pratique se tirera toujours d'affaire. Le monde n'avait pas besoin qu'il lui apprît que le succès d'un homme est dans son caractère. Sa tâche avait une bien autre portée : il s'agissait d'amener les

hommes à reconnaître que l'amour est la chose importante, non les œuvres charitables ; que, seules, les âmes grossières regardent la vie à travers les événements, les opinions, les personnes ; qu'elles ne voient l'action qu'autant qu'elle est consommée, tandis que le point intéressant est, avant tout, d'étudier l'élément moral qui préexiste, chez son auteur.

Il serait facile de montrer qu'Emerson n'a pas donné à ces éternelles énigmes, qui se reproduisent toujours, à toutes les époques, de ces réponses qui défient la critique d'un logicien. Il n'a jamais reculé devant des propositions contradictoires. Par principe, il rejetait tout système. « Il pensait que la vérité a des facettes multiples ; le mieux que nous puissions faire est d'examiner chacune d'elles à tour de rôle, sans nous inquiéter de savoir si elles sont en harmonie. » S'ils songent à l'insuffisance du langage humain, à la faiblesse de l'observation et à toutes les imperfections de l'organisme intellectuel, les hommes avisés ne dédaigneront pas des aperçus fragmentaires d'une vérité trop vaste et trop complexe pour être contenue dans un seul tableau d'ensemble. Se plaindre qu'Emerson ne suive pas un système logique, c'est ne pas comprendre le secret de l'influence exercée par beaucoup de grands penseurs qui ont donné une impulsion puissante au mouvement moral de leur époque. Ce n'est pas un syllogisme qui tournera jamais les

cœurs vers une vie plus pure et un plus haut idéal ; ce ne sont pas les propositions logiquement enchaînées d'un sorite, mais l'éclair de l'inspiration, l'autorité indéfinissable de l'accent qui entraînent les masses vers un maître nouveau et une noble doctrine. L'ergoteur importun a toujours raison, mais jamais il ne guide, n'améliore ou n'inspire.

Chacun remarquera que cette partie de l'évangile d'Emerson est en parfaite harmonie avec les aspirations d'une démocratie naissante. Fiez-vous aux instincts conducteurs, disait-il, non aux institutions traditionnelles, aux organisations sociales, aux formules des livres et des écoles, pour la formation de la personnalité ; les grandes forces sont actuelles et innées. En art, Ruskin a développé une vérité manifeste : les nations à demi civilisées sont meilleures coloristes que nous et nous ne saurions imiter un châle de l'Inde ni un vase de Chine. « La cause en est dans leur glorieuse ignorance de toutes règles ; les instincts purs et naturels ont ici le champ libre et accomplissent leur œuvre. Du jour où nous enseignons aux gens une règle de coloris et où nous leur disons : « Faites ceci, faites cela », nous anéantissons l'instinct, généralement pour toujours » (*Modern Painters*, p. 91). Emerson, en morale, arrivait à la même conclusion. La philosophie de la démocratie, ou gouvernement par elle-même d'une grande communauté aux éléments divers, s'appuie sur une hypothèse

analogue en politique. La fondation d'une vaste société qui se gouverne elle-même repose sur les instincts conducteurs. Emerson ne se lassait point de répéter que nous en savons plus long que nous ne croyons. Le sentier de la science et des lettres n'est pas la voie qui nous conduira vers la nature. Ce qui fut fait à une époque reculée par des hommes dont le nom a eu un retentissement immense n'a pas une signification plus profonde que ce que vous ou moi faisons aujourd'hui. Les olympiades et les consulats fourniront-ils la nourriture, l'expérience, l'aide dans le danger à l'Esquimau chasseur de phoques, au Canaque dans son canot, au pêcheur, au débardeur, au portefaix? Quand il suit cette veine, Emerson se rapproche parfois singulièrement du mémorable et puissant paradoxe de Rousseau, lorsqu'en 1750 il dénonçait les sciences corruptrices des mœurs.

On admettra généralement à présent qu'au jour de la grande et terrible épreuve la foi d'Emerson et la prétention démocratique se trouvèrent amplement justifiées. Carlyle lui écrivit enfin (4 juin 1871) : « Parfois, au milieu de mes explosions de colère contre l'anarchie, malgré la haine inextinguible que je lui porte, je me surprends à murmurer : un Frédéric-Guillaume, un Frédéric II, le plus parfait dictateur, enfin, que vous pourriez imaginer accomplirait-il la tâche — essentielle aujourd'hui pour l'Amérique — de façon plus rapide et

plus complète que ne le fait sous nos yeux l'Amérique anarchique? Une telle anarchie a beaucoup à dire pour sa justification. »

La comparaison entre Emerson et Carlyle est une matière à présent bien près d'être épuisée; le temps pourra la rajeunir en changeant le point de vue. A considérer l'esprit, l'humour, l'émotion, la pénétration, la grandeur poétique et la sublimité d'une ardente imagination, Carlyle est supérieur de cent coudées. Mais Emerson le domine d'autant par sa raison élevée et limpide, aussi éloignée de l'extravagance du lunatique que de la médiocrité terre à terre et servile. Ce fut cette raison, plus que tout le reste, qui maintint Emerson en communion avec les aspirations dominantes de son époque. Son enseignement, autant qu'il est donné à un enseignement abstrait, aida à la solution des problèmes moraux qui préoccupent les sociétés modernes. Carlyle préfère se jeter en aveugle, tête baissée, à l'encontre des grands courants d'opinion, défier la force des éléments qui entraînent les sociétés. Ayant au début de son œuvre la même foi qu'Emerson dans les instincts conducteurs, il en vient à s'imaginer que le seul instinct dont il faille tenir compte est la volonté personnelle, l'esprit de domination, la force, la violence. Emerson voulait que l'État moderne puisât sa vitalité dans la seule force réelle, la seule sur laquelle on puisse compter, c'est-à-dire l'honnêteté, la virilité, la simplicité, la parfaite indépen-

dance du caractère dans le citoyen. C'est ce qui rattache étroitement sa doctrine à l'œuvre de notre temps et fait encore de lui notre auxiliaire. La funeste réaction opérée en Carlyle avait abîmé ou enlisé sa barque quand le monde vint lui demander des règles de conduite. Malgré son merveilleux génie, il n'avait pas de règles de conduite à donner ; il ne put que cacher sous un torrent de paroles vagues et troubles une leçon banale et surannée. L'aveu fait à Emerson et que nous rapportions plus haut semble indiquer qu'il s'était, sur ce point, rendu à l'évidence.

Si Emerson sut admirablement suivre le courant des événements sociaux et politiques de son temps, ses enseignements ne s'accordèrent pas moins heureusement avec ce mémorable courant scientifique qui se produisait sous ses yeux. Il est faux de prétendre qu'il fut un précurseur de la théorie darwinienne. L'évolution, en tant qu'explication plausible de l'ordre de l'univers, est d'existence bien antérieure à Emerson ou à Darwin. L'œuvre de Darwin a consisté à présenter dans tous ses détails, avec quantité de preuves minutieuses à l'appui, l'hypothèse précise des conditions spécifiques qui président au développement des formes nouvelles. Il va sans dire qu'Emerson n'a produit aucune hypothèse de cette nature : il manquait des connaissances spéciales qui, seules, auraient pu lui donner de la valeur. Mais il eut la bonne fortune

de voir quelques-unes de ses idées les plus hardies s'accorder avec la théorie scientifique qui veut que l'être le mieux armé triomphe dans la lutte pour l'existence matérielle. Lorsqu'il conseille aux hommes de compter sur eux-mêmes, il rattache ses exhortations à la loi naturelle qui veille sur la conservation et le développement des êtres. Il nous dit que « la puissance dans la nature est la mesure même du droit », et que « la nature ne souffre dans son empire que ce qui peut s'aider soi-même ». En toutes circonstances on entend la même note. La nature partout, au dedans de nous et au dehors, est toujours en travail de formes nouvelles et de variétés inédites de la vie et de la pensée. Point de fin à ses expériences dans tous les domaines. Celles-là réussissent qui s'adaptent le plus étroitement aux conditions vitales. Ainsi donc que ni la société ni l'individu ne mettent obstacle à l'expérimentation, à l'originalité, à l'infinie variété des formes qui naissent. Un tel langage, nous le voyons, est également en harmonie avec la démocratie en politique et avec l'évolution dans la science. De plus, si la science moderne a une préférence marquée pour une théorie quelconque, c'est pour celle qui envisage l'univers matériel, avec la force et l'énergie qui s'y déploie, comme une unité et comme une totalité. C'est aussi chez Emerson la grande idée motrice ; il l'a répétée mille fois en prose et en vers, et c'est le cœur même de sa phi-

losophie. Newton le ravit quand il prétend que « le monde fut fait d'un jet ». « Le secret de l'univers est que ses énergies sont *solidaires.* » La nature « se publie elle-même dans ses créatures, s'élevant de l'atome et de la molécule, à travers une série de transformations, à la symétrie la plus parfaite. Un peu de calorique, c'est-à-dire un peu de mouvement, voilà toute la différence entre les pôles de notre globe, dénudés, mornes, blancs et froids comme la mort, et les climats tropicaux où surabonde follement la vie. » Non seulement, comme le fait remarquer Tyndall, le sens religieux d'Emerson ne s'effraie pas des découvertes de la science, mais il se pénètre de ces découvertes et se les assimile. « Chez Emerson, les conceptions scientifiques se transforment sans cesse et deviennent les traits d'un monde idéal aux formes les plus exquises et aux contours les plus chauds. »

Ces transformations sont souvent poussées si loin qu'il en arrive à se mystifier lui-même par des phrases vaines et creuses, ceux-là mêmes ne peuvent le nier qui ont le plus de sympathie pour son large et généreux enseignement. Il y a telle page qui, pour l'auteur de ces lignes du moins, après une méditation suffisamment sérieuse, demeure du pur grimoire, une chose dépourvue de sens et de valeur. Il faut ici accuser surtout l'influence de Platon et nous noterons en passant que son article critique sur ce maître (*Representative Men*) est un

de ses ouvrages les plus faibles. « Le titre de platonicien », dit Stuart Mill, « appartient beaucoup plus justement à ceux qui ont été nourris dans la doctrine de Platon et qui se sont efforcés de mettre en pratique son mode d'investigation, qu'à ceux qui se sont fait remarquer uniquement par l'adoption de quelques conclusions dogmatiques tirées pour la plupart de ses ouvrages les moins intelligibles. » Il serait inutile de chercher à se dissimuler que l'œuvre d'Emerson ne peut, en toutes ses parties, résister à l'épreuve de l'Elenchus, ni supporter d'être ramenée à un anglais franc et compréhensible.

Il est une conséquence remarquable de l'idéalisme d'Emerson qu'il ne faut point oublier. « Le visible devient le bestial », dit Carlyle, « lorsqu'il ne repose pas sur l'invisible. » Pour Emerson, tout reposait sur l'invisible, tout était résumé en formules de l'invisible, aussi le bestial était-il presque entièrement absent de son système philosophique. Nous pouvons même ajouter que certains phénomènes de premier ordre de notre univers étaient soigneusement écartés de son esprit. C'est là une des différences les plus profondes entre Emerson et la plupart de ceux qui, à un point de vue aussi élevé que le sien, ont médité les mêmes graves questions. Un simple trait mettra ceci en lumière. C'était chose bien connue autour de lui qu'il ne pouvait entendre parler de maladies. « Il y a », dit-il, « un sujet

absolument interdit aux gens bien élevés, à tous les mortels raisonnables, c'est celui de leurs misères physiques. Avez-vous dormi, n'avez-vous pas dormi, avez-vous mal à la tête, souffrez-vous de la sciatique, de la lèpre, de la paralysie, je vous en supplie par tous les anges du Paradis, taisez-vous et ne souillez pas cette matinée, qui n'inspire aux autres membres de la famille que des pensées sereines et agréables, par vos plaintes nauséabondes. Retirez-vous de l'azur! Respect à la lumière! » (*Conduite de la vie*, 159.)

S'il ne pouvait supporter d'aussi légers troubles sur la physionomie calme et souriante de la vie journalière, moins volontiers encore, sans doute, songeait-il à la mort. Dans toute la vaste série des sujets qu'offre le monde, aucun n'attire moins souvent son choix que ce sombre mystère, intimement lié à celui de la vie, et qui a fait l'objet de tant de méditations, depuis Job et Solon jusqu'à Bacon et à Montaigne. Si nous exceptons deux superbes poésies déjà mentionnées, la mort est, pour ainsi dire, bannie de son œuvre. Elle n'est ni le titre ni le sujet d'aucun de ses Essais; à peine l'entrevoit-on dans celui qui parle de l'immortalité. L'Amour, l'Amitié, la Prudence, l'Héroïsme, l'Expérience, les Mœurs, la Nature, la Grandeur d'âme, voilà ses sujets et une vingtaine d'autres encore; aucun ne nous le montre absorbé par le souci de donner une forme distincte et palpable à ses pen-

sées sur le fantôme terrifiant qui a obsédé l'esprit humain depuis que les temps ont commencé.

Pascal nous fait imaginer « un nombre d'hommes dans les chaînes et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour ». Telle est, s'écrie-t-il, la condition lamentable et désespérante de l'homme. Mais la nature a d'autres tourments plus cuisants que la mort. Stuart Mill — un optimiste pourtant — observe que le cours des phénomènes naturels entraîne une multitude de choses qui, si elles étaient les actes d'un être humain, exciteraient l'horreur la plus légitime. « Un homme, donc, qui voudrait, dans sa conduite, imiter le cours naturel des choses serait, d'une commune voix, accusé et condamné comme le plus dangereux des criminels. Pour l'homme même, d'ailleurs, « les crimes les plus affreux sont aussi naturels que la plupart des vertus ». Inutile de multiplier par des emprunts aux poètes et aux théologiens, aux moralistes et aux philosophes, ces effrayantes peintures. La sombre mélancolie, la révolte indignée de la conscience, l'ardent mépris de l'intelligence, tous ces sentiments que la vie et le monde tel qu'il est ont inspirés à tant de fortes âmes, qu'ils laissent sous l'empire d'émotions indéfiniment variées, étaient

inintelligibles pour Emerson dans ses méditations habituelles. Il admet, il est vrai, que « la laideur et la maladie, que nous voyons autour de nous, attestent l'infraction aux lois naturelles, intellectuelles et morales, et souvent violation sur violation puisque le produit en est misère sur misère. Les voies de la Providence, dit-il en un autre endroit, sont un peu rudes, et mènent, à travers les tremblements de terre, les fièvres, les rigueurs meurtrières des climats et mille autres apparences de férocité, jusqu'au fond intérieur de la nature. La Providence pour nous conduire à son but suit une route sauvage, âpre et mystérieuse, et « c'est en vain qu'on essaiera de justifier le mécanisme gigantesque et compliqué dont elle se sert, ou de revêtir cette terrible bienfaitrice du surplis immaculé et du rabat blanc de l'étudiant en théologie ». Mais la pensée des cruautés de l'univers n'avait d'autre résultat que d'amener Emerson à cette conclusion pratique : « Notre système d'éducation ne doit pas oublier d'armer l'homme ». Il est né pour l'état de guerre et fera donc bien de mettre son âme au port d'armes. Cette morale stoïcienne est peut-être la meilleure de toutes, mais la leçon eût pu produire plus d'effet si le maître avait témoigné plus de sympathie pour les tragiques émotions de l'homme dans ce vaste drame où il joue un rôle si digne de pitié.

Emerson ne s'étend guère davantage au sujet de ce fardeau écrasant, véritable entrave de l'âme, que

les Églises appellent le péché et qui, de quelque nom qu'on le désigne, est un réel fléau dans la nature. Il n'avait pas l'œil de Dante pour voir jusqu'à quel point de bassesse, de cruauté, d'infamie absolue, on arrive à pétrir l'humanité. S'il apercevait parfois ces choses, c'était à travers le prisme atténuant et trompeur des généralisations. Jamais il n'était révolté ou rappelé violemment à lui-même par l' « immorale insouciance » des hommes. Le cours naturel des choses, les prodigieuses injustices de l'homme dans la société, ne lui inspirent ni horreur ni épouvante. Il ne veut voir aucun monstre s'il peut s'en dispenser. A la Némésis fatale ou aux terribles Erinnyes, filles de l'Erèbe et de la Nuit, Emerson substitue une abstraction optimiste, nommée Compensation. Il admet dans la nature une seule chose vraiment tragique : « la distinction du Plus et du Moins ». Si petite est ma puissance, obscure ma vision; si l'occasion de monter m'est enlevée; si je suis, dans tous les domaines, exclu de l'héritage de ce monde, c'est là, ce semble, une véritable tragédie. « Mais considérez nettement les choses et ces inégalités colossales s'évanouissent. L'amour les fond, comme le soleil dissout l'ice-berg dans la mer. Le cœur et l'âme de tous les hommes ne faisant qu'un, l'amertume du Tien et du Mien cesse bientôt. Le tien est aussi le mien. » Des mots, des mots, rien que des mots! Quoi de plus futile? Le maître, mis en présence

d'une des énigmes les plus troublantes qui soient, se retranche à une hauteur où la question devient invisible, et nous déclare alors que non seulement elle est invisible, mais qu'elle n'existe pas. Ce n'est point là voir nettement les choses, mais simplement les entourer d'une brume impénétrable. Lorsqu'il nous encourage en nous disant : « Aimez et vous serez aimé », qui ne se rappelle les scènes qui font de Jean Valjean, le héros du noble roman de Victor Hugo, non une pure fiction théâtrale, mais un type malheureusement trop réel? Le croyant espère en un autre monde pour redresser les injustices et châtier les horreurs de celui-ci ; le philosophe nous enseigne que la loi de la vie est la résignation, le renoncement, l'art de se passer de tout (*entbehren sollst du*). L'un et l'autre s'appuient sur des idées familières, passées dans le langage de tous. Mais dire que toute infraction à l'amour et à l'équité est aussitôt punie, — punie par la crainte, — puis parler de la parfaite compensation qui règne dans l'univers, c'est purement jouer sur les mots, ce n'est pas résoudre le problème dans les termes où il est posé. Emerson, nous l'avons dit, avait en aversion l'esprit de système qui, suivant lui, entravait le libre essor de la pensée ; de même en morale, avec plus de hardiesse, il se révoltait contre une interprétation minutieuse et gênante du devoir. Nous ne sommes pas bien sûr que sa doctrine optimiste ne lui ait pas joué un mauvais tour en fermant

ses yeux à une bonne moitié des réalités de la nature et des brutales éventualités de la vie. Il faut reconnaître l'influence considérable qu'a exercée sur la pensée d'Emerson le fait d'être né dans un monde nouveau, sans attache avec l'histoire des temps lointains. Les voies sombres et tortueuses par où a passé le genre humain n'ont pas pour les Américains du Nord la réalité poignante qu'elles ont pour nous qui vivons sur le théâtre même d'iniquités séculaires et qui sommes entourés des monuments de crimes historiques, pour nous qui trouvons le présent et l'avenir enchevêtrés au passé, empoisonnés d'avance par lui, nous qui charrions enfin, dans notre sang comme dans nos institutions, l'effroyable héritage des fautes ataviques.

Il y a des sujets, et ils sont nombreux et importants, où l'autorité réelle à consulter n'est pas le moraliste de profession, comme Emerson, mais bien l'homme du monde. Le monde endurcit, rétrécit, dessèche les natures vulgaires, mais rien n'enrichit comme le monde un noble esprit. Pour la connaissance du cœur humain nous irons à ceux qui vécurent dans une intimité plus étroite avec les passions changeantes et les intérêts multiples de la vie réelle : à Horace, à Montaigne, à La Bruyère, à Swift, à Molière et même à Pope. Si un critique chagrin venait nous dire qu'Emerson a regardé la vie en se plaçant hors d'elle, comme font les clergymen,

nous condamnerions l'exagération d'un tel jugement, mais nous comprendrions ce qui, dans Emerson, est visé par le critique. Il n'a pas le tempérament des grands humoristes, sous quelque planète qu'ils soient nés, Jupiter, Mercure, ou Saturne. Même sa révolte contre le formalisme n'aboutit qu'à un nouveau mode de sérénité, et parfois se trouve terriblement près du dilettantisme moral. L'identification constante de toute chose dans la nature avec toute chose de l'au-delà parfois nous étourdit, nous fatigue, nous afflige presque. Il a beau nous répéter que notre civilisation n'approche pas du milieu de sa journée, que nous en sommes encore au chant du coq et à l'étoile du berger, toutes les époques lui sont pareilles : l'homme est toujours l'homme, « la société jamais n'avance ». Pas plus que Carlyle lui-même, il ne cherche à enflammer le monde d'une foi ardente dans le progrès social, couronnement de judicieux efforts. Mais, après avoir fait à ces réserves la large part qui convient, Emerson n'en reste pas moins au premier rang de ceux dont la parole persuasive et l'exemple fécond font la guerre à notre découragement, nous ouvrent un horizon de pureté, nous tirent du sommeil énervant des conventions et du formalisme, exorcisent les démons malins de la vanité et arrachent l'homme aux pensées dégradantes, aux mornes rêveries du fatalisme et de l'impiété.

AUGUSTE COMTE

On admet généralement aujourd'hui que Comte tient une des premières, une des plus grandes places dans cet intéressant groupe de penseurs que le bouleversement des anciennes institutions en France poussa à l'étude des théories sociales. Infiniment supérieur à des hommes comme de Maistre d'une part, de l'autre à Saint-Simon et à Fourier, sous le rapport des connaissances scientifiques comme sous celui de la valeur intellectuelle, il avait de commun avec eux le but qu'il poursuivit, l'intérêt qui dirigea toutes ses pensées, je veux dire la rénovation des conditions du pacte social. Si notre classification s'établit non d'après le but mais d'après la méthode, il prend alors place parmi des hommes tout différents de ceux-là. Cette méthode se distingue de celles des contemporains en ce qu'elle reconnaît l'impossibilité d'opérer une transformation de l'ordre

social avant d'avoir remanié dans un esprit scientifique toutes les conceptions théoriques qui s'y rapportent et de les avoir réunies avec discernement en un tout systématique au reste de la connaissance humaine. Cette doctrine capitale rattache Comte aux théoriciens sociaux du XVIIIe siècle, indirectement à Montesquieu, directement à Turgot, mais surtout très étroitement à Condorcet, qu'il se plaisait à appeler son père philosophique.

Isidore-Auguste-Marie-François-Xavier Comte naquit en janvier 1798 à Montpellier où son père était receveur général. Il reçut la première instruction au collège de la ville et fut admis en 1814 à l'École polytechnique. Dans sa jeunesse, il se signala sans cesse par une tendance à se révolter contre toute autorité qui tenait uniquement à la fonction : devant la véritable supériorité, morale ou intellectuelle, il fut toujours le premier à s'incliner. L'application intense, qui fut l'une de ses facultés les plus remarquables dans l'âge mûr, se révéla dès sa jeunesse, et cette application était soutenue ou inspirée par une intelligence et des aptitudes supérieures. Deux ans après son entrée à l'École, il prit une part importante à une manifestation hostile à l'un des professeurs; l'École fut licenciée et Comte, comme les autres élèves, fut renvoyé dans sa famille. Au grand mécontentement de ses parents, il résolut de retourner à Paris (1816) et d'y gagner sa vie en donnant des leçons de mathématiques.

Benjamin Franklin était alors son idole. Il écrivait à un camarade d'école : « Je cherche à imiter non les talents mais la manière de vivre du Socrate moderne. Vous savez qu'à vingt-cinq ans il forma le projet de devenir parfaitement sage et qu'il réalisa ce projet. J'ai osé tenter la même entreprise, bien que je n'aie pas encore vingt ans. » Rien ne s'éloigne davantage du type de Franklin, pour le caractère et les visées, qu'Auguste Comte; mais ni Franklin ni aucun homme au monde n'a surpassé la ténacité héroïque avec laquelle il poursuivit, à travers mille obstacles, sa vocation idéale.

A un certain moment, les circonstances le firent songer à tenter le sort en Amérique, mais un ami qui l'avait précédé là-bas l'avertit de l'esprit purement pratique qui régnait chez ce peuple tout neuf : « Si Lagrange venait aux États-Unis il ne pourrait gagner sa vie qu'en se faisant arpenteur ». Comte resta donc à Paris et vécut tant bien que mal avec des ressources qui ne se montaient pas à 2000 francs par an. Quand il prenait la peine d'interrompre ses méditations sur des sujets plus élevés et de songer un instant à son propre avenir, son ambition n'allait pas au delà d'une chaire de mathématiques dans un collège. Un ami lui procura la place de précepteur des enfants de Casimir Perier. Les appointements étaient honnêtes, mais les obligations étaient nombreuses ; et puis, adieu la délicieuse liberté de la mansarde ! Après une courte expérience

de trois semaines, Comte retourna à la pauvreté et à ses modestes satisfactions. Ce n'était point qu'il ignorât absolument ces appétits de plaisir qui sont naturels à un jeune homme. Mais déjà, à l'âge de dix-neuf ans, nous le voyons s'étonner, au milieu des folies du carnaval de 1817, qu'une gavotte ou un menuet puisse faire oublier aux gens qu'autour d'eux trente mille créatures humaines ont à peine un morceau de pain. Ces dures épreuves au début de la vie ont leur mauvais côté; encore ont-elles un grand avantage sur la douce existence de nos universités : c'est qu'elles éveillent chez l'étudiant, au lieu d'une vague sympathie littéraire, un intérêt réel pour l'humanité.

Vers 1818, Comte noua des relations comme ami et comme disciple avec un homme qui devait exercer sur le cours de ses idées une influence décisive. C'était Henri, comte de Saint-Simon, cousin au second degré de ce fameux duc de Saint-Simon qui fut l'ami du régent et l'auteur de la plus importante collection de mémoires que compte une langue si incomparablement riche en ce genre d'ouvrages. Il était alors âgé d'environ soixante ans et, s'il n'avait pas atteint une sérieuse réputation, il avait du moins excité la curiosité et l'intérêt de ses contemporains par les excentricités de son existence sociale, par ses plans, ses projets innombrables et par ses idées politiques d'une ingéniosité bizarre. La faculté caractéristique de Saint-Simon était une

imagination exubérante s'exerçant dans le domaine de la réalité. La discipline scientifique n'était rien à ses yeux; il ne s'y était jamais soumis et n'en avait pu sentir le prix. C'était un artiste en architecture sociale. Si des idées justes ou des germes, des embryons d'idées justes sur l'histoire, sur le progrès humain, sur un programme de bonne et saine politique se présentaient parfois à son esprit, ces idées n'étaient pas le fruit d'une suite logique de déductions : c'étaient les intuitions rapides, les soudaines illuminations d'un poète; et, comme elles prétendaient traiter de matières réelles, les idées justes marchaient trop souvent accompagnées d'idées fausses.

Le jeune homme — il avait alors vingt ans — se prit de passion pour le vieux philosophe. Dans la suite, il s'oublia au point de présenter Saint-Simon comme un charlatan corrompu et de déplorer sa liaison avec lui comme une chose purement funeste. Tant que dura cette liaison le sentiment fut tout différent. Saint-Simon est alors l'homme le plus digne d'estime et d'amitié, le plus charmant dans les relations journalières; c'est le plus respectable des philosophes. Et, quand toute société a cessé, à l'époque même où il se félicite d'avoir secoué le joug, Comte admet encore loyalement que l'influence de Saint-Simon a été puissamment utile à son éducation philosophique. « Certes », écrit-il à son plus intime ami, « j'ai de grandes obligations

personnelles à Saint-Simon; je veux dire qu'il a contribué, dans une large mesure, à me lancer dans la direction philosophique que je me suis à présent définitivement tracée et que je suivrai sans regarder en arrière pendant le reste de ma vie. » N'eussions-nous pas un aveu aussi nettement formulé, un rapide coup d'œil jeté sur l'œuvre de Saint-Simon suffirait à nous faire découvrir la filiation qui rattache le penseur systématique à l'ingénieux visionnaire. Nous constatons l'existence de la dette, nous constatons aussi que, si haut qu'on l'évalue, elle n'enlève rien au titre de penseur puissant et original qui revient à Comte ni à l'immense supériorité de son intelligence sur celle de Saint-Simon comme portée, comme vigueur et comme cohérence. On peut se montrer aussi profondément original en transformant qu'en inventant, Molière et Shakespeare en sont la preuve dans le domaine de l'art dramatique. Il n'en va pas autrement en philosophie. *Là aussi, il faut prendre son bien où on le trouve.*

La gloire de Comte n'est en rien diminuée parce que quelques-unes des idées, qu'il a refondues pour les incorporer dans une grande construction philosophique, ont leur origine dans celles que produisait presque au hasard le cerveau toujours en fermentation de Saint-Simon. Comte n'est en aucun sens un adepte de Saint-Simon; mais ce fut incontestablement Saint-Simon qui, pour emprunter l'expression

même de Comte, le « lança », en suggérant à son esprit vigoureux et pénétrant les deux points fondamentaux sur lesquels put s'élever le système comtiste. Le premier, c'est que les phénomènes politiques peuvent être groupés sous des lois comme d'autres phénomènes; le second, c'est que la vraie destination de la philosophie est d'être sociale et que le véritable but du penseur doit être la réorganisation de notre système moral, religieux et politique. Nous pouvons aisément imaginer quelle impulsion des conceptions aussi vastes devaient donner aux méditations de Comte. Il en est d'autres encore de moindre importance où il est impossible de ne pas reconnaître que ce fut l'idée de Saint-Simon, erronée ou embryonnaire, qui mit son jeune admirateur sur la trace de l'idée juste et complète. Inutile d'insister davantage. Comte aurait accompli une œuvre intellectuelle importante si Saint-Simon n'avait jamais existé, cela est bien certain. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que la grande œuvre qui est aujourd'hui la sienne a reçu son impulsion primitive dans les entretiens de Saint-Simon, bien que, plus tard, nous voyions sa filiation directement établie avec les théories fécondes de Turgot et de Condorcet. Comte faisait presque aussi peu de cas de Platon que de Saint-Simon et il considérait Aristote comme le prince des vrais penseurs. Et pourtant la différence essentielle d'opinion sur les idées n'avait pas empêché Aristote d'appeler Platon son maître.

Après six années, les divergences de vues entre les deux philosophes devinrent trop sérieuses pour que l'amitié pût subsister encore. Comte commença à regimber contre la prétention de Saint-Simon à être son directeur. De son côté, Saint-Simon commençait sans doute à éprouver un certain malaise en constatant la supériorité de son disciple. Le motif de la rupture (1824) fut une tentative que fit Saint-Simon pour publier une des productions de Comte comme si elle se rattachait, en quelque manière, aux plans saint-simoniens de réorganisation sociale. Comte n'était pas homme à se fâcher à demi. Non seulement la rupture fut définitive mais longtemps après, comme nous l'avons vu, Comte, avec une rudesse qui fait peine, prodiguait à l'homme qui avait encouragé sa jeunesse les noms les plus durs.

En 1825, Comte se maria. Ce fut un de ces mariages où « la magnanimité ne consulte pas la prudence », et il ne fut pas heureux. Sa famille était ardemment catholique et royaliste ; elle fut blessée de son opiniâtreté à ne point vouloir être marié ailleurs qu'à la mairie. Elle consentit pourtant à recevoir sa femme et le couple alla faire un séjour à Montpellier. M[me] Comte prit en aversion la société qu'elle y trouva et ce fut l'origine première des querelles qui se prolongèrent tant que dura leur vie commune. L'année de son mariage, nous voyons Comte écrire à un intime : « A présent

il ne me reste qu'à concentrer mon existence morale dans mon œuvre intellectuelle. C'est une compensation précieuse mais insuffisante. Il me faut ainsi renoncer à la part de bonheur, sinon la plus brillante, du moins la plus douce. » Nous ne pouvons qu'admirer l'héroïsme qui nourrit de grandes idées au milieu des mesquines tracasseries de l'existence et relègue courageusement tous les soucis infimes à l'arrière-plan, leur véritable place. Cependant il nous est permis de supposer que les vulgaires ennuis qui accompagnent toujours le manque d'argent contribuèrent à rendre plus difficile à établir l'unisson conjugal. Comte essaya de trouver des élèves qui prissent pension chez lui, mais un seul se présenta et il fallut bientôt le renvoyer puisqu'il ne lui venait pas de compagnons. « J'aime mieux », écrivait le besogneux enthousiaste, « passer ma soirée à résoudre un problème difficile qu'à courir en quête d'une leçon chez quelque millionnaire imbécile et suffisant. » Il tirait quelque argent d'un article inséré de temps à autre dans *le Producteur*, où il commença à faire connaître les idées philosophiques qui mûrissaient alors dans son esprit. Il annonça en 1826 une série de conférences qui, espérait-il, lui rapporteraient à la fois argent et réputation ; elles devaient être la première exposition dogmatique de la philosophie positive. Un ami lui avait dit : « Vous causez trop, vos idées se répandent et d'autres en font leur profit sans vous

en rapporter l'honneur. Faites valoir votre droit de propriété. » Ce fut une des raisons pour lesquelles Comte entreprit ces conférences. Elles attirèrent, entre autres auditeurs illustres, Humboldt le cosmologiste, Poinsot le géomètre et Blainville le physiologiste.

Malheureusement, après la troisième conférence, Comte fut frappé d'une violente attaque d'aliénation mentale, effet d'une méditation intense et prolongée sur un tempérament déjà altéré par les chagrins domestiques. Plus d'un an se passa avant qu'il retrouvât la santé et, à peine entré en convalescence, il fut saisi d'une tristesse si profonde à la pensée de la catastrophe qui l'avait accablé qu'il se jeta à la Seine. Par bonheur on parvint à le sauver et le choc ne retarda pas son complet retour à la raison. Un détail de cet épisode pénible mérite d'être rappelé. Lamennais, alors dans le feu de son exaltation catholique, persuada à la mère de Comte d'exiger que le mariage de son fils reçût la consécration religieuse. Comme, apparemment, la jeune Mme Comte ne s'y opposa pas, la cérémonie eut lieu dans toutes les formes, bien que, à ce moment, le pauvre homme ne fût ni plus ni moins que fou à lier. Voilà à quelles conspirations contre le sens commun et les plus simples convenances le fanatisme sacerdotal entraîne même des hommes de bien comme Lamennais! D'autre part, les adversaires philosophiques des doctrines de Comte n'ont

pas toujours résisté à la tentation de rappeler que le maître avait autrefois perdu la raison : insinuation peu digne et peu pertinente que n'excusent même pas les provocations d'une humeur souvent acerbe. Comme on l'a justement remarqué, Newton eut, lui aussi, un accès de folie, et notre vénération pour les *Principes* n'en est nullement diminuée. Comte a pu éprouver le même accident sans perdre pour cela le respect que nous inspire tout ce que nous trouvons d'excellent dans la philosophie et la politique positives.

En 1828, il reprit ses conférences et publia en 1830 le premier volume du *Cours de philosophie positive*. L'esquisse ou plan général de cette vaste entreprise avait été publiée en 1826. Le sixième et dernier volume parut en 1842. Les douze années qu'absorba la publication du premier des deux grands ouvrages de Comte furent pour lui une époque d'infatigable labeur; ce fut aussi la seule période de sa vie où il jouit d'une certaine aisance matérielle : aisance bien modeste et toute relative. En 1833, il fut nommé examinateur pour les divers collèges de province où l'on préparait les candidats à l'École polytechnique. Cet emploi et deux autres places de professeur de mathématiques lui assuraient environ 10 000 francs par an. Il fit à M. Guizot, alors ministre de Louis-Philippe, une importante proposition. Il s'agissait de fonder une chaire d'histoire générale des sciences. S'il y a,

disait-il, quatre chaires consacrées à l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire à l'étude approfondie de tous les rêves et de toutes les aberrations de l'esprit humain à travers les âges, il devrait bien y en avoir au moins une où l'on expliquerait l'origine et le développement de nos connaissances réelles. Cette idée féconde, qui attend toujours sa réalisation, reçut d'abord un accueil favorable, à ce que nous assure Comte, de la part de l'instinct philosophique de Guizot ; puis la rancune du métaphysicien la fit repousser.

Cependant Comte remplissait en conscience sa tâche officielle, tout en regrettant amèrement le temps perdu pour l'exécution du vaste projet qui occupait sa pensée. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter un trait délicieux et touchant qui se rattache à cette partie de la vie de Comte. « Je ne sais », écrit-il à sa femme dans l'expansion d'une confidence intime, « si j'ose révéler même à vous le sentiment de douceur et d'attendrissement que j'éprouve quand j'ai affaire à un jeune candidat dont l'examen est tout à fait satisfaisant. Oui, souriez si vous voulez, mon émotion irait facilement jusqu'aux larmes si je n'étais soigneusement sur mes gardes. » Une telle sympathie pour les espérances d'un jeune homme, lorsqu'elles s'unissent en lui à l'activité et à l'intelligence sans lesquelles ces espérances ne pourraient se réaliser, prouve que l'extérieur froid et austère de Comte

cachait le feu d'une noble et bienfaisante nature. C'est le même sentiment qui le pousse, malgré les travaux dont il est surchargé, à donner chaque année, de 1831 à 1848, une série de conférences gratuites sur l'astronomie, destinées à un auditoire populaire. La pensée de dévouement qui inspirait cet acte désintéressé se révéla encore d'autre façon. Il se laissa condamner à la prison plutôt que de servir dans la garde nationale. Voici quel était son raisonnement. Il ne voulait pas prendre les armes contre la nouvelle monarchie de Juillet, mais, en sa qualité de républicain, il n'entendait pas non plus prêter serment de la défendre. Le seul plaisir que Comte se permît était d'aller parfois à l'Opéra. Dans sa jeunesse il avait fréquenté le théâtre, mais il arriva très vite à cette conclusion que la tragédie n'est rien qu'artifice et emphase et au bout d'un certain temps la comédie ne l'intéressa pas plus que la tragédie. Mais il conserva pour l'opéra une véritable passion qu'il satisfaisait aussi souvent que possible, jusqu'au moment où son étroit budget lui interdit même cette unique distraction.

De sa personne et de ses manières, quelqu'un qui fut son élève nous trace le portrait suivant : « Chaque jour, quand huit heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg, lorsqu'on entendait encore vibrer le timbre sous le dernier coup de marteau, la porte de ma chambre s'ouvrait et je voyais entrer un petit homme court et un peu gros,

parfaitement glabre, rasé de frais, sans vestige de favoris ni de moustache. Il portait invariablement un habit du noir le plus immaculé comme s'il allait à un dîner; sa cravate blanche sortait des mains de la blanchisseuse; son chapeau reluisait comme la robe d'un cheval de course. Il s'avançait vers le fauteuil préparé pour lui devant le bureau, posait son chapeau sur le coin à gauche, sa tabatière du même côté, auprès de la main de papier disposée à son usage. Alors, trempant la plume par deux fois dans l'encrier et l'amenant à un pouce du nez pour s'assurer qu'elle contenait assez d'encre, il rompait enfin le silence : « Nous avons dit que la « corde AB », etc. Pendant trois quarts d'heure il poursuivait sa démonstration, tout en jetant sur le papier quelques notes sommaires pour aider l'élève à retrouver le problème quand il serait tout seul. Puis, saisissant un autre cahier à sa portée, il relisait la répétition écrite de la précédente leçon. Il expliquait, corrigeait ou commentait jusqu'au moment où neuf heures sonnaient. Alors, du petit doigt de la main droite secouant de son habit et de son gilet l'abondante pluie de tabac qui y était tombée, il remettait sa tabatière en poche, reprenait son chapeau et, silencieux comme à l'arrivée, il marchait vers la porte que je courais ouvrir devant lui. »

En 1842, nous l'avons dit, le dernier volume de la *Philosophie positive* fut donné au public. Au lieu

de jouir en paix de cette satisfaction qu'on aime à se représenter comme la récompense d'un labeur de douze années, consacrées à édifier un admirable monument philosophique, l'auteur de cette œuvre grandiose se vit accablé de mille petits ennuis. Ennuis sans compensation d'aucune sorte, qui nous harcèlent sans nous grandir et où l'énergie morale se dépense sans profit comme sans douceur. D'abord l'incompatibilité d'humeur entre Comte et sa femme devint tellement intolérable qu'ils durent se séparer en 1842. En pareil cas, il ne convient pas aux étrangers de départir les torts, car il leur est impossible de connaître toutes les circonstances décisives. Qu'il nous suffise de dire que — à part deux ou trois actes de sa vie, qui sont peu en sa faveur mais où le public n'a rien à voir — M^{me} Comte semble avoir toujours témoigné pour le bien-être de son mari une sollicitude qui lui fait honneur. Comte lui servit une pension et, pendant quelques années encore après leur séparation, ils continuèrent une correspondance amicale. Le second ennui qui attendait Comte au sortir de sa longue réclusion philosophique fut un procès contre son éditeur. Celui-ci avait insolemment inséré dans le sixième volume une protestation contre certaine note où Comte malmenait un peu vivement Arago. L'auteur de la *Philosophie positive* s'élança au combat avec une énergie digne de Voltaire et gagna son procès. Enfin, et pis que

tout cela, en tête du sixième volume il avait écrit une préface où, de propos délibéré, il sortait de son sujet pour aller provoquer l'inimitié puissante des hommes mêmes dont dépendait sa réélection annuelle comme examinateur à l'École polytechnique. Le résultat de cette incartade ne se fit pas attendre : il perdit sa place et, avec elle, la moitié de son très modeste revenu. A cette circonstance se rattache un épisode de sa vie qui nous offre quelque chose de plus qu'un intérêt personnel.

Antérieurement à l'année 1842, Comte avait été en correspondance avec John-Stuart Mill. Notre illustre compatriote avait été frappé des idées philosophiques d'Auguste Comte ; il reconnaît que son *Système de logique* doit à Comte plusieurs idées importantes et que, dans la partie de cet ouvrage qui s'occupe de la logique des sciences morales, un progrès radical, introduit dans la conception de la méthode logique, a son origine dans la *Philosophie positive*. La correspondance qui s'engagea entre eux — correspondance extrêmement riche et volumineuse et qui, nous pouvons l'espérer, sera un jour accessible au public — roulait surtout sur deux questions, l'égalité des sexes et l'avantage d'un ordre sacerdotal ou spirituel, ainsi que sur les moyens de le constituer. Lorsque Comte se vit dans la gêne, il exposa sans détours la situation à son ami d'Angleterre. Quiconque a connu le souci affectueux de Stuart Mill pour le bien-être de tous

ceux qu'il estimait faire œuvre utile en ce monde, ne s'étonnera pas d'apprendre qu'il s'employa aussitôt à réparer la brèche faite aux ressources de Comte en attendant que celui-ci, par son travail, fût parvenu à la réparer lui-même. Stuart Mill persuada à Grote, à Molesworth et à Raikes Currie d'avancer une somme de 6000 francs. A la fin de l'année (ceci se passait en 1845), Comte n'avait pris aucune mesure pour arriver à se passer de l'aide des trois étrangers. Stuart Mill eut de nouveau recours à eux, mais, à l'exception de Grote qui envoya une somme minime, ils firent savoir à Comte qu'il devait désormais pourvoir à ses besoins. Stuart Mill lui avait conseillé d'écrire des articles pour des revues anglaises ; il s'offrait à traduire ces articles. Comte d'abord approuva le projet, mais Stuart Mill fut fort surpris et fort déconcerté quand il le vit s'arroger hardiment le rôle de « souverain juge moral » et accuser les souscripteurs récalcitrants de manquer scandaleusement à leur conscience comme à leur mission intellectuelle. Ces prétentions refroidirent Stuart Mill ; elles lui parurent avoir un arrière-goût de charlatanisme tout à fait inattendu, et la correspondance prit fin. Quant à la position prise par Comte dans le débat, nous trouvons qu'il y a beaucoup à dire en sa faveur. Si vous avez de bonnes raisons de croire que tel penseur travaille efficacement à la destruction, souhaitée par vous, du système scientifique et philoso-

phique officiellement reconnu, on est alors fondé à vous demander votre contribution pour assurer à cet homme l'indépendance matérielle dont jouissent, grâce à l'État et aux universités, les professeurs ou les propagateurs du système officiel. Et s'il est beau de laisser par testament une certaine somme sous forme de dotation pour rétribuer l'enseignement scientifique d'un maître dont on n'a jamais entendu parler, pourquoi ne serait-il pas juste, naturel et louable de fournir des ressources à un maître encore vivant qu'on connaît et dont on approuve les doctrines? A cela Grote et Molesworth pourraient répondre que, pour autant qu'ils pussent s'en rendre compte, ils se trouvaient prêter leur aide à l'édification d'un système qu'ils désapprouvaient absolument. Cette crainte, du reste, eût été très fondée. Avoir, en quelque mesure, favorisé la naissance de la *Politique positive* n'aurait pu être qu'un sujet de remords pour les trois amis. Comte prétendit toujours, il est juste de le remarquer, que ceux qui subvenaient aux besoins d'un maître devaient être, pour tous les points essentiels de méthode et de doctrine, des disciples de ce maître; venant de personnes indifférentes, le secours était un non-sens et une humiliation. Mais une dotation est-elle jamais un bienfait pour l'homme qui la reçoit? Il est difficile de donner à cette question une réponse générale. Dans le cas particulier qui nous occupe, Mme Comte avait peut-être raison

de douter qu'il y eût avantage à exempter le philosophe de la nécessité de se trouver en simples relations d'affaires avec des indifférents pendant un certain nombre d'heures chaque semaine. Des relations de ce genre sont aussi efficaces que le serait la meilleure philosophie pour maintenir l'égoïsme dans des bornes honnêtes et elles doivent être non seulement une distraction mais un correctif salutaire aux tendances d'une pensée qui se concentre sur les sujets abstraits.

Quant au dénouement, le voici. De 1845 à 1848, Comte vécut comme il put et réussit à servir la pension de sa femme sur un revenu total de 5000 francs par an. Inutile d'ajouter qu'il était d'une économie austère. Ses petits livres de recettes et de dépenses, où chaque article fut inscrit jusque peu d'heures avant sa mort, sont d'une exactitude et d'une netteté à satisfaire un ancien chef de famille romain. En 1848, sans qu'il y eût faute de sa part, son traitement fut réduit à 2000 francs. Littré et quelques autres, avec l'approbation de Comte, organisèrent une souscription et, de l'argent qu'elle produisit, Comte vécut pendant les neuf dernières années de sa vie. En 1852, le subside atteignit 5000 francs. Après l'incident rapporté plus haut, il est digne de remarquer que Stuart Mill fut au nombre des souscripteurs et que Littré continua à aider le maître même après que les airs de grand pontife que prenait Comte à son égard

l'avaient obligé à cesser ses relations avec lui. Nous ne pouvons, à notre grand regret, porter à l'avoir de Comte aucun trait semblable de magnanimité. Son caractère, admirable pour la fermeté, l'intensité de direction, la volonté inébranlable, le dévouement farouche à ce qu'il croyait la cause de l'humanité, ne présentait guère ces qualités plus douces qui valent aux bons notre amour et aux méchants notre pitié. De la race des Brutus et des Caton, son austère opiniâtreté à poursuivre un but déterminé pourra servir de modèle, mais l'humeur est déplaisante, dominatrice et n'est pas exempte d'une certaine aigreur mesquine.

Si l'on veut sympathiser avec Comte, mieux vaut ne voir en lui que le travailleur intellectuel, poursuivant dans la gène et l'obscurité la tâche laborieuse et absorbante à laquelle il a sacrifié sa vie entière. Sa façon singulièrement consciencieuse d'élaborer ses idées rendait la contention mentale plus intense que ne l'eût exigé le travail épuisant d'une exposition abstraite des principes de la science positive, s'il s'était contenté d'un plan plus commode. Il n'écrivait pas une ligne avant d'avoir composé dans sa tête tout l'ensemble du morceau. Lorsqu'il avait médité profondément chaque phrase, il prenait enfin la plume et alors telle était la sûreté de sa mémoire que les pensées se présentaient à lui dans leur ordre exact et sans effort, et qu'il écrivait précisément ce qu'il s'était tout d'abord

proposé d'écrire, sans jamais s'aider d'une note ni d'un mémorandum, sans hésitation et sans arrêt. Ainsi il commença et acheva dans l'espace d'environ six semaines un chapitre de la *Philosophie positive* (vol. V, ch. IV) qui remplirait quarante grandes pages de l'*Encyclopédie britannique.* Comme exemple de production continue, ce serait déjà fort honorable si le sujet était purement descriptif ou narratif. Mais si nous songeons que ce chapitre, loin d'être un récit, est l'exposé abstrait des principes qui ont guidé les mouvements de l'esprit humain pendant plusieurs siècles et que les fils complexes de la pensée se suivent et s'entrecroisent sans cesse à travers le tissu du raisonnement, alors les conditions dans lesquelles ces choses ont pu revêtir une forme littéraire deviennent réellement surprenantes. Il n'est guère possible au critique de partager l'admiration de quelques disciples de Comte pour le style du maître. Nous ne lui ferons pas le reproche absurde de n'avoir pas su répandre dans ses pages du pittoresque ou de l'émotion. Nous ne demandons pas des couchers de soleil, des étoiles, des roses et des extases, mais il y a un certain niveau à atteindre, même dans les sujets les plus sérieux et les plus abstraits. Comparé au style philosophique de Hume, de Diderot, de Berkeley, celui de Comte est lourd, laborieux, monotone, sans relief et sans lumière. Çà et là, nous rencontrons une ligne énergique;

mais en somme le vocabulaire est pauvre, les phrases sont surchargées, le diapason manque d'élévation. Un désir scrupuleux de rendre clairement sa pensée le conduit à la répétition de certains adjectifs et adverbes qui, à la fin, rendent le livre insupportable pour tout autre qu'un lecteur déterminé à étudier les idées de l'écrivain. Seul, l'intérêt profond et soutenu que comporte le sujet empêche de songer ici à la cruelle boutade de Rivarol à propos de Condorcet : « Il écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb ». Si l'effet général est puissant, cela ne tient pas aux qualités du style, car on n'en distingue aucune, mais à la grandeur même et à l'importance de l'entreprise, à l'évidente bonne foi, à la compétence rare qui ont présidé à son exécution. C'est par la seule force de la pensée, par sa vigoureuse netteté à tracer les contours de son sujet que l'auteur pénètre dans l'esprit de ses lecteurs. En présence de facultés aussi puissantes nous n'irons pas chercher noise à l'écrivain parce que son style manque d'élégance.

Comte suivait un régime qu'il décorait du nom d'*hygiène cérébrale* et qui doit être mentionné à propos de l'histoire de sa vie. Lorsqu'il avait rassemblé une quantité suffisante de matériaux, — ceci notamment quand il acheva sa *Philosophie positive*, — il s'abstenait résolument et scrupuleusement de lire les journaux, les revues, les comptes rendus scientifiques, enfin quoi que ce fût, sauf quelques poètes

(entre autres Dante) et l'*Imitation*. Il est vrai que ses amis le tenaient au courant de ce qui se passait dans le monde de la science. Ce divorce partiel qui l'isole de l'activité sociale et scientifique de son temps peut, sans doute, éviter au penseur l'éparpillement fâcheux des forces morales et intellectuelles ; mais aussi, dans une large mesure, peut-il expliquer l'égoïsme grandissant et l'absence de tout sens du réel qui signalèrent les dernières années de Comte.

Il ne reste plus qu'un incident important à noter dans la vie du philosophe. En 1845, Comte fit la connaissance de Mme Clotilde de Vaux, dont le mari avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité et qui, par conséquent, était veuve de fait sinon au point de vue légal. Des qualités que possédait cette dame, on sait fort peu de chose. Elle avait écrit une petite nouvelle dont Comte s'exagérait le mérite d'une façon si absurde qu'il nomme l'auteur dans la même phrase et sur le pied d'égalité avec George Sand. En réalité, c'est un ouvrage assez fade, bien que deux ou trois pensées ne manquent pas de grâce. Celle-ci est vraiment belle : *Il est indigne d'une noble nature d'épancher sa douleur.* Les lettres de Mme de Vaux parlent en faveur de son bon sens et de sa délicatesse de sentiments, et il eût été à souhaiter, dans l'intérêt des derniers travaux de Comte, qu'elle eût vécu assez longtemps pour mettre un frein salutaire à son exaltation. Leur liai-

son ne durait que depuis un an quand elle mourut, en 1846, mais c'en fut assez pour que son souvenir exerçât sur l'esprit de Comte un suprême ascendant. On a vu par les exemples de Condillac, de Joubert et de Stuart Mill ce que peut l'empire intellectuel d'une femme. Comte fut aussi inconsolable de la perte de M^me de Vaux que d'Alembert de celle de M^lle de L'Espinasse. Tous les mercredis après midi, il faisait un respectueux pèlerinage à sa tombe et trois fois par jour il invoquait sa mémoire en termes passionnés. Ses disciples sont convaincus que plus tard le monde révérera les sentiments de Comte pour Clotilde de Vaux, comme il révère l'adoration de Dante pour Béatrix : Comte a lui-même, et le premier, suggéré le parallèle. Le pire cynisme est sans doute celui qui, avec un grossier réalisme, tourne en ridicule une personnalité sur laquelle s'est exercée la merveilleuse puissance idéalisatrice de l'amour. Cependant nous avons conscience d'un anachronisme grotesque et choquant quand nous trouvons, au milieu d'une grave prose, adressée au monde entier, ces noms de « sainte » et d' « ange » qui étaient touchants et naturels chez le grand poète mystique en proie au trouble et à la passion. Une imagination large et belle, unie à l'art consommé du rythme et au mouvement entraînant d'une éloquence passionnée, peut seule empêcher le public de s'égayer, ou même de se scandaliser, lorsqu'on l'invite à écouter les transports du plus

violent comme du plus personnel des attachements. Du reste, au nombre des talents de Comte — certes ils étaient nombreux et de l'ordre le plus rare, — il ne faut pas placer l'imagination d'un poète, le don de l'expression poétique ni l'émotion. C'était une de ces natures en qui les sentiments profonds n'ont point de langage et sont, par malheur, condamnés à s'éteindre sans avoir possédé le magique pouvoir de se communiquer.

Comte, après avoir achevé son *Cours de philosophie positive*, ne perdit pas un moment pour aborder son *Système de politique positive* dont l'ouvrage précédent, dans la pensée de l'auteur, ne formait que la base. Le premier volume fut publié en 1851 ; le quatrième et dernier en 1854. En 1848, quand l'atmosphère politique était chargée d'éléments fécondants, il fonda la Société positive, s'attendant à lui voir prendre, en se développant, une influence aussi puissante sur la révolution nouvelle que le club des Jacobins sur celle de 1789. Cet espoir ne se réalisa pas, mais un certain nombre de disciples philosophiques se rassemblèrent autour de Comte et, dans la suite, obéissant aux idées nouvelles qui inspirèrent la seconde moitié de sa vie, ils formèrent une sorte d'Église. Pendant les années 1849, 1850 et 1851, Comte donna trois séries de conférences au Palais-Royal. Dans ces conférences populaires et gratuites il développait hardiment l'ensemble de sa doctrine, comme aussi ses préten-

tions immédiates et celles de son système. La troisième série se terminait par ces paroles significatives : « Au nom du Passé et de l'Avenir, les serviteurs de l'Humanité — tout à la fois ses serviteurs philosophiques et pratiques — s'avancent pour réclamer comme leur dû la direction générale de ce monde. Leur but est de constituer enfin une vraie Providence dans le domaine moral et intellectuel comme dans le domaine matériel. En conséquence, ils excluent une fois pour toutes de la suprématie politique tous les serviteurs de Dieu, catholiques, protestants ou déistes, comme étant des retardataires et des ferments de troubles. » Quelques semaines après ce manifeste, un personnage bien différent se présentait pour jouer lui-même le rôle de Providence.

En 1852, Comte publia le *Catéchisme positiviste*. La préface de ce livre lui fournit l'occasion d'approuver le *coup d'Etat* du 2 décembre, « crise heureuse qui a mis de côté le système parlementaire et institué une république dictatoriale ». Quoi qu'on puisse penser sur la sagacité politique d'un pareil jugement, il faut dire à la décharge de Comte qu'il ne prévoyait pas la transformation de sa république dictatoriale en un empire dynastique, qu'il attendait de Louis-Napoléon la liberté de la presse et de réunion. Son second héros était l'empereur Nicolas, « le seul homme d'État de la chrétienté » : jugement aussi malheureux que celui qui

donna une place au Dr Francia dans le calendrier comtiste.

En 1857, il fut atteint du cancer et mourut paisiblement le 5 septembre de la même année. Cet anniversaire est toujours célébré par des assemblées solennelles de ses adeptes français et anglais qui honorent à cette occasion le nom et les mérites du fondateur de leur religion. Comte n'avait pas soixante ans quand il mourut. On ne peut s'empêcher de remarquer quelle funeste conséquence entraîne, pour des esprits ardents et enthousiastes, la brièveté de la vie humaine. Une sorte d'impatience les pousse à exécuter hâtivement des projets pour lesquels ni le temps où ils vivent, ni leur propre esprit ne sont encore entièrement mûrs.

Passant au système de Comte dont nous allons donner un aperçu, nous considérerons la *Politique positive* comme la suite plus ou moins légitime de la *Philosophie positive*, malgré l'abîme qui sépare ces deux ouvrages au jugement de Stuart Mill. On peut, on doit, à notre avis, leur trouver une valeur inégale ; l'esprit n'en est pas le même, non plus que la méthode. Mais tous deux peuvent néanmoins être regardés comme un tout intégral et, si l'on se propose d'apprécier la carrière intellectuelle de Comte, il est indispensable de se placer à ce point de vue. Ses lettres, datant de l'époque où, jeune homme de vingt et un ans, il n'avait pas encore publié une ligne, montrent que l'idée sociale était

sans cesse présente à son esprit et que ses travaux scientifiques auraient été pour lui de peu de prix s'il n'eût songé continuellement aux applications qu'elles sont susceptibles de recevoir pour le bien de l'espèce humaine. « Je sens », écrivait-il, « que la réputation scientifique que je pourrais acquérir donnerait plus de valeur, plus de poids, une influence plus utile à mes prédications politiques. » En 1822, il publia un *Plan des ouvrages scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*. Dans cet opuscule, il montre que la société moderne passe par une crise aiguë, due au conflit de deux mouvements opposés : un mouvement de désagrégation, suite du bouleversement des vieilles institutions et des vieilles croyances, et un mouvement vers un état social déterminé, dans lequel tous les éléments de la prospérité humaine recevront leur plus complet développement et leur application la plus directe. Comment faut-il se comporter vis-à-vis de cette crise? Que faut-il faire pour la traverser heureusement et arriver à un état organisé? La réponse à ces questions est qu'il y a un double travail à accomplir. D'abord un travail théorique ou spirituel, ayant pour but le développement d'un nouveau principe qui coordonnera les relations sociales et formera le système des idées générales destinées à guider la société. Le second travail est de l'ordre pratique ou temporel; il établit la répartition du pouvoir et indique les institutions qui

sont le mieux en harmonie avec l'esprit du système conçu précédemment au cours de l'œuvre théorique. Comme l'œuvre pratique se fonde sur les conclusions de l'œuvre théorique, celle-ci doit évidemment, dans l'ordre d'exécution, précéder celle-là.

En 1826, l'auteur fit un pas de plus dans un remarquable ouvrage intitulé *Considérations sur le pouvoir spirituel*, dont l'objet principal est de démontrer la nécessité d'instituer un pouvoir spirituel distinct et indépendant du pouvoir temporel. Examinant les conditions d'un pouvoir spirituel approprié aux temps modernes, il laisse voir, par une foule d'expressions, l'analogie frappante qui existe dans son esprit entre le pouvoir spirituel auquel il songe et le rôle joué par le catholicisme à l'époque de sa plus grande vigueur et de sa plus complète indépendance, c'est-à-dire depuis le milieu du XI^e siècle, environ, jusque vers la fin du XIII^e. Il s'en réfère au livre mémorable de de Maistre, *Du pape*, comme à l'exposé le plus profond, le plus exact et le plus méthodique de l'ancienne organisation spirituelle, et il part de ce modèle qu'il propose d'adapter aux nouvelles conditions intellectuelles et sociales des temps modernes. Pour la seconde fois, dans sa *Philosophie positive* (vol. V, p. 344), il dit nettement que le catholicisme, reconstitué de façon systématique sur des bases intellectuelles, présiderait définitivement à la réorganisation spirituelle de

la société moderne. On pourrait citer beaucoup d'autres passages dans le même sens. Si donc par unité de direction on entend que Comte, dès l'origine, eut en vue l'institution d'un pouvoir spirituel et la réorganisation systématique de la vie, il serait difficile de lui refuser le mérite de cette unité, mérite peut-être assez mince d'ailleurs. Même la réadaptation du système catholique à une doctrine scientifique était évidemment en germe dans son esprit trente ans avant l'achèvement de la *Politique positive*, bien qu'il soit difficile de croire qu'il prévît alors le mysticisme religieux auquel cette entreprise devait le conduire. Une grande analyse devait précéder une grande synthèse, mais ce fut la synthèse qui attira d'abord le regard de Comte. Indiquons d'abord, en quelques traits, la nature de l'analyse. La société doit être réorganisée sur la base de la connaissance. A quel résultat aboutit la connaissance et que signifie-t-elle? C'est à cette question que le premier grand ouvrage de Comte prétend répondre.

La *Philosophie positive* s'ouvre par l'exposé d'une loi dont Comte est l'inventeur et qui, tant par ses disciples que par ses adversaires, a toujours été considérée comme la clef de son système. C'est la loi des trois états. Voici en quoi elle consiste. Chacune de nos conceptions maîtresses, chaque branche de nos connaissances passe successivement par trois phases différentes; il y a trois moyens dif-

férents pour l'esprit humain d'expliquer les phénomènes, trois modes qui se suivent dans un ordre déterminé. Ces trois états sont l'état théologique, l'état métaphysique et l'état positif. La connaissance, ou une branche de la connaissance, se trouve dans l'état théologique lorsqu'elle suppose que le phénomène dont elle s'occupe est dû à un acte de volonté immédiat, soit de l'objet, soit de quelque être surnaturel. Dans l'état métaphysique, à la volition se substitue une force abstraite résidant en l'objet et cependant existant en dehors de l'objet; on envisage les phénomènes comme s'ils étaient séparés des corps en qui ils se manifestent, et les propriétés de chaque substance leur font attribuer une existence distincte de cette substance. Dans l'état positif, la volition inhérente ou la volition externe, la force inhérente ou l'abstraction personnifiée, ont disparu l'une et l'autre de l'esprit humain; expliquer un phénomène c'est le rattacher, par voie de succession ou d'analogie, à un autre phénomène, ou encore établir une relation entre le fait donné et quelque autre fait plus général. Dans l'état théologique et l'état métaphysique, l'homme cherche une cause ou une essence; dans l'état positif, il se contente d'une loi. Pour emprunter un exemple à l'un des disciples les plus autorisés de Comte : « Prenons le phénomène du sommeil produit par l'opium. Les Arabes l'attribuent simplement à « la volonté de Dieu ». L'étu-

diant en médecine de Molière en voit la cause dans la *vertu dormitive* que contient l'opium. Le physiologiste moderne sait qu'il n'en peut rendre compte. Il ne peut qu'observer, analyser, soumettre aux expériences les phénomènes qui accompagnent l'action de l'opium et le classer parmi d'autres agents qui présentent un caractère analogue » (Dr Bridges).

L'objet premier et principal de la philosophie positive est de faire passer les études sociales dans la dernière des trois phases, d'enlever les phénomènes sociaux à la sphère des conceptions théologiques ou métaphysiques et de soumettre leurs lois à l'observation scientifique, à laquelle nous devons déjà la chimie, la physique, la physiologie. La physique sociale sera l'ensemble des conditions et des relations des faits sociaux et aura deux départements : l'un, statique, comprenant les lois de l'ordre : l'autre, dynamique, contenant les lois du progrès. Par exemple, aussi longtemps que l'esprit humain est resté dans l'état théologique, les événements politiques trouvaient leur explication dans la volonté des dieux et l'autorité politique était fondée sur le droit divin. Dans l'état métaphysique de l'esprit — si nous suivons notre exemple, — l'autorité politique reposait sur la souveraineté du peuple et les faits sociaux étaient expliqués par une prétendue opposition à l'état de nature. Lorsque la méthode positive aura enfin été étendue à la science

sociale comme elle l'a été d'abord à la chimie et à la physiologie, les faits de cet ordre trouveront, en dernière analyse, leur solution dans l'expression des rapports qu'ils soutiennent entre eux. Au lieu de chercher des causes dans le vieux sens du mot, on n'examinera plus que les conditions de l'existence sociale. Une fois entrés dans cette phase, nous verrons non seulement la plus grande partie mais l'ensemble même de notre connaissance empreint d'un caractère unique, le caractère positif ou scientifique, et toutes nos conceptions, dans toutes les branches de la connaissance, seront parfaitement homogènes. Les profits à retirer d'un tel changement seront énormes. La nouvelle unité philosophique régénérera, à son tour, tous les éléments qui auront contribué à sa formation; l'esprit poursuivra la connaissance sans les chocs et les froissements pernicieux des méthodes contradictoires et des conceptions mutuellement hostiles; l'éducation sera renouvelée et la société se réorganisera sur la seule base vraiment solide, celle d'une philosophie homogène.

La *Philosophie positive*, outre cette démonstration de la nécessité et du bien fondé d'une science sociale, a encore pour objet de faire voir que les sciences sont les branches d'un tronc unique, de donner à la science l'esprit d'ensemble ou de généralité, jusqu'ici réservé à la philosophie, et d'imposer, en même temps, à la philosophie la rigueur et la

solidité de la science. Le but spécial de Comte est l'étude de la physique sociale, science qui, avant lui, restait à constituer. Il se donne ensuite pour mission de passer en revue les méthodes et les vérités les plus importantes de toutes les sciences positives déjà formées, de façon qu'on puisse savoir, d'une part, quel système d'investigation il convient de suivre dans la science nouvelle et, d'autre part, quelle position occupera cette science par rapport au reste de la connaissance.

Le premier pas dans cette voie, c'est de soumettre à un ordre déterminé la méthode scientifique et la connaissance positive, et ceci nous amène à un autre élément capital du système comtiste, la classification des sciences. Au début de cette recherche se place la grande division : connaissance spéculative, connaissance pratique. Nous n'avons pas à nous occuper de la seconde. La connaissance spéculative ou théorique se subdivise en abstraite et concrète. L'une s'occupe des lois qui régissent les phénomènes dans tous les cas que nous puissions concevoir; l'autre étudie ces lois dans leur application. La science concrète a rapport aux objets ou aux êtres; la science abstraite, aux événements. La première est particulière ou descriptive; la seconde est générale. Ainsi la physiologie est une science abstraite, mais la zoologie est une science concrète. La chimie est abstraite; la minéralogie, concrète. C'est la méthode et la connaissance des sciences

abstraites dont la philosophie positive poursuit la réorganisation en un vaste ensemble.

Le principe qui guide Comte dans sa classification, c'est que l'enchaînement et l'ordre des recherches scientifiques se subordonnent à l'enchaînement et à l'ordre des phénomènes. Ainsi, comme on l'a dit, cette classification représente à la fois l'enchaînement objectif des phénomènes et l'enchaînement subjectif des moyens que nous avons de les connaître. Les phénomènes particuliers et complexes dépendent d'autres plus simples et plus généraux. Ceux-ci sont les plus faciles à étudier. Aussi la science s'occupera-t-elle d'abord des attributs les plus généraux des objets pour passer graduellement à d'autres attributs présentant des combinaisons plus complexes. De même aussi, chaque science s'appuie sur les vérités de la science qui la précède et ajoute à ces vérités celles qui la constituent elle-même. La série, ou hiérarchie, de Comte est disposée dans l'ordre suivant : 1° les mathématiques (c'est-à-dire l'arithmétique, la géométrie et la mécanique); 2° l'astronomie ; 3° la physique ; 4° la chimie ; 5° la biologie ; 6° la sociologie. Chaque science qui fait partie de la série est d'un degré plus spéciale que celle qui est placée avant elle sur la liste, s'appuie sur les faits de toutes les autres qui la précèdent et ne peut être pleinement comprise sans l'intelligence de ces faits. Il s'ensuit que la science placée au sommet de la hiérarchie, celle

qui a pour objet les phénomènes sociaux, demeurera le plus longtemps sous l'influence des dogmes théologiques et des fictions abstraites et sera la dernière à atteindre la phase positive. Il est impossible de découvrir les relations entre les faits de la société humaine si l'on ne se reporte aux conditions de la vie animale; on ne comprendra pas les conditions de la vie animale si l'on ignore les lois chimiques, et ainsi de suite.

Cette disposition des sciences et la loi des trois états servent ensemble à expliquer toute l'histoire de la pensée et de la connaissance humaines. A elles deux elles nous donnent la clef du système général dans lequel Comte fait rentrer la philosophie et toutes les sciences, depuis les mathématiques jusqu'à la physiologie, et de son analyse de l'évolution sociale qui est la base de la sociologie. Chaque science apporte le tribut de sa philosophie. La coordination de ces philosophies partielles produit la philosophie positive générale. « Des milliers d'hommes avaient cultivé la science et avec de brillants succès; personne n'avait conçu la philosophie que dégagent naturellement les sciences après avoir reçu leur organisation. Quelques-uns avaient vu la nécessité d'étendre la méthode scientifique à toutes les investigations, mais nul n'avait découvert le moyen d'atteindre ce but... La philosophie positive est nouvelle en tant que philosophie, mais on se tromperait si on voulait y voir une collection de

vérités dont le monde n'avait jamais entendu parler. Sa nouveauté consiste dans l'organisation des éléments existants. Son principe même implique l'absorption des travaux de tous les grands penseurs ; il développe les méthodes en même temps qu'il s'assimile les résultats. Les résultats, voilà ce que donne la tradition ; l'organisation de ces résultats, voilà l'œuvre de Comte. Il réclama toujours le titre de fondateur de la philosophie positive. Il y avait tous les droits, cela n'est pas douteux pour quiconque admet la distinction entre les sciences positives et la philosophie qui coordonne les vérités et les méthodes de ces sciences de manière à en faire une doctrine » (G.-H. Lewes).

On nous permettra d'interrompre ici notre courte exposition pour remarquer que la classification des sciences opérée par Comte a été l'objet d'une vigoureuse critique de la part d'Herbert Spencer. Il insiste sur deux points. D'abord, il nie que le principe du développement des sciences soit celui de la généralité décroissante ; selon lui, il y a autant d'exemples de sciences formées par le passage du moins au plus général que de sciences procédant d'une spécialisation croissante. En second lieu, il affirme qu'un groupement des sciences en un ordre de succession donne une idée radicalement fausse de leur genèse et de leur dépendance mutuelle. Il n'existe aucune vraie filiation ; aucune science ne se développe isolément ; aucune n'est indépendante,

ni logiquement, ni historiquement. Littré, de beaucoup le plus éminent des disciples de Comte, reconnaît une certaine force aux objections de Spencer; en conséquence, il introduit quelques modifications secondaires dans la hiérarchie, mais il n'en conserve pas moins une foi entière en la théorie comtiste des sciences. Stuart Mill admet les objections comme fondées, si l'on tient que la disposition établie par Comte soit la seule possible, mais il regarde cette disposition comme heureusement adaptée à l'usage auquel elle était destinée. Lewes soutient, à l'encontre de Spencer, que la disposition par série est rendue nécessaire par des causes semblables à celles qui exigent que les vérités diverses constituant une science soient systématiquement coordonnées, bien que, dans la nature, les phénomènes soient entremêlés.

Les trois premiers volumes de la *Philosophie positive* contiennent une exposition des philosophies partielles des cinq sciences qui précèdent la sociologie dans l'ordre hiérarchique. Les adeptes spéciaux de ces sciences ont généralement accordé fort peu de valeur à cette partie de l'ouvrage; ils disent que l'information y est de seconde main, qu'elle n'est pas cohérente, et que l'auteur met trop de complaisance à la tenir pour définitive. Les comtistes répliquent que l'œuvre est philosophique et ne doit pas être soumise au critérium de l'exactitude scientifique. Dans ces trois volumes, Comte envisage

les sciences comme elles s'offrent à lui, à vol d'oiseau. Sa valeur comme homme de science ne peut être estimée que d'après sa seule œuvre originale dans cet ordre d'idées : la construction de la nouvelle science sociale. Cette tâche se trouve accomplie dans les trois derniers volumes de la *Philosophie positive* ainsi que dans le second et le troisième volume de la *Politique positive*. Les comtistes soutiennent que, si ces cinq volumes n'arrivent pas à établir correctement et définitivement les grandes lignes de la science nouvelle, ils présentent du moins la première solution d'un grand problème auquel nul n'avait touché jusque-là. « La biologie moderne a dépassé la conception d'Aristote, mais pour ce qui touche la construction de la science biologique, le biologue même le plus antiphilosophique ne pourrait méconnaître l'importance de la tentative d'Aristote. De même pour la sociologie. Il est probable que plus tard les sociologues auront à remanier la science entière, mais ils n'en reconnaîtront pas moins le mérite du premier ouvrage qui a facilité leurs travaux » (Congreve).

Nous allons maintenant décrire brièvement les conceptions principales de Comte en sociologie. A son propre avis et à celui de beaucoup d'autres, elles l'élèvent au niveau de Descartes ou de Leibniz. Tout naturellement, le philosophe débute par l'observation des phénomènes du caractère humain et de l'existence sociale, avec l'assurance de les

ramener à des lois générales comme les autres phénomènes de l'univers et l'espoir d'étudier ces lois au moyen des mêmes instruments d'observation et de vérification qui avaient fait merveille dans les autres domaines scientifiques. Comte établit une ligne de démarcation entre les faits collectifs de la société et de l'histoire et les phénomènes individuels de la biologie; puis il enlève ces faits collectifs au ressort de la volition externe pour les placer dans la sphère de la loi. Les faits historiques doivent trouver leur explication non dans l'intervention providentielle mais dans les conditions inhérentes aux phases successives de l'existence sociale. Cette conception rend possible l'existence d'une science sociale. Quelle doit en être la méthode? Outre l'observation et l'expérience (qui n'est en réalité que l'observation d'états anormaux de la société), elle comprend une certaine vérification toute particulière. Nous commençons par déduire toute situation historique bien connue de la série de ses antécédents. Nous acquérons ainsi un corps de généralisations empiriques des phénomènes sociaux, puis nous rattachons ces généralisations à la théorie positive de la nature humaine. Une démonstration sociologique se fera en établissant l'accord entre les conclusions de l'analyse historique et les conceptions préparatoires de la théorie biologique. Stuart Mill présente la chose en ces termes : « Si une théorie sociologique, fondée

sur l'évidence historique, contredit les lois générales et permanentes de la nature humaine ; si (pour employer les exemples mêmes de Comte) elle implique, chez la masse de l'humanité, une pente naturelle très accusée dans une direction bonne ou mauvaise ; si elle suppose que la raison, chez la généralité des êtres humains, l'emporte sur les désirs, ou que les désirs désintéressés l'emportent sur les désirs égoïstes, — nous reconnaîtrons que l'histoire a dû être mal comprise et que la théorie est fausse. D'autre part, si les lois des phénomènes sociaux fournies par l'histoire et généralisées par la méthode empirique peuvent, une fois émises, être rattachées aux lois connues de la nature humaine : si la direction réellement prise par la société humaine au cours de ses développements et de ses transformations est, manifestement, celle que les qualités de l'homme et les propriétés de son milieu rendaient probable *a priori*, les généralisations empiriques s'élèvent alors au rang de lois positives, et la sociologie devient une science. » Le résultat de cette méthode est une exposition des faits de l'expérience humaine en une série coordonnée par laquelle ils manifestent leur relation graduée.

Puis, comme toute investigation procède du connu à l'inconnu ou au moins bien connu, et comme, dans les états sociaux, le phénomène collectif est, plus aisément que ses parties, acces-

sible à l'observateur, nous devons donc considérer et suivre dans leur ensemble et leur liaison les éléments d'un état social donné. L'organisation sociale doit être envisagée et étudiée comme un tout. Il y a un lien entre chaque groupe important de phénomènes sociaux et les autres groupes de même valeur : s'il s'opère un changement dans l'un d'entre eux, ce changement se répercute et produit une modification correspondante dans tous les autres. « Non seulement les institutions politiques et les mœurs sociales d'une part, les mœurs et les idées d'autre part doivent être toujours en relation mutuelle, mais, de plus, cet ensemble compact doit être toujours en relation par sa nature avec l'état correspondant du développement intégral de l'humanité, considéré sous tous ses aspects d'activité intellectuelle, morale et physique » (Comte).

Y a-t-il un élément qui communique l'impulsion décisive à tout le reste, un agent qui prédomine au cours de l'évolution sociale? La réponse est que toutes les parties de l'existence sociale sont associées à la condition coexistante du développement intellectuel et sont entraînées par le même mouvement. La raison est l'élément supérieur et prépondérant qui détermine la direction dans laquelle toutes les autres facultés se développent. « C'est seulement par l'influence de plus en plus marquée de la raison sur la conduite générale de l'homme et de la société que la marche graduelle de notre

espèce a atteint cette régularité et cette continuité persévérante qui la distingue si radicalement de l'expansion intermittente et inféconde des espèces animales même les plus élevées, de celles qui ont en commun avec l'homme, mais avec plus de force encore que lui, les appétits, les passions et jusqu'aux sentiments rudimentaires. » L'histoire du développement intellectuel est donc la clef de l'évolution sociale, comme la clef de l'histoire du développement intellectuel est la loi des trois états.

Entre autres idées fondamentales de Comte dans l'explication de l'histoire se trouvent les suivantes :

Le remplacement des conceptions théologiques par des conceptions positives a été accompagné d'une transformation graduelle du *régime militaire* en un *régime industriel*;

Le grand bienfait, le bienfait durable du catholicisme a été la séparation des pouvoirs temporel et spirituel;

Le progrès de l'espèce se manifeste par la prépondérance croissante des éléments humains caractéristiques sur les éléments animaux;

La tendance absolue des théories sociales ordinaires sera remplacée par un soin constant d'adopter le point de vue relatif; il suit de là que l'état social, considéré dans son ensemble, a été aussi parfait à toutes ses périodes que la condition coexistante de l'humanité et du milieu ambiant l'a permis.

L'étude de ces idées dans leur rapport avec l'histoire de la civilisation, pour la partie la plus avancée de l'espèce humaine, occupe deux volumes de la *Philosophie positive*. Cette partie de l'œuvre a été acceptée par des esprits compétents appartenant à des écoles très diverses comme un chef-d'œuvre d'exposition abondante, lumineuse, suggestive et de haute portée. Quelques compléments qu'elle puisse recevoir, quelques corrections qu'elle exige, cette analyse de l'évolution sociale continuera à être regardée comme un des grands efforts de l'esprit humain. La vente du premier des deux ouvrages de Comte a été en augmentant d'une façon fort significative. Nous avons dit qu'il fut achevé en 1842; une seconde édition en fut publiée en 1864; une troisième quelques années après, et, au moment où nous écrivons ces lignes (1876), une quatrième édition est sous presse. Trois éditions en douze ans d'un ouvrage de philosophie abstraite en six gros volumes sont l'indice d'une influence très considérable. En somme, il est permis de penser qu'aucune partie des œuvres de Comte n'a autant contribué à ce remarquable succès que son examen et sa critique de l'histoire.

Le troisième volume de l'ouvrage suivant, la *Politique positive*, traite de la dynamique sociale et nous ramène sur le terrain de l'évolution historique. Il abonde en remarques d'une fécondité et d'une portée surprenantes, mais aussi en vues arbitraires;

les considérations sur le passé sont mises en harmonie d'une manière forcée avec les théorèmes statiques du volume précédent et, pour ce qui concerne du moins la période sur laquelle l'auteur de cette étude a particulièrement dirigé son attention, l'appréciation y est généralement superficielle et parfois hasardeuse. Comme il fut composé en un peu moins de six mois et comme l'auteur nous avertit loyalement qu'il s'est appliqué surtout à la coordination philosophique des idées au lieu de donner toute leur extension aux explications de détail qu'il avait promises à ses lecteurs, nous ne nous étonnerons pas de la désillusion qu'éprouvèrent peut-être ceux qui avaient étudié la partie correspondante de la *Philosophie positive*. Comte explique la différence entre ses deux ouvrages. Dans le premier, son « principal objet était de découvrir et de démontrer les lois du progrès et d'exposer en une suite ininterrompue les destinées collectives de l'humanité, regardées invariablement jusque-là comme une série d'événements qui échappent à toute explication rationnelle et dépendent presque exclusivement d'une volonté arbitraire. Le présent ouvrage, au contraire, est adressé à ceux qui, déjà suffisamment convaincus de l'existence certaine des lois sociales, désirent seulement les voir ramenées à un système véritable et définitif. »

L'exposé de ce système, même en une esquisse des plus sommaires, exigerait beaucoup plus d'es-

pace que nous n'en avons à notre disposition. Qu'il nous suffise d'énumérer quelques propositions essentielles. Nous les tirerons non seulement de la *Politique positive*, mais de deux autres ouvrages, le *Catéchisme positiviste, exposé sommaire de la religion universelle, douze dialogues entre une femme et un prêtre de l'humanité*, et la *Synthèse subjective*, premier et unique volume d'un ouvrage sur les mathématiques annoncé à la fin de la *Philosophie positive*. Le système auquel, suivant l'auteur, la *Philosophie positive* a servi de préparation scientifique, contient une Politique et une Religion; une organisation complète de la vie sous tous ses aspects, qui ouvre à l'intelligence, à l'énergie et au sentiment un champ plus large que ne l'avaient fait les types organiques antérieurs, grec, romain ou catholique féodal. L'immense supériorité de Comte sur les utopistes qui ont précédé la Révolution — l'abbé de Saint-Pierre, par exemple — aussi bien que sur ceux qui l'ont suivie se montre surtout par l'autorité et la vigueur avec laquelle il saisit cette vérité capitale : à savoir que le perfectionnement de l'organisme social ne peut être effectué que par un développement moral et non point par un changement quelconque du seul mécanisme politique ni par les moyens violents caractérisés par une répartition nouvelle et artificielle de la richesse. Une transformation morale doit précéder tout progrès réel. Le but, tant dans la vie publique que dans la

vie privée, est d'assurer la victoire la plus complète possible au sentiment social sur l'amour de soi, à l'altruisme sur l'égoïsme. Tel est le secret de la régénération pour l'existence sociale, le secret aussi de cette unité de la vie individuelle qui fait converger toutes nos énergies librement, sans friction, sans effort perdu, vers une fin commune. Mais par quels moyens assurer la prépondérance de l'altruisme? Il est clair que ces moyens doivent être fournis par l'élément le plus fort de la nature humaine, et cet élément est le sentiment ou le cœur. Sous le règne du catholicisme, la suprématie du sentiment devint abusive et l'intelligence était son esclave. De là une révolte de l'intelligence contre le sentiment. La tâche du nouveau système sera de ramener l'intelligence à la condition non plus d'esclave mais de serviteur volontaire du sentiment. La subordination n'a jamais été effectuée et ne le sera jamais qu'au moyen d'une religion, et une religion, pour être définitive, doit présenter une synthèse harmonieuse de toutes nos conceptions sur l'ordre extérieur de l'univers. La base caractéristique d'une religion est l'existence d'un pouvoir en dehors de nous, tellement supérieur à nous qu'il commande la soumission complète de notre vie entière. On trouvera cette base, durant la phase positive, dans l'humanité passée, présente et future, conçue comme être suprême.

Une étude plus approfondie du grand ordre uni-

versel nous révèle à la fin le pouvoir souverain qui y est contenu, celui du véritable être suprême, dont la destinée est d'amener continuellement cet ordre à la perfection par une conformité constante à ses lois et qui, ainsi, personnifie pour nous ce vaste ensemble. Cette indéniable Providence, cette suprême dispensatrice de nos destinées devient tout naturellement le centre commun de nos affections, de nos pensées, de nos actions. Quoique cet être suprême soit évidemment supérieur à toute force humaine, même collective, sa constitution et sa fonction particulière lui confèrent la sympathie la plus profonde pour tous ses sujets. Le moindre d'entre nous peut et doit constamment aspirer à maintenir et à améliorer l'être. Cet objet naturel de toute notre activité, tant publique que privée, détermine le véritable caractère général du reste de notre existence, soit comme sentiment, soit comme pensée; elle doit être consacrée à aimer et à connaître notre Providence, afin de la bien servir par un sage emploi de toutes les ressources qu'elle nous fournit. Réciproquement, ce service continu, tout en fortifiant notre véritable unité, nous rend à la fois plus heureux et meilleurs.

L'élévation de l'humanité au trône occupé par l'être suprême dans des systèmes monothéistes facilitait grandement à Comte l'achèvement de son édifice. L'utilité reste le critérium de toute institution, de toute impulsion, de tout acte; le monument

devient, en fait, un arceau de propositions utilitaires, avec un être suprême placé comme clef de voûte pour assurer la cohésion du reste. Le système comtiste est l'utilitarisme couronné par un décor fantastique. En un langage très simple et accessible à tous, voici la suite des idées : « La société ne peut être régénérée que par une subordination plus complète de la politique à la morale, par la moralisation du capital, par la rénovation de la famille, par une conception plus haute du mariage, et ainsi de suite. Ces buts ne peuvent être atteints que par un développement plus énergique des instincts sympathiques. Les instincts sympathiques ne peuvent être développés que par la religion de l'humanité. » A examiner le problème de cette façon un moraliste qui ne verrait pas dans la théologie l'instrument d'une renaissance sociale pourrait demander si les instincts sympathiques ne seront pas forcément arrivés à leur plus grand développement avant qu'on ait pu amener les hommes à accepter la religion, qui n'est au fond que la sympathie sous un nom plus imposant. Quoi qu'il en soit, tout le débat (dans lequel nous ne pouvons entrer) sur la légitimité du comtisme comme religion, porte sur la conception de l'humanité comme être distinct. Les diverses hypothèses, les dogmes, les propositions au sujet de la famille, du capital, etc., ne sont que des formules susceptibles d'être pesées et jugées par des considérations d'utilité et d'oppor-

tunité. Parmi ces propositions beaucoup sont d'un haut intérêt, beaucoup sont réellement efficaces, mais il semble qu'il n'y en ait pas une de cette dernière espèce à laquelle on ne puisse arriver par un chemin différent et même qu'on ne puisse incorporer à quelque système diamétralement opposé. L'adoption, par exemple, proposée comme un usage propre à augmenter le bonheur des familles et le bien-être de la société, peut et doit être pesée dans la balance des considérations utilitaires, et elle a été recommandée par des hommes pour qui la religion comtiste n'est que néant. Mais l'originalité de l'édifice de Comte, l'épreuve décisive sur laquelle il faut le juger, c'est la façon dont il transporte le culte et la discipline du catholicisme dans un système où « la conception de Dieu est remplacée par l'idée abstraite de l'humanité, conçue comme une sorte de personnalité. »

Mais, à tout prendre, cette invention ne nous est d'aucun secours. Il nous reste encore à déterminer ce qui est un bien pour l'humanité : c'est à quoi nous ne pouvons arriver que par les procédés anciens. Dans la conception du dieu-Humanité, nous ne trouvons aucune indication qui nous guide. Aucune unité effective n'en peut résulter parce qu'on ne peut découvrir si une ligne de conduite est bonne ou mauvaise qu'en faisant le total de ses avantages et de ses inconvénients et en les mettant en balance. Or il n'y a rien dans la religion de

l'humanité qui puisse forcer un homme à reconnaître que la balance est en faveur de son adversaire. Les comtistes ne sont pas mieux placés que d'autres utilitaires pour juger la politique, les événements, la conduite.

Les particularités du culte, la façon précise et vraiment ingénieuse dont il s'assimile les sacrements, les prières, les signes extérieurs de vénération et jusqu'à l'invocation d'une nouvelle Trinité ne nous arrêteront pas davantage. On dit, mais il est difficile de le croire, que tout cela a été composé en manière d'utopie. S'il en est ainsi, aucune utopie n'a jamais été présentée dans un style aussi peu fait pour exciter l'imagination, pour échauffer le sentiment, pour calmer les révoltes de la raison. C'est une erreur d'offrir au public un vaste ensemble d'hypothèses — à supposer que pour Comte ce fussent des hypothèses — sous la forme la plus dogmatique et la plus autoritaire à laquelle le langage puisse se prêter. Rien n'est plus extraordinaire dans l'histoire des idées que l'aberration mentale qui a poussé Comte à revêtir une doctrine philosophique, en elle-même fort conciliante, de formes qui inspirent si peu de sympathies et provoquent tant de colères. Un ennemi du comtisme l'a défini : le catholicisme *moins* le christianisme. A quoi un de ses meilleurs champions a riposté par cette autre définition : le catholicisme *plus* la science. Jusqu'ici l'utopie de Comte n'a pas mieux

réussi auprès des partisans du catholicisme qu'elle n'a séduit les adeptes de la science.

La systématisation détaillée et minutieuse de la vie, qui est le propre de la religion de l'humanité, doit être placée sous la direction d'un corps sacerdotal. Les prêtres ne posséderont ni richesses ni pouvoir matériel; ils n'ont pas à commander, mais à conseiller; leur autorité doit reposer sur la persuasion et non sur la force. Quand la religion sera devenue positive et la société industrielle, l'influence de l'Église sur l'État sera une influence libre et indépendante, bien différente de celle qu'exerçait le clergé au moyen âge. Le pouvoir des prêtres de l'humanité repose sur la connaissance spéciale de l'homme et de la nature; mais à cette supériorité intellectuelle doivent s'ajouter le pouvoir moral et une certaine grandeur de caractère sans lesquels la force de l'intelligence et la perfection du savoir n'inspireront pas toute la confiance qui leur est due. Voici le genre de fonctions réservées au clergé : diriger l'éducation d'après un plan systématique; exercer une influence consultative sur tous les actes importants de la vie publique et privée; jouer le rôle d'arbitres dans les cas de conflits pratiques; faire des prédications pour rappeler ces principes généraux, ces lois d'universelle harmonie que nos activités spéciales nous disposent à oublier; établir l'ordre dans la véritable classification de la société; accomplir les diverses cérémo-

nies fixées par le fondateur de la religion. L'autorité du clergé reposera entièrement sur l'adhésion volontaire et il y aura liberté parfaite de langage et de discussion, ce qui ne saurait, soit dit en passant, nous faire oublier les déplorables félicitations de Comte au tsar Nicolas pour la « sage vigilance » qu'il mettait à surveiller l'importation des livres de l'Occident.

Dès sa jeunesse, Comte avait été vivement frappé de la nécessité d'élever la condition de la femme (voir un passage remarquable dans ses lettres à M. Valat, p. 84-87). Sa liaison avec M^me de Vaux ne fit que rendre cette impression plus profonde, et dans la société reconstituée les femmes sont appelées à jouer un grand rôle. Elles seront soigneusement exclues de toute fonction publique, mais des fonctions beaucoup plus importantes que la politique leur sont réservées. Pour les rendre capables d'accomplir leur mission, elles doivent être placées au-dessus des soucis matériels et recevoir une éducation très complète. La famille, élément des plus importants dans le plan comtiste, a précisément pour objet de permettre à l'influence de la femme sur l'homme d'atteindre son plein et entier développement. Par l'affection, elle purifie l'activité de l'homme. « Supérieures en puissance affective, plus aptes à amener les pouvoirs intellectuels et actifs à la subordination continuelle au sentiment, les femmes sont comme les intermédiaires naturels

entre l'humanité et l'homme. C'est à elles que l'Être suprême confie spécialement sa providence morale; c'est par elles qu'il maintient la culture directe et constante de l'amour universel au milieu de tous les entraînements de la pensée ou de l'action qui enlèvent sans cesse l'homme à son influence... Outre l'influence uniforme, individuelle, que toutes les femmes exercent sur tous les hommes pour les rattacher à l'humanité, ce ministère de la femme est si important et si difficile à remplir que chacun de nous doit être placé sous la direction spéciale d'un de ces anges qui répondra pour lui, pour ainsi dire, à l'Être suprême. Cette tutelle morale peut se présenter sous trois types distincts : la mère, la femme et la fille. Chaque type a plusieurs variétés, comme on le voit dans le volume de conclusion. Ensemble, ils forment les trois modes simples de la solidarité ou du sentiment qui nous unit avec les contemporains, obéissance, union et protection, comme aussi les trois degrés de continuité entre les âges, en nous reliant au passé, au présent et à l'avenir. D'accord avec ma théorie du cerveau, chaque mode correspond à l'un de nos trois instincts altruistes : la vénération, l'attachement et la bienveillance. »

Comment la méthode positive d'observation et de vérification des faits réels a pu nous amener à cette théorie et à d'autres encore du même genre, il serait très difficile de l'expliquer. L'examen

approfondi d'un système encyclopédique qui envisage tous les détails de la vie, de la société et de la connaissance est évidemment impossible dans les limites d'une étude comme celle-ci. Chaque chapitre présente un groupe d'aperçus spéculatifs, et pour étudier et discuter chacun de ces aperçus ce ne serait pas trop d'un long chapitre. On y trouve au moins une théorie biologique d'une audace stupéfiante qui exigerait un volume tout entier. Peut-être en avons-nous dit assez pour montrer qu'après avoir rendu un grand et réel service à la pensée, Comte a presque anéanti lui-même ses droits à la reconnaissance des hommes en construisant un système qui, comme tel, et indépendamment des suggestions qu'on en peut détacher, est franchement rétrograde. Mais le monde sait se défendre. Il fera pour l'œuvre de Comte ce qu'il a fait — dans un genre différent — pour l'œuvre de Hegel : il négligera ce qu'elle offre d'irrationnel et gardera ce qu'elle contient d'utile.

LES APHORISMES [1]

Lorsque j'ai accepté l'invitation flatteuse qui m'était faite de prononcer le discours d'usage à l'ouverture de vos cours, je n'ai pas éprouvé un médiocre embarras pour choisir un sujet qui convînt à la circonstance. J'avais déjà écrit la moitié d'un discours sur cette question qui intéresse la démocratie moderne : Comment concilier la loi du nombre avec celle d'un jugement pondéré, la passion pour la liberté et l'égalité avec le souverain respect de la loi, de l'autorité et de l'ordre? Comment associer notre confiance en l'avenir avec le culte éclairé du passé que nous devons aux traditions? Mais votre secrétaire m'avait expressément mis en garde contre la politique, et j'ai craint, malgré toute ma prudence à éviter ce qui touche

1. Discours prononcé à la *Philosophical Institution* d'Édimbourg, le 11 novembre 1887.

aux brûlantes questions du jour, que les yeux de lynx de la charité politique ne découvrissent des allusions inspirées par l'esprit de parti dans les propositions les plus innocentes de la pure abstraction philosophique. Alors, pendant un jour ou deux, je m'arrêtai à un sujet qui m'était suggéré par un petit incident tout personnel. Certain samedi soir de l'été dernier, je dînais, avec un homme d'État illustre, sur la frontière du pays de Galles, et, le lundi suivant, j'étais assis sous les acacias, au bord du lac de Genève, à l'endroit où Gibbon, il y a un siècle presque jour pour jour, avait, selon son expression célèbre, déposé la plume après avoir écrit la dernière ligne de sa dernière page. Là, sous un ciel pur, regardant le globe d'argent de la lune qui se reflétait dans les flots, au milieu du silence de la nature, il sentit la joie qu'il éprouvait d'avoir achevé son livre immortel gâtée par la pensée mélancolique qu'il avait dit un éternel adieu à un vieux compagnon qui lui était cher. Il était naturel de se laisser tenter par le parallèle à établir entre une grande œuvre littéraire et une grande œuvre politique, entre l'histoire qu'on écrit et l'histoire qu'on fait, — matière suffisante non pour un seul discours mais pour toute une série de discours pleins de pensées et pleins de leçons. Mais, là aussi, bien des difficultés se présentèrent, et le discours édifiant, comme beaucoup d'autres, demeura inachevé.

Je viens donc tout simplement vous demander de passer une heure à réfléchir avec moi sur un paisible chapitre de l'histoire des livres. On réclame à grands cris aujourd'hui un fil conducteur à l'usage du lecteur ordinaire à travers le vaste et inextricable labyrinthe des ouvrages publiés. Chacun veut qu'on lui conseille ce qu'il faut lire et le but à viser dans la lecture. On m'a souvent demandé, comme à chacun d'entre nous, une liste des cent meilleurs livres qui existent; l'autre jour un monsieur m'écrivait de lui envoyer, par retour du courrier, quelque chose de plus difficile encore : le titre des trois meilleurs ouvrages qu'il y ait au monde. Les cent et les trois sont également au-dessus de mes humbles forces, mais peut-être pourrai-je essayer de définir l'un des objets que, parmi beaucoup d'autres, on poursuivra utilement dans les livres et d'indiquer les régions de la bibliothèque où l'on a chance de tomber sur la bonne piste. L'heure que nous allons passer sera paisible, je le répète, mais je serai seul coupable si elle vous semble insipide, car le chapitre littéraire en question touche à la vie, aux mœurs, à la société, à la conduite, à la nature humaine, à nos tendances et à notre idéal, enfin à ce qu'il y a de plus vif, de plus émouvant dans l'éternelle course de l'homme après le bonheur et la sagesse.

La sagesse! Qu'est-ce donc? Ce mot royal, on l'a souvent montré, se prend dans deux acceptions

différentes. Il peut représenter la connaissance, le savoir, la science, le raisonnement systématique; il peut aussi signifier, suivant la définition de Coleridge, le sens commun porté à un degré qui ne l'est point, c'est-à-dire les vérités non systématiques que des esprits déliés, pénétrants, observateurs tirent de leur propre expérience de la vie, de leur commerce journalier avec le monde. C'est ce qu'on appelle la sagesse de la vie, ou la sagesse du monde, ou encore la sagesse des siècles. Les Grecs avaient un mot différent pour l'une et pour l'autre de ces deux sagesses : un mot pour ces philosophes qui escaladaient les sommets de la pensée et de la connaissance; un autre pour ceux qui, sans méthode logique, sans phraséologie technique, sans l'appareil des écoles, « académie ancienne ou nouvelle, cyniques ou péripatéticiens, épicuriens ou stoïciens sévères », présentent le miroir à la nature humaine et s'en sont inspirés ensuite pour modeler leur être moral et régler leur vie.

Stuart Mill, dans son court fragment sur les Aphorismes, dit que, dans le premier genre de sagesse, chaque siècle où la science est cultivée doit dépasser le siècle qui l'a précédé. Pour ce qui regarde la connaissance et la méthode scientifique, chaque génération part du point précis où la génération antérieure s'est arrêtée. Quant à la sagesse pratique, qui applique des maximes de bon sens à la conduite publique et privée, tous les siècles,

dit Stuart Mill, en possèdent une dose à peu près constante.

Si quelqu'un était porté à en douter, qu'il réfléchisse que les moralités les plus pénétrantes touchant la nature humaine se rencontrent dans des livres très vieux, comme le livre apocryphe de la Sagesse de Salomon, dans le recueil de Jésus, le fils de Sirach ; ou dans les *fables d'Esope*. Qu'il se rappelle les sentences-oracles qu'on trouve à chaque pas dans Homère, dans les tragiques et les orateurs grecs, et cette foule immense de maximes prudentes et fortes, au nombre de quatre à cinq mille, qu'Erasme, avec une patience, un labeur infinis, ramassa dans les écrivains anciens et réunit dans son grand in-folio des Adages. Lorsque nous feuilletons ces pages où les vieux âges ont déposé leur pensée, nous sommes bien près de donner raison à ceux qui prétendent que tout a été dit ; que le présent, c'est encore le passé, et que ce sera aussi l'avenir, et qu'enfin il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Mais tout en admettant cela, nous ne sommes heureusement pas forcés d'adhérer à la sombre conclusion de Schopenhauer (*Werke*, 332) : « Les sages de tous les temps ont toujours dit la même chose, et les sots, qui forment l'immense majorité, ont, de tout temps, fait la même chose, c'est-à-dire juste le contraire de ce qu'on dit les sages ; c'est pourquoi Voltaire nous avertit que nous laisserons ce monde aussi stupide et aussi

mauvais que nous l'avons trouvé en y arrivant .»

Ce second genre de sagesse, qui offre un caractère indépendant et non systématique, revêtira naturellement la forme courte et substantielle du proverbe, de la sentence, de la maxime ou de l'aphorisme. L'essence même de l'aphorisme est de concentrer un monde de pensées ou d'observations dans un mot. C'est proprement l'opposé de la dissertation et de l'amplification. Ce qui le caractérise n'est pas tant l'ingéniosité que le bon sens dirigé vers une conclusion précise. Il ne doit être ni obscur ni plat et se distinguer nettement du truisme d'une part, de l'énigme de l'autre. « Ces maximes sensées, dit Bacon, qui lui-même en a écrit de fort sensées, n'ont pas été composées uniquement pour servir d'ornement; elles sont de nature agissante et pratique, car elles ont une pointe ou un tranchant qui perce ou débrouille les complications dans les affaires. » Et il approuve Cicéron quand celui-ci compare les maximes de ce genre à des mines de sel : on peut en tirer du sel pour le répandre où l'on veut. Ce sont les oracles que l'homme a trouvés pour se guider dans sa grande affaire, qui est d'apprendre à vivre, à agir, à se passer de mille choses et, enfin, à mourir. Leur domaine s'étend des prudentes recettes de ménage que Franklin met dans la bouche du bonhomme Richard sur l'art d'économiser le temps et l'argent jusqu'aux

grandes et hautes moralités de la vie, comme, par exemple, les maximes de Gœthe. De même les Essais de Bacon partent des préceptes sur la plantation et la construction pour arriver aux réflexions les plus solennelles sur la vérité, la mort et les vicissitudes des choses. Ils comprennent tout le champ d'action où l'homme se meut, où la vie se déploie, j'entends l'homme et la vie tels qu'ils sont, non tels qu'ils devraient être : l'amitié, l'ambition, l'argent, les études, les affaires, le devoir du citoyen avec les lois qui y président, les conditions où ces fonctions s'exercent, telles que nous les voyons dans la réalité, et non telles que le moraliste en quête d'idéal souhaiterait qu'elles fussent.

La moelle de la sagesse pratique doit être le lieu commun, car ce qu'elle contient de meilleur est le fruit de l'expérience commune de l'humanité. Ses propositions universelles les plus importantes doivent, en un certain sens, être des truismes. La route a été tant battue et rebattue par les multitudes qui y ont passé tour à tour, que les indications principales du voyage sont bien connues; et, si des accidents, parfois des désastres, s'y produisent, nous savons tous qu'ils sont dus moins souvent à une connaissance imparfaite de la direction à suivre qu'à un défaut de discipline dans la volonté. Mais le truisme et le lieu commun peuvent être présentés sous une forme si originale, si frappante, si exempte de trivialité qu'ils ont tout le

prestige d'une vérité nouvelle. Pourtant, prenons-y garde, il est peu de maximes qui puissent être acceptées sans restriction. Elles cherchent, en effet, à produire une vive impression en supprimant un côté de la question et en exagérant l'autre, et la plupart des aphorismes doivent être soumis à toute espèce de limitations, de réserves et de correctifs.

Voici, d'après certain auteur[1], l'ordre de nos connaissances.

Ce qu'on sait le mieux, c'est : 1° ce qu'on a deviné ; 2° ce qu'on a appris par l'expérience des hommes et des choses ; 3° ce qu'on a appris non dans les livres, mais par les livres, c'est-à-dire par les réflexions qu'ils font faire ; 4° — et c'est là le plus bas degré de la connaissance, — ce qu'on a appris dans les livres ou avec des maîtres.

L'aphorisme se range dans la troisième de ces divisions. Sa vertu est de nous mettre sous les yeux un morceau de la vérité, de façon si vive que nous soyons amenés à penser au reste. Montaigne, qui faisait ses délices de Plutarque et l'avait toujours sur sa table, l'estime moins peut-être pour ses longs discours que pour ces mille autres points qu'il n'a fait qu'effleurer en passant d'un simple coup d'œil, qu'il nous désigne seulement du doigt en nous indiquant la route. Parfois même il ne dirige

1. Chamfort.

qu'un seul coup au cœur de la question, et c'est à nous de faire le reste.

C'est bien ainsi que l'entend Plutarque quand il conseille aux jeunes gens d'aller chercher de la lumière au foyer d'autrui, mais de ne pas s'y attarder et d'y allumer au plus tôt leur propre flambeau.

Les grammairiens établissent une distinction entre une maxime et un aphorisme. D'après eux, un aphorisme ne fait qu'énoncer une grande vérité, de portée générale, tandis que la maxime, outre qu'elle énonce une vérité, y ajoute, comme corollaire, une règle de conduite. Ainsi : « Il y a des hommes dont l'imagination est juste au point de gâter leur jugement » est un aphorisme. Mais il y a une part d'action et une part de pensée dans la remarque suivante : « C'est un grand signe de médiocrité d'être toujours réservé dans la louange », ou dans ce mot de Marc-Aurèle : « Veux-tu éprouver de la joie? Songe aux mérites de ceux qui vivent avec toi; par exemple à l'énergie de l'un, à la modestie de l'autre, à la large bonté d'un troisième. » De même, suivant cette distinction, nous donnerons le nom d'aphorisme à la pensée de Pascal : « Tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre » [1].

1. La Bruyère dit aussi : « Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu ».

Mais le nom de maxime sera applicable à ce conseil si profond, si admirable et si humain d'un philosophe d'une école bien différente : « Si vous voulez aimer l'humanité, n'attendez pas trop d'elle. »

Du reste la distinction n'a pas grande importance et nous ne nous arrêterons pas à la développer davantage. Aphorisme ou maxime, rappelons-nous que c'est proprement le sel de la littérature. Les livres qui en contiennent le plus, du moins les livres en prose, sont les plus riches de substance, et l'un des buts principaux dans la lecture, sans parler de l'acquisition du savoir, est de se pénétrer de ces vérités.

Un peintre contemporain nous dit que, plus il avance dans la carrière, plus il constate combien peu de gens, sauf les artistes expérimentés, « voient » les objets constamment placés devant leurs yeux. Les hommes ont les yeux fermés aux impressions de couleur, de lumière et de forme qui seraient pour eux une source de plaisir et d'émotion, si seulement ils savaient les percevoir. La plupart d'entre nous aperçoivent-ils davantage ces lumières et ces ombres qui, par milliers, passent et se jouent dans les êtres qui nous entourent ? Nous vivons dans le monde comme des voyageurs qui se rencontrent dans un hôtel ou comme des compagnons de plaisir dans une mascarade. Et pourtant, nous connaître nous-mêmes, connaître les autres hommes, faire pénétrer cette connaissance dans nos

cœurs et dans nos actes, n'est-ce pas un des principaux objets de la culture humaine?

Quelques nobles intelligences ne voient pas avec faveur la sagesse du monde, qu'ils accusent d'être sèche, égoïste, sans imagination et terre à terre. Depuis la grande réaction littéraire qui a signalé la fin du siècle dernier, il y a eu chez l'homme une tendance à poétiser étrangement la conception de la Vie. On a dit avec Wordsworth :

« L'humanité à laquelle j'avais la conviction d'appartenir, que je vénérais et que j'aimais, n'était pas limitée à un point matériel. C'était un être pensant répandu dans le temps et l'espace, dont l'existence était affirmée par les monuments, les uns encore debout, les autres couchés ou déjà penchants vers leur commun tombeau, la terre, dans le vaste et sublime naufrage des nations disparues... »

Il y a une autre raison encore à l'éclipse passagère de l'intérêt accordé à la sagesse du monde. L'étude systématique de la longue aurore des civilisations humaines, à travers ses différentes phases, a fait d'immenses progrès. L'homme de l'âge de pierre, qui comptait jusqu'à cinq et vivait dans une hutte en forme de ruche, a accaparé notre attention au détriment de l'homme qui vit dans un salon ou dans une boutique. La passion littéraire qui nous ramène aux temps primitifs et aux matières brutes dont se servait alors l'être humain a rejeté au second plan l'homme policé et l'article manufacturé. Et c'est

dans l'ordre des choses. Il n'est certes pas inutile de pénétrer jusqu'aux origines de notre espèce. Il est naturel aussi que le poète, cet interprète idéal de la vie, nous inspire plus de sympathie que le laborieux chercheur qui se borne à essayer de déchiffrer les énigmes de la vie réelle et du temps présent. Le poète a sa sphère propre : celle du beau et du sublime. Mais il n'en est pas moins vrai que l'influence durable de l'historien, du moraliste, de l'orateur politique, du prédicateur, dépend de la somme de sagesse pratique qu'il a su emmagasiner dans ses pages. D'autres qualités pourront rendre l'œuvre admirable : le savoir, la puissance, la large et superbe envolée ; mais c'est seulement par ses jugements moraux sur l'homme et sur la société que l'écrivain peut être mis au rang des sages. Seuls ces jugements prouveront qu'il sait apercevoir les grandes vérités d'action, les règles permanentes de conduite qui éclairent et jalonnent la route des générations. Qu'est-ce donc qui fait des Vies de Plutarque la « pâture des grandes âmes » suivant l'expression d'une personne qui était elle-même une grande âme ? C'est que son but était bien moins de faire un récit que de « déchiffrer l'homme et sa nature », comme elle le dit elle-même, et, en déchiffrant l'homme, d'imprimer des pensées suggestives et fécondes dans tous les esprits. Pourquoi M. Jowett a-t-il fait œuvre utile en nous donnant, l'autre jour, une traduction nouvelle de l'histoire de la guerre

du Péloponèse par Thucydide? Et pourquoi faites-vous chose utile aussi en donnant à cette lecture au moins quelques heures de sérieux et de bonne volonté? D'abord parce que la sévère concision de Thucydide est d'un exemple particulièrement sain en nos jours de coloris à outrance, et de bavardage sans frein; puis parce qu'il sait rendre la ruine ou l'écroulement de ces minuscules républiques nobles et touchants comme la chute des empires; mais surtout à cause des maximes de haute sagesse que le grand maître répand, d'une main qui n'est ni avare ni prodigue, sur sa route d'historien. Gray avait raison de demander à son ami si la description que fait Thucydide de l'écrasement final de l'armée athénienne, à Syracuse, n'était pas la plus belle page qu'il eût lue de sa vie. L'homme qui peut lire cette cruelle histoire sans éprouver de l'admiration, de la pitié, du respect, peut être assuré de ne jamais savoir ce que c'est que le talent d'un grand peintre, de ne jamais sentir ce qu'il y a d'émotion profonde dans les tragédies humaines. Mais, avant tout, ce sont les pénétrantes maximes mises dans la bouche des Athéniens, des Corinthiens et des Lacédémoniens qui rendent cet historien à jamais intéressant pour tout lecteur en qui existe le germe de l'instinct politique; ce sont ces maximes qui donnent à l'œuvre de Thucydide un tel accent de modernité qu'on la croirait écrite d'hier.

Parmi les maîtres, Tacite appartient à une classe

différente. Peut-être plus qu'aucun écrivain de premier ordre, possède-t-il l'art de condenser sa pensée et de la faire pénétrer, en lumineux éclair, dans l'intelligence du lecteur. Plus que personne, sans doute, il a souffert de ce mal qu'un fameux auteur d'aphorismes de notre époque a défini « l'ambition maudite de mettre tout un livre en une page, toute une page en une phrase, toute une phrase en un mot ». Mais la pensée morale elle-même chez Tacite n'est pas la sagesse pratique de la vie : elle ressemblerait plutôt à cette sombre indignation poétique de Dante, quand elle s'élève contre la perversité des hommes et l'aveuglement de la fortune.

Les Épîtres d'Horace sont une mine d'observation souriante, sympathique, amicale. Puis, parmi les anciens moralistes, il n'en est pas à qui les modernes, depuis Montaigne, Charron, Raleigh, Bacon, jusqu'à nous, doivent plus qu'à Sénèque. Sénèque n'a pas même une étincelle de la chaleur bienfaisante d'Horace ; il n'est pas animé comme Plutarque ; il est plein de paradoxes artificiels et extravagants, empruntés aux stoïciens. Mais, avec tout cela, il s'entend à traiter les grands et immortels lieux communs des contingences humaines : l'amitié, la santé, les deuils, la richesse, la pauvreté, la mort, et d'une façon qui le place très haut parmi les maîtres de la vie. Dans tous les siècles, les hommes ballottés sur les flots tumultueux de

l'existence, ont trouvé dans les essais et les lettres de Sénèque, plus que dans tout autre écrivain profane, de bons conseils et de douces consolations. Ne laissons pas passer le fait sans le remarquer : il montre l'unité de la littérature et l'absurdité de vouloir jeter un abîme entre la littérature ancienne ou classique et la littérature moderne. Comme si, à travers toutes les diversités de langage, à Athènes, à Rome, à Paris, à Weimar, à Edimbourg, à Londres, à Dublin, les peuples qui ont eu leur part de la civilisation gréco-romaine n'étaient pas tous les héritiers d'un fond commun de parole et de pensée !

Je n'aurais certes pas la folie de prétendre que les observations morales, grandes ou petites, celles qui touchent au fondement même de la conduite comme celles qui effleurent la surface des mœurs, demeurent à jamais immuables. Au contraire rien n'est plus intéressant en littérature que de suivre les transformations qui s'opèrent dans l'étalon des jugements humains. Ainsi Boswell nous raconte une histoire curieuse au sujet de la première rencontre de Johnson et de Sir Joshua Reynolds. Deux dames de la société déploraient la mort d'un ami à qui elles avaient de grandes obligations : sur quoi Reynolds leur dit qu'elles avaient du moins la consolation d'être débarrassées d'une dette de reconnaissance. Cette singulière façon d'adoucir leur chagrin choqua naturellement les dames, mais

Johnson, avec sa netteté et sa vigueur d'expression, se mit à défendre l'idée de Reynolds, qui, nous dit Boswell, « lui plut singulièrement par cette compréhension, cette connaissance de la nature qu'elle prouvait à l'égal de certaines réflexions de La Rochefoucauld ». Tout pénétré de cette pensée, il accompagne Reynolds à sa maison, soupe avec lui, et reste son ami toute sa vie. Au XIX^e siècle, aucun moraliste soucieux de garder sa réputation ne se risquerait à endosser le paradoxe de Reynolds.

En Angleterre, notre époque n'a guère brillé dans la littérature de l'aphorisme. Un ouvrage trop fameux de philosophie sous forme d'adages a obtenu une vogue immense, mais il est si insipide, si prolixe, si futile qu'on le placera parmi les livres qui ne valent même pas la peine qu'on s'en moque. Un autre a paru vers le commencement du siècle; il a pour auteur un ecclésiastique qui, ruiné par le jeu, s'enfuit en Amérique pour échapper à ses créanciers et enfin se brûla la cervelle. Tel est l'homme qui se croyait fait pour donner à l'humanité des leçons de sagesse morale. Il publia en 1820 un petit volume intitulé *Lacon, ou beaucoup de choses en peu de mots, livre dédié à ceux qui réfléchissent*. C'est une leçon terrible pour les écrivains qui seraient tentés de s'essayer au maniement des aphorismes. Jugez-en par cet échantillon : « Le mariage est un festin où le bénédicité vaut souvent mieux que le repas. » J'avais fait quelques autres extraits de ce malen-

contreux sage, mais vous ne m'en voudrez pas de le savoir jetés au feu. Enfin une célèbre femme auteur de notre temps fut priée par un de ses amis de combler le vide qui existait dans notre littérature, en publiant un volume de pensées; le résultat fut le triste volume qui a pour titre *Theophrastus Such*. Un écrivain de génie, encore vivant, nous a donné une petite gerbe d'axiomes à pointe finement acérée, dans *l'Épreuve de Richard Feverel*. Peut-être consentira-t-il un jour à publier le volume entier, encore inédit, de Sir Austin Feverel, *la Besace du Pèlerin*.

Cependant la sagesse de la vie joue un rôle important dans notre littérature. Ce n'est pas seulement dans Shakespeare, dont l'âme puissante, comme dit Hallam, était saturée d'observation morale, ni dans les vers brillants de Pope qu'on trouvera l'intuition pénétrante des mobiles individuels et l'intérêt concentré dans le jeu des caractères. Ceux qui aiment à méditer sur les voies et les destinées de l'humanité liront Burton et Fuller, Sir Thomas Browne et, à une époque plus récente, Addison, Johnson et le reste des essayistes. Les *Caractères* de Sir Thomas Overbury, écrits à l'époque de Bacon, ont du charme pour quelques lecteurs; j'avoue ne les goûter que très médiocrement, quoique je m'efforce de me plier à la loi par excellence du critique, qui est de ne rien exclure, tout en gardant ses préférences. Dans le grand art

de peindre des portraits moraux, Clarendon se distingue, ainsi que Burnet dans l'*Histoire de mon temps*. Leurs caractères sont pleins de vie, de vigueur et d'unité; ils forment une lecture très attrayante. Je ne suis pas de ceux qui placent, pour les portraits, Clarendon ou Burnet sur la même ligne que Saint-Simon ou le cardinal de Retz. Il y a, dans les Français, une finesse d'analyse, une acuité de pénétration, une étendue dans les conceptions morales que je ne trouve ni ne désire trouver chez nos compatriotes. Une manière plus simple convient mieux à des hommes plus simples. Pourtant des caractères comme ceux de Falkland ou de Chillingworth par Clarendon, ou celui, bien différent, de Lauderdale par Burnet valent bien des descriptions de batailles, des intrigues de cabinet, des combinaisons parlementaires où nous ne sommes jamais certains que le narrateur a connu toute la vérité ou a voulu la dire. Ces caractères n'ont pas, il est vrai, la puissance étrange des écrits de Tacite, qui, selon une expression connue, amènent le lecteur lui-même à révéler, comme au confessionnal, les secrets de son propre cœur. C'est dans le roman que, chez nous du moins, l'observation de l'homme social et de ses traits particuliers a trouvé son organe préféré. Le roman, non le roman romanesque ou d'aventures, mais le roman de caractères et de mœurs, depuis le grand Fielding jusqu'à Thackeray (et la distance est longue!),

embrasse, chez nous, tout le domaine occupé en France et magistralement défendu contre toute prétention rivale et toute invasion étrangère par les écrivains de maximes, tels que La Rochefoucauld, et les auteurs de portraits, comme La Bruyère. Mais la littérature de l'aphorisme contient un nom éclatant et immortel, celui de Francis Bacon. Les *Essais* de Bacon sont, dans notre littérature, l'unique chef-d'œuvre qu'ait produit la sagesse de la vie sous la forme d'oracles, appliquée aux diverses circonstances de l'existence humaine. Tout le monde connaît les Essais. Mais il est un autre ouvrage de Bacon, peut-être plus important encore, et peu ou point connu, sauf de quelques studieux. Je veux parler du second chapitre du huitième livre de son traité fameux *de Augmentis*. Il a été traduit en anglais d'une belle allure et on le trouvera dans le cinquième volume de la grande édition de Bacon par Spedding et Ellis.

Dans ce chapitre, il s'occupe, entre autres choses, à commenter ce qu'il appelle les Aphorismes ou les Proverbes de Salomon, au nombre de trente ou quarante. Mettant à part ceux qui ont un caractère purement théologique, il y découvre, nous dit-il, « une bonne quantité d'excellents préceptes et avis pour la vie civile, puisés aux sources les plus profondes de la sagesse, et s'étendant à des circonstances très diverses ». Je ne sais où l'on pourrait trouver le sel du sens commun sous une forme

plus pure ou plus rare que dans ces fines gloses de Bacon sur les sentences si fines du Sage-Roi et dans cette sagesse pratique qui se déploie à travers les pages qui suivent, pénétrante, malicieuse et profonde, où les exemples surabondent, où rayonne le plus vif et le plus brillant esprit.

Cette sorte de sagesse était dans le goût de l'époque : témoin les *Instructions à son fils*, de Ralegh, et cette collection curieuse « d'aphorismes politiques et polémiques fondés sur l'autorité et l'expérience » à laquelle il donnait le nom de *Conseil de cabinet*. Les *Aphorismes politiques* d'Harrington parurent à l'époque suivante. Ce ne sont pas des sentences morales; c'est plutôt un enchaînement de propositions, formant une théorie politique. On y sent un noble souffle de liberté, mais trop d'abstractions pour servir de guide pratique pendant des jours troublés. Les avertissements de Bacon, au contraire, ont une profondeur, une richesse qui leur sont propres. Il dit que la science du perfectionnement individuel, bien qu'on s'y applique assidûment dans la vie, n'a pas été suffisamment traitée dans les livres. C'est ce qui l'amène à poser les préceptes de l'*Architecture de la Fortune*, suivant son expression. Ils s'adressent à un homme qui est politique pour sa propre fortune, et ils montrent quelle forme il doit donner à son caractère pour atteindre le but qu'il vise.

Premièrement : Il doit s'accoutumer à juger l'im-

portance et la valeur relative des choses en tant qu'elles peuvent servir à sa fortune et aux fins qu'il s'est proposées.

Deuxièmement : Ne pas entreprendre ce qui dépasse ses forces, ne pas ramer contre le courant.

Troisièmement : Ne pas toujours attendre l'occasion, mais la provoquer et l'amener parfois, suivant ce que nous dit Démosthènes : « Tout de même qu'il est bien établi que le général doit conduire l'armée, de même la direction des affaires devrait revenir aux sages » qui feraient ce qui leur semblerait utile, plutôt que de se laisser mener par les événements.

Quatrièmement : Ne pas commencer ce qui, de toute nécessité, exige un temps considérable, mais avoir toujours cette parole présente à l'esprit : le temps fuit, le temps ne se retrouve plus.

Cinquièmement : Ne pas s'engager tout entier dans une affaire, mais conserver toujours une porte ouverte, par où s'échapper, une secrète issue qui rende possible la retraite.

Sixièmement : Observer ce précepte ancien, qu'il ne faut point du tout entendre dans un sens perfide, mais au regard de la prudence et de la modération, à savoir que nous devons agir avec un ami comme s'il devait un jour être notre ennemi et avec un ennemi comme s'il devait un jour être notre ami.

Voilà ce que Bacon appelle les arts bienfaisants

en opposition avec les arts malfaisants décrits antérieurement par Machiavel dans son fameux livre *Du Prince* ainsi que dans ses Discours. Bacon disait que les maximes de Machiavel formaient une sagesse dépravée, pernicieuse et corrompue, et il n'avait pas tort. Il avait conscience aussi que ses propres maximes manquaient un peu d'élévation et péchaient en quelque endroit. C'est pourquoi il conclut en nous prémunissant contre le danger d'être entraîné par le tourbillon, la tempête de l'ambition. Il nous rappelle, en général, que tout est vanité et tourment d'esprit et, en particulier, que « ne posséder rien est une malédiction, mais que plus on possède, plus grande est la malédiction », et que « toute vertu trouve sa récompense, tout vice sa punition en soi ». Il se demande si cette poursuite haletante de la fortune qui ne connaît jamais de repos, pour laquelle, pourrait-on dire, il n'est point de dimanches, laisse assez de temps pour les devoirs sacrés, et que nous sert, enfin, d'avoir un visage levé vers le ciel, si l'esprit se traîne toujours sur la terre, mangeant la poussière comme un serpent. Finalement, il conseille aux hommes de se calmer un peu dans cette chasse effrénée après la fortune, en méditant ce mot de Charles-Quint dans ses instructions à son fils : « La fortune a quelque chose de la nature de la femme ; si vous la courtisez de trop près, c'est alors qu'elle est le plus loin de vous. »

L'humour de Bacon est tout entier, avec je ne sais quelle malice subtile, dans l'exhortation que je vais reproduire en vous priant de ne pas oublier que beaucoup d'autres passages ne sont pas inférieurs à celui-ci :

« C'est un bel et utile attribut de l'humaine prudence de savoir mettre dans un jour favorable, avec grâce et avec adresse, les avantages qu'on doit à la fortune, ses vertus et ses mérites (ce qui se peut faire sans arrogance et sans ridicule) et aussi de savoir voiler avec art ses faiblesses, ses défauts, ses malechances et ses disgrâces ; s'arrêtant sur les premiers et les tournant à la lumière ; atténuant les seconds par des explications adroites ou quelque autre moyen de cette sorte. Tacite dit que Mucianus, le politicien le plus prudent et le plus actif de son époque, « avait un certain art de faire tourner à sa gloire tout ce qu'il faisait ». Et, en effet, il y faut de l'art, pour ne pas ennuyer ni dégoûter ; aussi bien est-il vrai de dire que cette façon de se faire valoir, encore qu'elle soit le premier degré de la vanité, est un vice sans être une faute. Car, tout de même qu'il a été dit de la calomnie : « Calomniez hardiment, il en restera quelque chose », ainsi pourrait-on dire de cette science de se montrer soi-même (sauf si elle est poussée jusqu'à une laide et ridicule exagération) : « Faites sonner hardiment vos mérites, on en retiendra quelque chose ». Ce quelque chose sera retenu

par les ignorants et par la foule. Les sages pourront en sourire : la réputation acquise auprès du plus grand nombre compensera amplement le dédain de quelques-uns. Et, à coup sûr, bien des hommes de solide mérite qui, faute de cet heureux souffle, ne peuvent déployer leurs voiles à la poursuite de la gloire, souffrent un réel dommage et perdent en éclat par leur modération. »

Personne n'ira demander à de telles pages le secret de la dignité ou de l'énergie morales. Elles n'ont aucune place dans cette noble littérature qui, d'Epictète et de Marc-Aurèle jusqu'à nous, éclaire, devant la jeunesse, la route des généreux efforts et allume en eux la passion du bien. Pourtant les âmes les plus héroïques ne peuvent se passer d'une certaine dose de circonspection. Les conseils du vieux Polonius à Laertes sont moins sublimes que le monologue d'Hamlet, mais ils sont utiles en leur lieu. Bacon a composé un manuel de prudence ; on peut donner à la prudence une place plus ou moins élevée dans la hiérarchie des vertus. Il connaissait l'histoire de la fameuse cité aux trois portes. Sur la première le cavalier avait lu : « Sois hardi ! » sur la seconde : « Sois hardi, hardi encore et toujours ! » sur la troisième enfin : « Ne sois pas trop hardi ! »

Ces façons prudentes étaient imposées par les conditions du temps où il vivait. Le gouvernement était dur ; il était dangereux de se séparer des opinions reçues ; l'indifférence était inconnue, la tolé-

rance à peine née, l'autorité soupçonneuse et vindicative. Lorsque le génie éclatant de Burke se leva aux cieux comme un nouveau soleil, les temps étaient plus heureux, et pourtant jamais, à aucun moment de notre histoire littéraire, une noble prudence ne s'est enveloppée d'un plus somptueux manteau que dans les majestueuses compositions de Burke.

Ceux qui auront la curiosité de suivre en Allemagne la littérature de l'aphorisme ne feront qu'une récolte des plus maigres, en mettant à part deux glorieuses exceptions, Goethe et Schiller. En général, les Allemands justifient trop souvent certaine définition peu bienveillante d'après laquelle l'aphorisme ne serait que l'art d'embrouiller une vérité très simple en l'enveloppant de mots très obscurs. Comme disait le vieux Fuller, il y a des écrivains qui ont toujours un cheveu dans le bec de leur plume. Si courts qu'ils soient, ils ennuient. A les lire, on se rappelle la réponse que fit certain bel-esprit français à un ami qui lui montrait un distique : « Excellent, mais il y a des longueurs! »

Un professeur de physique, Lichtenberg, qui a écrit aussi d'assez bonnes satires, il y a quelque cent ans, composa un recueil de maximes où il y a un peu de bon grain parmi beaucoup d'ivraie. Un écrivain allemand plus récent, Schopenhauer, dont je parlerai tout à l'heure, a fait quelques remarques excellentes sur la réflexion personnelle et sur la

différence à faire entre ceux qui pensent pour eux-mêmes et ceux qui pensent pour les autres ; entre les vrais philosophes qui regardent à la valeur intrinsèque des choses, et les sophistes pour qui les mots et les livres ne sont que des moyens de faire figure devant le public et qui mettent leur bonheur dans le profit qu'ils espèrent tirer d'autrui. Il cite Herder comme échantillon du sophiste et Lichtenberg comme exemple du vrai philosophe. Il est vrai que nous reconnaissons l'accent du penseur original et non du faiseur de livres dans des mots comme ceux-ci :

« Les gens qui n'ont jamais le temps sont ceux qui font le moins de besogne. »

« Tout ce qu'une tête faible peut retirer de l'expérience, c'est une promptitude exagérée à découvrir la faiblesse des autres. »

« Tourmenter sans cesse son cœur et son esprit par la pensée de ce qu'on aurait pu faire est la chose la plus folle qu'on puisse faire. »

« Celui qui a moins qu'il ne désire, doit savoir qu'il a plus qu'il ne mérite. »

« Les enthousiastes sans talents sont les gens vraiment dangereux. »

Cette dernière maxime, disons-le en passant, rappelle un mot du grand réactionnaire français De Bonald, qui n'a rien perdu de son actualité : « Les folies commises par les gens raisonnables, les extravagances débitées par les gens d'esprit, les

crimes accomplis par les gens vertueux, — voilà de quoi sont faites les révolutions. »

Radowitz, soldat et homme d'État prussien, mourut en 1853. C'était, il l'a bien prouvé aux hommes, l'intelligence la plus rare qui soit sortie de la Révolution de 48. Il a laissé, entre autres choses, deux ou trois volumes de courts fragments sur la politique, la religion, la littérature et l'art. Ces morceaux attestent de l'esprit et de l'élévation; mais je n'y vois rien dont nous puissions faire notre profit ce soir, sauf peut-être ceci : « Ce qu'on appelle stupidité ne procède point d'un défaut d'intelligence, d'un vice déterminé qui entrave le libre exercice de l'entendement. La frivolité, l'envie, la dissipation, la convoitise, ces péchés mignons de l'homme déchu, sont au fond de ce que nous appelons la stupidité. » Cela est vrai, mais j'aime encore mieux cet aphorisme d'un judicieux auteur de ma connaissance qui dit : « Se fâcher outre mesure contre la stupidité humaine est une des formes les plus irritantes de la stupidité. »

Un autre auteur d'aphorismes contemporain de Goethe fut Klinger. C'était un écrivain dramatique qui mena une vie curieuse et accidentée au camp et à la ville. Il avait commencé par un ardent enthousiasme pour le sentimentalisme de Rousseau; il finit, comme il arrive souvent en pareil cas, dans un cynisme farouche et intraitable. Il

composa les *Pensées sur différents sujets concernant la Société et la Littérature*. C'est intelligent, vigoureux, mais l'expression n'a rien de saisissant. Voici une de ces pensées : « Celui qui veut écrire d'une façon intéressante doit savoir établir une relation étroite et sympathique entre le cœur et la raison. Le cœur échauffera la raison et celle-ci, à son tour, soufflera sur les cendres quand devra jaillir la flamme. » Cette phrase me semble un excellent spécimen de ce qu'un aphorisme ne doit pas être. Rapprochez-en la lourdeur empesée de cette brève maxime de Vauvenargues, si admirée et si digne de l'être : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Schopenhauer a donné à l'un de ses ouvrages les moins considérables le nom de *Aphorismen zu Lebens-Weisheit*, « Aphorismes pour la Sagesse de la vie », et il a pris pour devise la maxime de Chamfort : « Le bonheur n'est pas chose aisée : il est très difficile de le trouver en nous et impossible de le trouver ailleurs. » La profonde intimité de Schopenhauer avec toutes les littératures européennes, son esprit merveilleusement agile, son style pénétrant, subtil et direct font de ces discussions détachées une lecture intéressante et profitable ; mais le plus souvent ce sont des discussions et non des aphorismes. Ainsi cette maxime : « L'homme parfait serait celui qui ne resterait pas embourbé dans l'indécision et ne verserait pas dans

la précipitation » tire sa principale force de ce qui précède et de ce qui suit. Le recueil tout entier, avec le chapitre des Conseils et des Maximes qui le termine, n'est, en somme, qu'une démonstration à bâtons rompus des idées toutes particulières sur le bonheur humain et ses étroites limites qui sont devenues la partie la plus importante du système de Schopenhauer. « La loi suprême pour la sagesse de la vie », dit-il, « je la trouve dans la proposition d'Aristote (Eth. Nic. vii. 12), ὁ φρόνιμος τὸ ἄλυπον διώκει, οὐ τὸ ἡδύ : L'homme sensé ne cherche pas le plaisir, il cherche à éviter la douleur. » Le second volume de *Pensées détachées mais ordonnées systématiquement sur diverses circonstances* touche à mille objets et suggère une foule d'idées, mais la pensée est surtout philosophique et littéraire et laisse de côté, ou peu s'en faut, la sagesse pratique. A dire vrai, cette notion toute négative du bonheur, ces pâles espoirs, ce froid et médiocre avenir ne sont pas faits pour mener l'homme bien loin sur le chemin de la sagesse agissante, où naturellement nous entendons que le but à atteindre soit chose réelle, sérieuse, solide et positive [1].

1. Burke dit, à propos de la question soulevée ci-dessus : « Je suis convaincu que les idées qui se rapportent à la douleur sont beaucoup plus puissantes que celles qui procèdent du plaisir. Il est hors de doute que les tortures qui peuvent nous être infligées ont bien plus d'effet sur le corps et sur l'esprit que tous les plaisirs inventés par la volupté la plus ingenieuse. Je doute beaucoup qu'on trouvât un homme qui voulût acheter une vie

Personne n'attachait moins de prix que Schopenhauer à la sagesse qu'on peut retirer des livres; personne n'a traité plus durement l'homme qui lit et se contente de lire. Dans le court morceau auquel j'ai fait allusion déjà, il marque la différence entre le savant qui a lu les livres et les penseurs, les génies, les lumières du monde, les pionniers de l'intelligence humaine qui ont déchiffré la nature elle-même. La lecture, dit-il, n'est qu'un succédané insuffisant de la pensée. Lire, c'est penser avec un autre cerveau que le sien. Les gens qui ont acquis leur savoir dans les livres sont comparables à ceux qui connaissent un pays par la description des voyageurs. La vérité qu'on a puisée dans les livres ne tient à notre être que comme un membre artificiel, une fausse dent, un nez appliqué par le procédé rhinoplastique; la vérité obtenue par notre propre recherche est le membre naturel. Du moins, comme le disent ces vers de Goethe :

Was du ererbt von deinen Vätern hast,
Erwirb es, um es zu besitzen.

Ce que tu as hérité de tes ancêtres, tu l'as acquis, sois-en sûr, et, désormais, c'est ton bien.

C'est Goethe et Schiller, mais surtout Goethe, « ce sage vigoureux, ce courageux travailleur dont

de félicité parfaite au prix d'un supplice final, de quelques heures, tel que l'a subi récemment en France un malheureux régicide. » Burke, *Traité sur le beau et sur le sublime.*

un nuage n'a jamais obscurci l'esprit limpide et sain », ce sont eux seuls qui savent allier la sagesse la plus haute avec la plus humble et revêtir les vérités morales de formes qui s'enfoncent à tout jamais, comme avec un dard, dans la pensée du lecteur. L'œuvre entière de Goethe, poésie et prose, ses pièces, ses romans, ses lettres, ses entretiens, tout est semé à profusion de ces maximes lumineuses que laisse tomber ce pénétrant, ce patient, ce sûr et infatigable spectateur de la vie humaine. Il traite les hommes avec gravité et sincérité. Il n'a rien de cette ironie vulgaire où les hommes médiocres, quand ils ont eu à se plaindre du monde, cherchent une mesquine revanche. Il nous dit toute la vérité. Il n'est pas de ces soi-disant sages qui, gardant pour eux leurs secrets, se plient extérieurement à toutes les conventions de langage et de conduite, mais nourrissent dans le sanctuaire de leur pensée intime la liberté sans frein des opinions Lorsqu'il aborde et examine les motifs de nos actes et nos actes eux-mêmes, il est calme, exact, il ne connaît ni paresse ni dégoût. Il est notre ami, il nous veut du bien, il nous soutient. Si je me mettais à faire des citations de Goethe, je n'en finirais plus. Le volume des *Sprüche*, ou aphorismes en vers et en prose, dans ses œuvres complètes, est accessible à tout le monde ; mais quelques-unes des pensées les plus profondes et les plus belles se trouvent dans ses drames. Dans le *Tasse* nous lisons celle-ci qui

est bien connue : « Le talent se forme dans la retraite mais pour former le caractère il faut le grand courant du monde. »

Mais voici un avis substantiel tiré du livre que j'ai nommé tout à l'heure et qui donnera aussi bien qu'un autre passage une idée de sa manière :

Veux-tu te faire une vie honorable?
Ne te chagrine plus de ce qui est passé;
Malgré tout ce que tu as perdu sur la route,
Marche comme si la vie venait de commencer pour toi.
Ce que veut chaque jour, voilà ce qu'il te suffit de savoir;
Ce que veut chaque jour, le jour lui-même te le dira.
Remplis ta tâche, et que cela te suffise.
Cê que les autres font, juge-le en toute bonne foi;
Assure-toi que tu n'as aucune haine contre ton frère,
Et laisse tout le reste à la volonté du maître suprême.

Si l'un de vous était malheureusement possédé du désir de composer des aphorismes, il me permettra de l'avertir que le talent d'observation est rare, que le talent de tirer des leçons nouvelles des faits observés est plus rare encore, mais que le talent de renfermer la leçon en une maxime nettement formulée est le plus rare de tous. Gardez-vous de cultiver cet art délicat. Vos efforts n'aboutiraient probablement qu'à ajouter un nom de plus sur la longue liste de ces inhabiles, dont parle Gibbon, qui étranglent une pensée dans l'espoir de lui donner plus de force et s'applaudissent quand ils ont réussi à faire montre du quart d'une idée en quelques mots absurdes. Je prie instamment celui dont l'ambition se serait four-

voyée dans cette direction, au lieu d'élaborer péniblement des pauvretés et des platitudes de son cru, de traduire plutôt les pénétrants axiomes de ce sage olympien qu'on appelle Goethe.

Il en est qui ont tiré quelque profit des maximes d'un Espagnol, Balthazar Gracian, qui florissait à la fin du XVIIe siècle. Ces maximes furent traduites en anglais dans les premières années du XVIIIe siècle et présentées au public moderne, il y a quelques années, en un excellent article de sir M. E. Grant Duff. Le titre est plein de promesses, *l'Art de la Prudence, ou le Compagnon de l'homme sensé*. Je ne goûte pas beaucoup Gracian comme compagnon, bien que quelques-uns de ses aphorismes donnent une forme ingénieuse à un lieu commun. Ainsi :

« Notre oreiller est une sibylle muette. Il vaut mieux s'endormir sur une chose à faire que d'être réveillé par une chose déjà faite. »

« Pour égaler son prédécesseur, il faut avoir deux fois son mérite. »

« On doit entreprendre une chose facile comme si elle était difficile, et une chose difficile comme si elle était facile. »

« Ce qu'on se rappelle le mieux d'ordinaire, c'est précisément ce qu'on devrait surtout oublier. Souvent le plus sûr remède du mal, c'est l'oubli. »

Pour la forme comme pour le fond, c'est la France qui excelle dans l'aphorisme. Il y a à cela une bonne raison. En France, les arts qui font le

charme des sociétés polies furent d'assez bonne heure l'objet d'une culture sérieuse et réfléchie, tandis que le reste de l'Europe les ignorait et les ignore peut-être encore. La conversation devint un talent. « Je hais la guerre », disait quelqu'un : « elle gâte la conversation. » Les oisifs des hautes classes trouvaient leurs délices dans l'ironie délicate, les fines saillies, la vivacité contenue, l'observation des nuances et le fini de l'expression.

Une scène du *Misanthrope* de Molière vous offre un aperçu, au moins partiel, de la vie de salon en ce temps-là : — des hommes et des femmes font des compliments et en reçoivent, parlent de toutes choses avec aisance et légèreté, voltigent çà et là avec mille petits mouvements prestes et vifs ; au milieu d'eux un personnage bizarre, rude, bourru et sombre passe avec une réalité qui glace au milieu de ces ombres éternellement folâtres. Mais les ombres étaient tout un monde les unes pour les autres. Pas un trait de conduite, pas une nuance de morale mondaine qui ne fût à l'instant observée et découverte.

Dugald Stewart a fait voir combien la langue française est riche en expressions bien appropriées pour analyser et rendre dans leur infinie variété, les ondoiements et les reflets de la pensée. Combien parmi ceux de nous qui croient savoir un peu de français s'offriraient à trouver des équivalents aux distinctions exprimées par les mots suivants :

esprit juste, esprit étendu, esprit fin, esprit délié, esprit clair. « Ces distinctions, si nombreuses, prouvent à l'évidence, dit Dugald Stewart, l'attention que prêtent les classes cultivées aux nuances les plus fugitives de l'esprit et du sentiment. » Comparez à cela l'effroyable abus que nous faisons dans la conversation de notre mot « *clever* ». La société et la conversation n'ont jamais été chez nous l'école de la réflexion, la source de l'inspiration littéraire, comme elles l'ont été en France. La règle de conduite des Anglais est plutôt celle des anciens Perses, pour qui la grande affaire était d'apprendre à monter un cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité. C'est beaucoup, mais cette méthode est plus propre à développer la force physique qu'à affiner ou à polir l'intelligence.

Après les proverbes de Salomon, les Réflexions, Sentences et Maximes morales de La Rochefoucauld sont l'un des ouvrages de maximes les plus célèbres. L'auteur vivait à la cour; il pratiquait toutes les vertus qu'il semble vouloir rabaisser et il se donnait tant de peine pour trouver l'expression juste que plusieurs de ses courtes remarques ont été remaniées plus de trente fois. L'ouvrage fut livré au public dans la seconde moitié du XVII^e siècle en un petit volume que les Français savaient par cœur. Il donna un tour nouveau au goût littéraire de la nation et fut traduit dans toutes les langues du monde civilisé. Il dépeint l'homme tel qu'il

serait si l'amour de soi était le seul grand ressort des actions humaines et présente la magnanimité elle-même comme un déguisement de l'égoïsme.

« L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé. »

« La reconnaissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits. »

« L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice. »

« Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts et qu'un échange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. »

« Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. »

« Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver. »

Et chacun de vous a lu la maxime : « Dans l'adversité de nos meilleurs amis nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. »

Nous ne nous étonnerons pas que, malgré leur forme piquante, de telles sentences aient fait naître dans beaucoup d'esprits une répugnance invincible pour un livre qui serait une épouvantable diffamation de la nature humaine, s'il prétendait la peindre

dans son ensemble. « Je regarde les *Maximes* de La Rochefoucauld comme un mauvais livre », dit un critique. « Quand je les lis, je suis mal à l'aise; j'éprouve un sentiment de souffrance que je ne puis définir. De telles pensées ternissent l'âme; elles dégradent le cœur. » Cependant comme représentation fidèle de l'égoïsme humain, de vous, de moi lorsque domine le côté égoïste de notre nature, le miroir odieux a son utilité : il nous montre quel homme nous sommes ou quel homme nous pouvons devenir. N'oublions pas, d'ailleurs, que tout n'est pas égoïsme dans La Rochefoucauld. Tout le monde connaît la maxime : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. » Il y a encore une délicate justesse dans celle-ci : « Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude. » Rien d'immoral, non plus, dans cette réflexion : « Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit » ; ni dans cette autre : « Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts » ; ni enfin dans celle-ci, qui est consolante : « On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine. »

Aucun nom plus important n'est associé à la littérature de l'aphorisme que celui de Pascal; mais ses Pensées se rapportent aux objets les plus profonds de la philosophie spéculative et de la religion bien plutôt qu'à la science de la vie journalière.

En outre, si elles revêtent la forme de l'aphorisme, au fond elles sont systématiques. « Je blâme également », disait Pascal, « et ceux qui prennent le parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de le divertir, et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant. » Il parle peu de l'homme tel qu'il apparaît dans la société et ce qu'il en dit n'est guère encourageant. Il voit le côté sombre de l'homme : « Peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas. » « Voulez-vous qu'on dise du bien de vous? n'en dites point. » Et ainsi de suite. Ceux qui désirent connaître la théorie de Pascal la trouveront brillamment exposée dans les vers de Pope qui forment le début du second livre de son *Essai sur l'Homme*. « Quelle chimère est-ce donc que l'homme! » s'écrie Pascal ; « quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire et rebut de l'univers. » Plus sage et plus profond est Shakspeare lorsque, sous cette poussière de poussière, il découvre quel chef-d'œuvre c'est que l'homme : sa noble raison, ses facultés infinies, ses formes et ses mouvements, si admirablement déterminés et voulus. Cette foi sereine et lumineuse est le secret du génie de Shakspeare ; c'est elle qui, jointe aux dons incomparables du chanteur et du poète, a fait de lui le plus grand des hommes.

Il y a une sagesse du monde brillante et fausse, amère aussi, non point comme le tonique qui fortifie, mais comme le poison qui tue. Le maître, en ce genre, c'est Chamfort, qui mourut pendant la Révolution française (ou plus exactement mourut de la Révolution). Son petit volume de pensées est en général spirituel, toujours piquant, mais trop souvent cynique et faux. « A vivre parmi les hommes, dit-il, il faut que le cœur se brise ou devienne d'airain. » « Le public! le public! combien faut-il de sots pour faire un public! » « Qu'est-ce que la célébrité? L'avantage d'être connu de ceux que vous ne connaissez pas. »

On pourrait chercher longtemps dans toutes les littératures avant de trouver une maxime plus repoussante que celle-ci : « Il faut chaque matin avaler un crapaud si l'on veut être sûr de ne rien trouver de plus dégoûtant avant la fin de la journée. » Nous ne sommes pas surpris d'entendre dire à une dame qu'une conversation avec Chamfort, le matin, la rendait mélancolique jusqu'au soir. Cependant Chamfort est l'auteur de cette pensée qui n'est certes pas malsaine : « Le plus perdu de tous les jours est celui où l'on n'a pas ri. » L'une de ses maximes nous livre le secret de sa misanthropie : « Quiconque à quarante ans n'est pas devenu misanthrope, n'a jamais aimé les hommes. » On comprend sans peine ce que cela signifie. Sans doute l'homme qui est délicat au point de ne pouvoir aimer l'hu-

manité que s'il la croit composée d'anges et de demi-dieux, aura à quarante ans découvert qu'elle est faite d'êtres tout différents. Quand on commence par croire les hommes plus parfaits qu'ils ne peuvent être, on finit par les voir plus mauvais qu'ils ne sont, et l'on se drape, en face de soi-même, dans sa clairvoyance supérieure parce qu'on a déchiffré le secret de l'humanité. Pour jeter un froid, il n'est pas de drap mouillé comparable à l'homme d'âge mûr qui a été un visionnaire dans sa jeunesse.

Comme correctif à tout cela, rappelons-nous la maxime d'Helvétius que j'ai déjà citée, maxime qui fit sur Bentham une impression si profonde : « Pour aimer l'humanité, il ne faut pas attendre trop d'elle. » Souvenons-nous aussi que Fénelon, l'un des hommes les plus purs qui aient existé, et dont la physionomie était empreinte d'une telle bonté que quiconque se rencontrait dans la même chambre ne pouvait détourner ses yeux de lui, Fénelon écrivait à un ami l'année qui précéda celle de sa mort : « Je demande peu de la plupart des hommes; je m'efforce de leur donner beaucoup et de ne rien attendre en échange, et je me trouve très bien du marché. »

Je prendrai congé de Chamfort sur sa judicieuse distinction entre l'orgueil et la vanité : « Ce serait, dit-il, être très avancé dans l'étude de la morale, que de savoir distinguer tous les traits qui différencient

l'orgueil et la vanité. Le premier est haut, calme, fier, tranquille, inébranlable; la seconde est vile, incertaine, mobile, inquiète et chancelante. L'un grandit l'homme, l'autre le renfle. Le premier est la source de mille vertus, l'autre celle de presque tous les vices et tous les travers. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandements de Dieu, et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux. »

Je parlerai peu de La Bruyère, de beaucoup le plus grand, le plus large, le plus puissant des auteurs de caractères parmi les Français. On ne juge pas de certains édifices par quelques pierres prises au hasard. Pour les lecteurs dont les excitants de la littérature moderne n'ont pas brûlé le palais et qui sont encore capables de réfléchir sérieusement sur l'homme dans la société, La Bruyère restera toujours au premier rang. Macaulay dit qu'il est superficiel. Mais — parmi les écrivains doués, sous d'autres rapports, de talents aussi brillants que les siens — nul n'a eu moins de profondeur morale que Macaulay, et nul n'a été moins capable de l'apprécier chez autrui. Superficiel est bien le dernier mot pour caractériser un maître admirable comme La Bruyère. Si vous voulez voir combien les grands moralistes classiques sont loin d'être superficiels, passez de la lecture des *Caractères* aux subtilités creuses et aux énigmes sans solution comme sans intérêt qui tiennent lieu d'ana-

lyse psychologique dans une certaine littérature moderne en Amérique. On sent que La Bruyère, ce solitaire, ce rêveur enfermé dans sa propre pensée, n'en a pas moins connu et réalisé la condition essentielle du genre, qui est d'étudier en eux-mêmes et de ses propres yeux l'homme et la vie. Les aphorismes ne forment pas la partie importante de son ouvrage; toutefois en voici quelques-uns :

« Les postes éminents rendent les grands hommes plus grands et les petits hommes plus petits. »

« Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages. »

« Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres. »

« Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise. Il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit. »

« Toute confiance est dangereuse, si elle n'est entière; il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. »

« Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrent les talents du corps et de l'esprit : celui qui dit froidement de soi, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il

est constant, fidèle, sincère, équitable, reconnaissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce. »

« Lorsque le peuple s'agite, nous nous demandons comment le calme reviendra; lorsqu'il est tranquille, nous ne voyons pas par où l'*ordre* peut être troublé. »

Je ne parlerai pas de Rivarol, esprit caustique de la période révolutionnaire, ni de Joubert, auteur de maximes qui appartient à ce siècle; Matthew Arnold en a dit tout ce qu'il en faut dire. Il est délicat, raffiné, piquant, mais ses pensées sont écloses dans la serre chaude d'une coterie; elles n'ont point ce sel, ce goût, cette saveur que donne à des esprits plus mâles le contact du monde.

Je préfère, pour clore cette revue, me réchauffer l'âme au doux soleil de Vauvenargues. Son existence ne fut qu'un long et douloureux mécompte dans la poursuite du succès matériel. Fortune, santé, tout lui manqua. Mais après chaque revers, il se relevait : ni sa sérénité n'en était troublée ni son courage vaincu. Les coups avaient beau succéder aux coups, le pauvre martyr se cramponnait énergiquement à ses maximes. Sois ferme, persévère dans la lutte, combats sans relâche, ne lâche pas tes armes, conserve une haute idée de l'homme et de la vie, car l'homme est bon, la vie est riche et féconde. Il mourut il y a cent quarante ans, lais-

sant un petit recueil de maximes dont aucun ouvrage en prose n'a égalé la tendre douceur, la sereine gaîté, la grâce discrète et pleine d'espoir.

« L'une des plus nobles qualités de notre nature, disait-il, est de pouvoir se dispenser aussi aisément de perfection plus grande.

« La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs. »

« Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir. »

« Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme. »

« Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur prudence et de leur force, si on veut élever leur génie. »

Tocqueville disait de même : « Celui qui méprise l'humanité ne retirera jamais ce qu'il y a de meilleur ni des autres ni de lui-même. »

La plus célèbre maxime de Vauvenargues comme aussi la plus large, celle dont la portée est le plus profonde, je l'ai déjà citée : « Les grandes pensées viennent du cœur. » C'est cette vérité qui nous éclaire quand nous suivons l'humanité dans sa marche errante, émergeant du gouffre « immense, morne et ténébreux » des temps. Ceux qui ont été les plus grands au domaine de la pensée sont ceux qui ont eu la foi, l'espoir, la sympathie, le génie de l'effort. Puis viennent ces grands esprits douloureux et tristes, un Tacite, un Dante, un Pascal.

Également éloignés et de ce doux abattement poétique qui est une des façons d'être de Shelley ou de Keats, et de la rage furieuse de Swift, ils regardent avec une indignation de prophètes les facultés gaspillées, les occasions perdues, le triomphe des petits motifs et des buts mesquins, les hommes semblables aux mouches qui montent en nuage et troublent le ciel d'un soir d'été, défigurant le noble contour des choses, gâtant ou rendant vain, plus que ne saurait le faire une perversité agissante, ce qu'il y a de vigoureux et de sain dans la nature humaine. A quoi bon toutes ces plaintes? Elles sont aussi utiles que celle dont se moquait Johnson, sur l'inhabitabilité de cette immense partie du globe que noie l'Océan, que couvrent des montagnes arides, qu'envahissent des sables stériles, que brûle un soleil de feu ou que pétrifie un froid éternel, tandis qu'il reste si peu de place pour produire des fruits, nourrir du bétail, faire vivre l'homme!

Lorsque, dit Johnson, nous avons déduit tout le temps absorbé par le sommeil ou exigé par les autres besoins de la nature et par les rapports sociaux inévitables, le temps que nous arrache violemment la maladie, celui que nous dérobe sournoisement notre mollesse, nous voyons alors de quelle minime partie de notre existence nous sommes réellement les maîtres. A considérer de même les préoccupations naturelles et incessantes

de l'homme dans sa lutte journalière, le sage se sentira plus d'indulgence pour toutes les désillusions, toutes les lenteurs, toutes les faiblesses de ce monde, sans perdre pour cela la fermeté de sa foi ou l'intrépidité de sa résolution.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction v
Macaulay 1
Wordsworth 47
Carlyle 99
Emerson 179
Auguste Comte 245
Les aphorismes 301

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 198-95.